



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



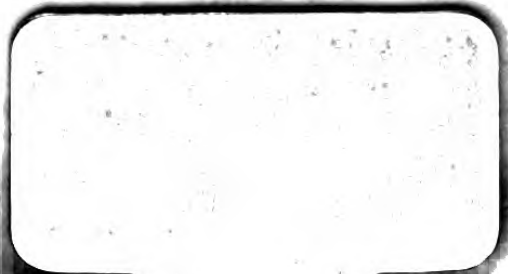
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



14 1925



Zah. III A. 56



$$\begin{array}{r} 45.00 \\ \underline{29} \\ 429 \end{array}$$



# TRAITÉ

DE

# LA GLOIRE.

*Par M. DE SACY, de l'Académie  
Françoise.*



A PARIS,

*En la Boutique de la veuve Barbin,  
Chez PIERRE HUET, au Palais,  
sur le second Perron de la Sainte  
Chapelle, au Soleil Levant.*

---

M DCC XV.

*Avec Approbation, & Privilège du Roy.*

TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
31 JUL 1964  
OF OXFORD  
LIBRARY



## P R E F A C E .

**L**E sujet que je me propose semble n'avoir besoin d'aucune Preface. La meilleure, si on a quelque opinion de l'ouvrage, ennuye un Lecteur impatient d'entrer en matière ; & la plus nécessaire n'est utile, que lorsque l'on est seur, qu'en lui expliquant le dessein du livre, on piquera son goust, & on augmentera son plaisir. Ici le titre seul annonce



## P R E F A C E.

tout, & ne laisse à desirer aucune explication.

Aussi ce n'est pas pour ceux qui raisonneront de la sorte, que cette Préface est faite. C'est pour un grand nombre de personnes pieuses, qui persuadées que l'un des principaux fondemens de la Religion chrétienne, & son caractère le plus essentiel est l'humilité, s'imaginoient que je veux la détruire, & élever sur ses ruines l'orgueil sous un autre nom.

Comme il ne me convient point, que l'on puisse avoir un moment cette idée ni de mon livre ni de moy, je croy que l'on me pardonnera bien, si

## PREFACE.

pour éviter scandale , je rends compte de mon dessein.

En essayant de mettre dans tout leur jour l'excellence & l'utilité de la Gloire , je ne pretends faire l'éloge , ni de l'orgueil , ni de la vanité , ni du faste , ni de l'ostentation. Ceux qui confondent ces vices grossiers avec elle , ne la connoissent pas , & c'est pour leur en donner la connoissance que j'écris.

Loin que les livres saints fournissent le moindre pretexte à une telle erreur , on ne peut les lire avec quelque attention , sans reconnoître que la Gloire y est proposée par tout comme un objet très estimable , & très

## PREFACE.

digne de nos vœux.

Ce seroit une horrible impiété de croire, que Dieu, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Testament, eust jamais excité les hommes à faire le bien par la veüe de la Gloire, si la Gloire estoit en elle-même vicieuse & mauvaise. Ce seroit dire que Dieu proposeroit le peché pour recompense de la vertu.

Or il faudroit n'avoir jamais lû l'Ecriture sainte, pour ignorer que souvent Dieu engage les hommes à l'observation de ses Loix, par l'esperance de la Gloire qu'il leur promet, & que souvent il en fait l'éloge

## PREFACE.

comme du plus précieux de tous les biens.

Lorsque Moyse veut engager le peuple Hebreu, à suivre fidelement la loy qu'il vient de lui donner de la part de l'Eternel, l'un des plus puissans motifs dont il se sert, c'est que cette inviolable soumission les comblera de Gloire, & les fera regarder avec admiration par toutes les autres Nations du monde. \*

Si Salomon exagere le mépris de toutes les choses de la terre comme frivoles & viles, il prend soin d'en excepter la

*\*Ut audientes universi dicant: En populus sapiens & intelligens, gens magna.*

## PREFACE.

Gloire. Il dit que son odeur surpasse la douceur des parfums les plus exquis ; & c'est par l'esperance d'acquiescer un si rare tresor , qu'il porte les jeunes gens à embrasser la sagesse.

Le Sage voulant nous marquer l'attention particuliere du Seigneur sur les gens de bien , ne se contente pas de nous dire qu'il conduit le juste dans toutes ses voyes : mais il ajoute encore , que l'honneur est le prix de ses travaux. \*

Enfin quand par la bouche du Prophete Samuel , Dieu exhorte les hommes à l'adorer,

*\* Iustum deduxit in viis suis, & honestavit illum in laboribus.*

## P R E F A C E.

& à le servir, c'est par la Gloire qu'il promet de les récompenser.

Je ne crains point que personne m'oppose, que cette Gloire que Dieu approuve, & qu'il promet dans differens endroits, *c'est la Gloire éternelle* destinée dans le Ciel à ses Elus. Ceux qui connoissent l'esprit de l'ancien Testament, sçavent que les peines & les récompenses y sont temporelles & presentes; & ceux qui l'ignorent ne sçauroient lire ces textes avec reflexion, sans reconnoître aisément que la Gloire dont parlent Moïse & Salomon, & dont Dieu a illustré les travaux

## PREFACE.

du Juste, n'est point la Gloire celeste : mais une Gloire purement humaine, & dont les hommes peuvent jouir dès cette vie.

Le nouveau Testament n'a rien changé à ces idées. Jesus-Christ, & après lui les Apôtres y déclarent par tout une guerre implacable à l'orgueil, & à la vanité : mais loin de décrier la vraie Gloire, ils la regardent toujours comme l'appanage le plus inseparable de la vertu, comme un bien auquel un Chrestien peut legitime-ment aspirer, & qu'il doit très-soigneusement conserver.

Dans cet Evangile où les

## PREFACE.

plus belles , & les plus grandes leçons d'humilité nous sont données , la vraie Gloire est si peu attaquée , qu'au contraire elle nous est précisément proposée , comme la récompense de l'humilité. Si nous nous glorifions , Jesus-Christ nous avertit que nous serons humiliés : mais au contraire si nous nous humilions , il nous promet que nous serons glorifiés.\* S'il nous exhorte à prendre la dernière place dans un festin , il nous dit que par là nous éviterons la honte , de nous voir obligés à en quitter une plus honorable

\* *Qui se exaltat humiliabitur , qui se humiliat exaltabitur.*



## PREFACE.

que nous aurions prise , & qu'il faudroit céder à une personne plus qualifiée. Il ne s'en tient pas là , il ajoute qu'en nous mettant à la dernière , nous aurons le plaisir , lors que le Maître de la Maison arrivera , d'être invitéz à monter plus haut. \*

La gloire que nous nous donnons nous-mêmes est vicieuse ; mais la gloire qui est donnée à une bonne action , & qui la suit naturellement est legitime , & dans l'ordre de Dieu.

S'il en étoit autrement , saint Paul diroit-il aux Romains , que leur gloire brille par tout l'univers ? quel étrange éloge seroit-

\* *Amice , ascende superius.*

## PREFACE.

ce pour des Saints, de leur dire que leur orgueil est déjà connu par tout le monde? Diroit-il aux Philippiens, que leur éclat comme celui des Astres, se répand déjà de toutes parts? Seroit-ce de leur faste, & de leur vanité dont il parleroit de la sorte? Enfin protesteroit-il si affirmativement, parlant de lui-même aux Corinthiens, qu'il souffriroit plustost la mort, que la moindre diminution de sa gloire? Quelqu'un pourroit-il estre assez insensé, pour s'imaginer que ce fust à son orgueil que cet Apôtre si humble, & si éclairé sur la vanité des choses du monde, estoit résolu de sa-

## PREFACE.

crifier sa vie ? Ne voit-on pas qu'il regarde cette Gloire, qu'il avouë luy estre si chere, comme un don qu'il tient de la bonté celeste, & qu'il ne croit pas devoir laisser flétrir, ou diminuer entre ses mains, parce qu'il le doit rendre tout entier, & aussi pur qu'il l'a receu ?

Aussi la vraye Gloire n'estant autre chose, que l'honneur que les hommes sont forcez de rendre aux actions vertueuses, malgré l'aveuglement de leur esprit, & la corruption de leur cœur, il est clair qu'elle ne peut estre contraire aux decrets de la sagesse éternelle, qui n'a disposé le cœur humain de la

## P R E F A C E.

forte, que pour faire de la gloire la recompense, & en même temps l'attrait de la vertu.

Si donc la gloire est une suite naturelle & nécessaire de la vertu, à laquelle les mortels *ne peuvent refuser* leur admiration, & leurs éloges, ne faudra-t-il pas convenir, qu'elle n'est pas moins selon les veuës, & dans l'ordre de Dieu, que la vertu même? Toute vertu vient de lui, la gloire qui n'en est que le fruit vient donc de lui, & retourne à lui: puisque rendre cet hommage à la vertu, c'est glorifier Dieu, qui seul en est l'auteur.

## PREFACE.

C'est la difference essentielle qui se trouve, entre l'homme vertueux & le superbe. L'un ne voit dans les marques d'honneur, & dans les témoignages d'estime dont il est comblé, que des sujets de louer Dieu, qui veut bien se servir de lui, pour exciter de pareils sentimens dans les cœurs, & s'humilie dans la reconnoissance dont il est penetré. L'autre au contraire enyvré des éloges qu'il reçoit de toutes parts, s'applaudit de ce que par ses actions, & par ses talens il a scû s'élever si fort au-dessus des autres hommes. L'un à la veüe de la gloire qui l'environne, n'est que plus

## PREFACE.

plus humble ; il conçoit qu'il n'a rien qu'il n'ait receu , & que plus il a receu , plus le compte qu'il fera tenu de rendre doit le faire trembler. L'autre au milieu des honneurs qui lui sont rendus devient plus vain , & persuadé qu'il les merite, il ne se plaint que de n'en pas recevoir assez.

Ce rapport à Dieu l'unique source de la vraie gloire est ce qui la caractérise , ce qui la rend pure & legitime. C'est ce rapport à Dieu qui engage l'Eglise à permettre que dans la chaire de la verité les Princes & les Heros , soit pendant leur vie , ou après leur mort , reçoivent

## PREFACE.

vent les témoignages publics de la veneration que l'on a pour leur pieté, pour leur justice, & pour leur valeur. S'ils ne pouvoient faire un saint usage de cette gloire, les louer ce seroit les corrompre, quand il faut les instruire ; ce seroit prester aux declamations d'une folle vanité, des lieux où les seuls Oracles divins doivent estre prononcez.

Ces reflexions paroistront sans doute suffisantes, pour éloigner de moy l'injuste soupçon, qu'en écrivant de la gloire, j'aye voulu proscrire l'humilité. Je ne prétends point faire ici une instruction Chrestienne, & Theo-

## P R E F A C E.

logique. Je ne suis point appelé à un ministère si saint. Il passe mes forces , & je reconnois que ceux à qui il est confié, s'en acquittent trop bien , pour laisser rien à desirer sur cela.

Y'écris en Philosophe , pour tous les peuples de la terre de quelque religion qu'ils soient. Je me propose de leur montrer par la raison naturelle , dont la lumière qui leur est commune, doit estre par eux tous également suivie , que rien n'est plus utile aux hommes que la gloire bien entendüe, & que rien n'est comparable aux avantages qu'elle apporte , & aux Etats & aux particuliers. Mais je suppose



## PREFACE.

toûjours, que le Chrestien n'oubliera jamais, qu'il n'y a point de vraye gloire qui ne vienne de Dieu, & qui ne lui doive estre rapportée; & que la fausse gloire qu'une vile creature usurpe sans aucun retour à lui, n'est qu'une vapeur empoisonnée, qui infecte toutes les vertus. A quelque degré de grandeur, & d'honneur qu'un mortel soit parvenu, plein de l'esprit du Christianisme, il ne cessera de dire : *Cette gloire est à vous, ô mon Dieu, c'est vostre ouvrage. Si la terre étonnée se taist devant moy, si toutes les Nations s'empressent à l'envy d'admirer, & de publier mon bon-*

## PREFACE.

heur, c'est qu'il vous a plû jeter un regard favorable sur la bassesse, & sur le neant de vostre serviteur ; vous avez déployé la puissance de vostre bras, & l'orgueil & l'envie de mes ennemis ont esté confondus.

Que vous rendre, Seigneur, pour tant de biens ? Ceux qui vous servent, & qui vous aiment sont comblez de trop d'honneurs.

Voila comme un Chrestien que la foy éclaire pensera de la gloire. Ce n'est pas de quoy il s'agit dans ce Traité. Je la regarde en politique, & je cherche à découvrir ce qu'en doit penser, celui qui ne veut,

## PREFACE.

ou qui ne peut consulter que la raison. Je me transporte dans les siècles passez, & je traite cette matiere comme si j'étois né à Rome du temps de Scipion, ou de Jules Cesar.

Il n'y a personne parmi les gens de Lettres qui ne sçache, que Ciceron avoit composé un ouvrage sur ce sujet. Leurs regrets de la perte de ce livre m'ont fait comprendre, qu'ils croyoient qu'on avoit pû dire sur cela des choses excellentes, & m'ont fait résoudre à essayer d'en dire de raisonnables.

Plusieurs sçavans se sont imaginez, qu'un manuscrit de ce livre estoit tombé entre les

## PREFACE.

mains de Pierre Alcyonius; que cet homme persuadé qu'il n'en restoit point d'autre exemplaire, avoit résolu de s'en faire honneur, & de se l'approprier; que dans ce dessein, & pour éviter le soupçon & le reproche de Plagiaire, il avoit commencé par changer le titre & les interlocuteurs de l'ouvrage disposé par dialogues; qu'à la place du titre de la Gloire, il avoit supposé celui de l'Exil; & qu'aux noms des anciens Romains qui parloient dans ces dialogues, il avoit substitué ceux de Jean, & de Jules de Medicis ses Patrons.

Mais quelque air de vrai sem-

## P R E F A C E

blancé que l'on ait pris soin de donner à cette accusation, & quelqu'autorité qu'ayent dans l'Empire des lettres Jove, Manuce, & les autres qui les ont suivy, & qui l'appuyent de leur suffrage, je ne puis estre de cet avis. Les preuves qu'ils alleguent ne me semblent point assez convaincantes, pour fonder une condamnation solide, & aussi grave. Il y a (disent-ils) dans cet ouvrage des endroits qui sentent un genie fort supérieur à celui d'Alcyonius, & l'on y retrouve des fragmens du traité de la Gloire de Cicéron, qui avoient esté conservez dans d'autres livres.

De

## PREFACE.

De ces deux preuves, la première n'est qu'une injure. Il est aussi malin qu'odieux, de tourner contre quelqu'un ses propres talents, & de lui envier, & lui ravir ce que l'on est forcé de reconnoître en lui d'excellent, sous prétexte qu'il a des choses foibles, ou médiocres. Quel est cet auteur privilégié, qui brille, & qui excelle également dans toutes les parties de son ouvrage? Cicéron luy-même ne voudroit pas s'en vanter. Ce n'est pas connoître l'esprit de l'homme, que de luy attribuer cette égalité, & de l'élever à cette perfection. Ce Poëte en jugeoit selon moy

## PREFACE.

bien plus sainement, qui envoyant le recueil de ses vers à son amy, luy mande ; *Il y a du bon, du mediocre, & beaucoup de mauvais dans ce que vous allez lire ; mais, mon cher Avitus, un Livre ne se fait pas autrement. \**

Quant à la seconde preuve, que l'on tire des fragments qui nous restent du traité de la Gloire de Cicéron, & que l'on trouve inferez dans le Livre d'Alcyonius ; elle est encore bien moins concluante. Tout ce reproche se termineroit à

*\* Sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt mala plura que legis hic : aliter non fit Avite liber. Martial. Epig.*

## PREFACE.

dire, qu'il a eu connoissance de ces précieux débris, & qu'il les a employez. C'est le droit des gens en litterature, & Cicéron en a usé comme les autres, par rapport à ceux qui l'ont précédé.

Quoyqu'il en soit, si c'est une calomnie des ennemis, & des envieux d'Alcyonius, elle lui fait plus d'honneur, que toutes les louanges qu'ils auroient pû lui prodiguer. Car enfin, quel éloge plus flatteur l'homme de lettres le plus ambitieux pourroit-il desirer, que d'avoir fait un ouvrage si digne de Cicéron, que forcez de l'admirer, ils lui reprochent de



## PREFACE.

le lui avoir dérobé ?

Pour moy il me semble en jugeant du livre d'Alcyonius , par les endroits qui sont incontestablement de lui , qu'il avoit assez de genie , & d'élevation pour soutenir le reste. Mais comme je ne pretends point m'arroger le droit de decider, que je croy n'appartenir qu'au Public ; je ne donne point mon opinion pour la meilleure , & je souffrirai sans murmure , & sans chagrin qu'elle soit contredite , & même rejetée.

J'adjousteray avant que de finir , qu'entre plusieurs autres qui ont écrit sur le même sujet, Ozorius Evêque en Por-

## PREFACE.

rugal est celuy qui l'a traité avec le plus de force, & de dignité. Il divise son ouvrage en cinq livres. Le Plan est digne de la matiere, exact, bien entendu, & encore mieux exécuté. Les pensées en sont nobles & brillantes, les raisonnemens clairs & solides, les exemples convenables, fort recherchez, & bien choisis. Je m'estonne que son livre écrit en latin, il y a prés de deux siecles, ne soit pas plus connu; car il me paroist fort meriter de l'estre.

J'ay puisé dans l'un & dans l'autre de ces ouvrages comme dans des sources publiques, tout ce que j'ai cru pouvoir convenir

## *PREFACE.*

à mon sujet : mais ceux qui voudront avoir la satisfaction de les lire, reconnoîtront aisément, que je me suis entièrement écarté de leur dessein. Non que je croye le mien meilleur ; sur quoy fonderois-je une présomption si peu raisonnable, & quel Lecteur est aujourd'huy assez bon, pour en croire un Auteur, qui d'un ton aussi audacieux qu'emphatique assure, qu'avant luy personne n'avoit eu l'intelligence des choses, qu'il vient par ses doctes écrits reveler au Public ? Mais comme je voulois composer, & non pas traduire, je me suis imaginé, que je devois suivre

## PREFACE.

mon genie, sans m'asservir à un genie étranger, quoyque fort superieur.

Si pensant de la sorte, j'ay mis en œuvre quelques-unes de leurs idées, j'ay tâché du moins de me les rendre propres *par la maniere de les employer*: & on ne me fera nulle peine de croire, ce que j'avouë icy avec plaisir, que je dois beaucoup aux lumieres de deux hommes aussi habiles, & aussi éclairez.



---

## APPROBATION.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Traité de la Gloire*, & j'ai crû que l'impression en seroit utile & agreable au Public. Fait à Paris ce huitième Decembre mil sept cent quatorze.

FONTENELLE.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires. de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nostre très-cher & bien amé L O U I S DE S A C Y, Ecuyer, Avocat en nos Conseils, & l'un des quarante de l'Academie Françoisse, Nous ayant fait très-humblement remonstrer qu'il desireroit faire imprimer un livre intitulé, *Traité de la Gloire*, & reimprimer d'autres livres; sçavoir, *Les Lettres de Pline le jeune*, & *Le Traité de l'Amitié*, pour l'impression desquels il avoit déjà obtenu nos Lettres de Privilege qui sont expirées, pourquoy il Nous supplioit très-humblement de luy accorder nos Lettres sur ce nécessaires. A ces causes voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous luy avons

permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire imprimer ledit Traité de la Gloire, & reimprimer les Lettres de Pline le Jeune, & le Traité de l'Amitié, en tels volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, & de les faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes. Faisons defenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obeissance, & tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits livres en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur

le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits livres sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Biblioteque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre trescher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir & user l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationuées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire



pour l'exécution des Presentes tous actes  
requis & necessaires, sans demander autre  
permission, nonobstant Clameur de Haro,  
Chartre Normande, & Lettres à ce con-  
traires : Car tel est nostre plaisir. Donné à  
Versailles le deuxieme jour de Janvier,  
l'an de grace mil sept cent quinze, & de  
nostre Regne le soixante-douzieme. Signé,  
Par le Roy en son Conseil, N O B L E T, &  
scellé du grand Sceau de cire jaune.

*Registré sur le Registre num. 3. de  
la Communauté des Libraires & Im-  
primeurs de Paris, pag. 903. n. 1139.  
conformément aux Reglemens, & no-  
tamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703.  
A Paris ce 28. Janvier 1715.*

*Signé, ROBUSTEL, Syndic.*

TRAITE'



# T R A I T É

D E L A

## G L O I R E.

**A** plupart des disputes les plus échauffées entre les hommes naissent de ce que, pendant qu'ils se servent des mêmes termes, pour exprimer le sujet dont ils parlent, ils ne prennent pas garde, qu'ils ne conviennent point sur l'idée qu'ils y attachent. De là il arrive, que l'un rapportant sans cesse tout ce qu'il dit, à l'idée que le mot dont il se sert forme en lui, & l'autre donnant à ce même mot une idée

A

toute différente, après avoir longtemps & vivement contesté, ils reconnoissent qu'ils sont d'accord, & qu'ils ne disputoient que parce qu'ils ne s'entendoient pas.

Pour éviter un tel inconvenient, il semble necessaire d'expliquer d'abord bien nettement ce que l'on entend par le mot de Gloire.

Par là le Lecteur éloigné des idées qu'il avoit pû se faire de ce terme, sera en estat d'entrer dans l'esprit de cet ouvrage, & d'en suivre le dessein, & les preuves, sans se laisser arrester par des objections, que des idées différentes ou même contraires, pourroient luy presenter.

Cela supposé, ceux qui par la gloire conçoivent les égards du vulgaire pour les gens riches, son admiration pour la magnificence des appartements, des meubles, & des équipages, ses déferences pour

les grands, son respect pour les personnes constituées en autorité, ou en dignité, les hommages extérieurs que l'on rend aux puissances, Enfin tout cet attirail dont l'orgueil des hommes essaye de couvrir leur honte, & leur misere, reconnoistront que rien de tout cela n'entre dans l'idée de la gloire, qui fait le sujet de ce Traité.

On convient de l'extravagance, & de la vanité de ces chimeres, & de tout ce qui peut y ressembler; elles sont aussi éloignées de la gloire, que l'erreur l'est de la verité.

On entend donc par la gloire l'honneur qui se forme de la constante admiration, que tous les hommes même les plus vicieux temoignent pour les vertus éminentes, & pour les talents extraordinaires, & utiles à la société, & l'hommage sincere, & plein d'affection qu'ils sont forcez de leur rendre.

Après avoir ainsi fixé l'idée que j'attache au mot de Gloire, il sera aisé d'expliquer le projet de cet ouvrage. Je le divise en trois livres.

Dans le premier, je pretends monstrier par l'origine, & par la nature de la gloire, qu'elle est le plus estimable de tous les biens.

Dans le second, j'essayeray de prouver par ses effets, qu'elle est le plus utile.

Dans le troisiéme, je me propose de faire voir par les moyens de l'obtenir, qu'elle est de tous les biens le plus difficile à acquerir, & le plus facile à perdre, le plus durable, & le plus fragile.

Il semble d'abord qu'ayant déclaré ce que j'entends par la gloire, il soit inutile de remonter à son origine, & de découvrir sa nature, pour persuader qu'elle est le plus estimable de tous les biens. Mais comme ce n'est point assez de de-

DE LA GLOIRE. 5  
terminer l'idée que j'enferme dans  
une expression, si je ne prouve  
encore, que cette idée luy est propre,  
& est l'idée commune que l'on en a,  
& que l'on doit en avoir, & non  
une idée singuliere qu'il me plaît  
de m'en faire par fantaisie, &  
contre les notions ordinaires de tout  
le monde : je croy devoir établir  
par l'origine, & par la nature de  
la gloire, qu'elle est telle que je le  
dis, & passer ensuite à prouver  
qu'étant telle, elle est le plus  
estimable de tous les biens.

Il n'y a point de Nations policées  
qui n'aient esté touchées de la gloire.  
Elles n'auroient pas pris tant de  
soin de conserver dans leurs histoires  
la memoire de leurs exploits, &  
elles n'y auroient pas employé  
jusqu'aux fables les plus grossieres,  
pour se parer d'une plus illustre  
origine, si elles n'avoient esté per-  
suadées, que par là elles augmen-

teroient l'estime, & la consideration des autres peuples pour elles, & si elles n'avoient regardé cette estime, & cette consideration comme un bien infiniment desirable & precieux.

Or cette gloire vers laquelle par un sentiment naturel & unanime, toutes les Nations se portent, & dont elles sentent toutes, & reconnoissent le prix, quelqu'un s'imaginera-t-il qu'elle naisse de l'opinion publique que l'on a d'actions vicieuses, & criminelles ou mêmes inutiles, & indifferentes, ou du cas que l'on fait de la stupidité, & de l'incapacité de ceux dans qui l'on desire, & dans qui l'on recherche des talents?

Que s'il suffit d'exposer une pareille proposition, pour en decouvrir l'absurdité, par ce qu'à quelque degré d'aveuglement, & de corruption que soient les hommes,

il n'y en a point qui n'aimast mieux passer pour vertueux, & pour habile; que pour mechant, & pour stupide; & qu'en effet ce n'est que pour la sagesse, & pour l'habileté qu'ils réservent leur admiration, & leurs éloges; il faudra nécessairement convenir, qu'ils s'accordent tous à ne regarder la gloire, que sous l'idée de l'estime publique née de vertus, ou de talents extraordinaires.

C'est donc une erreur manifeste, que de la faire naître de l'orgueil, de l'ambition, du faste, de la puissance, ou de l'intrigue. Si ces choses imposent quelquefois aux hommes, jusqu'à leur arracher quelques démonstrations d'admiration, & de respect: ces démonstrations sont vaines, elles sont forcées, elles sont passageres. On se mocque en secret de ceux qui nous obligent à les honorer en public, & le mépris qu'on en fait dédomage



8 T R A I T E

de tous les honneurs qu'ils surprennent par leur artifice, ou qu'ils extorquent par la crainte. Les plus ambitieux, les plus superbes, les plus puissants, & les plus intrigants éprouvent tous les jours, que sous le masque du respect, les esclaves, les mercenaires, & les flatteurs qui les environnent, cachent la derision, & plus souvent encore l'execration.

Que chacun interroge serieusement son cœur, & pour peu qu'il ait d'expérience, il fera de luy même l'application de cette vérité, à quelqu'une de ces idoles de la vanité: qu'ensuite il repasse dans son esprit l'un de ces grands Personnages, que la voix publique distingue pour l'éminence de leurs vertus, ou de leurs talens, & il reconnoîtra, qu'aux témoignages honorables que chacun s'empresse de leur rendre dès que l'on parle d'eux, il ne manque jamais de joindre un sen-

timent de veneration, & d'amour qu'il ne peut leur refuser, lors même que personnellement il ne les connoist pas.

Le concours de tous ces témoignages particuliers que chacun rend en secret aux vertus distinguées, & aux talens reconnus, forme le suffrage public, qui n'est ni moins libre, ni moins sincere, & de ce suffrage naist cette gloire pure, & legitime, dont malgré l'envie & la malignité, brillent la plupart des grands hommes pendant leur vie, & qui consacre en quelque sorte leur memoire après leur mort.

Voilà quelle est la veritable origine de la gloire: Celle que nous voulons nous donner nous-mêmes, nous rend meprisables, & nous échape, il n'y a que celle que nous recevons des autres, qui nous illustre, & qui subsiste. Si c'est une opinion universellement reçüe, que

toutes les choses tiennent de leur origine , & que rien d'impur ne peut fortir d'une source pure : Douter de l'excellence de la gloire , c'est douter de l'excellence de la vertu même , à qui elle doit sa naissance.

Mais est-ce bien connoître la nature de la gloire , que de dire qu'elle naît de la vertu : puisqu'à l'examiner de près , on reconnoît bien-tôt qu'elle est la vertu même , ou du moins l'éclat qui luy est propre , & essentiel , si-tost qu'elle est en état de briller à nos yeux. Le diamant le plus parfait , quand il est enfoüi , ne cesse point d'être d'un grand prix : mais si vous ne le découvrez , il cesse d'avoir l'éclat qui luy est naturel. De même la vertu dans les personnes que leur fortune & leur condition cachent dans les tenebres d'une vie obscure , est toujours du même prix : mais elle est

fans éclat, si vous ne l'exposez au plus grand jour. Décrier la gloire, c'est donc ne pouvoir soutenir la splendeur de la vertu ; C'est en envier la douceur & l'avantage aux malheureux mortels ; C'est vouloir bannir le Soleil de la Nature, parce qu'on a de mauvais yeux, qui ne peuvent en supporter les rayons.

Aussi un grand homme qui sçait qu'elle est inseparable de la vertu connue, acquiert la gloire sans la rechercher, & la possède sans la mépriser. Il fait tout ce qui peut la luy meriter, & rien pour l'obtenir. L'ambitieux court sans cesse après la gloire qui le fuit ; le Heros & le Sage ne courent qu'après la seule vertu, & sans inquietude sur les événemens de leur course, sans regarder derriere eux, s'ils sçavent que la gloire se met de la compagnie, ils souffrent qu'elle les suive ; & si la cabale, l'ignorance ou l'en-

vie la détournent, ou la forcent de les abandonner, on ne les voit point fournir leur carrière avec moins de courage, & d'ardeur.

Vous en donnâtes un illustre exemple, sage Fabius, vous qui avez si justement mérité le surnom de très-grand, pour avoir été le libérateur, le restaurateur, & en quelque sorte le Dieu tutelaire de votre patrie. Rome réduite à l'extrémité après la perte de quatre batailles, prête à tomber sous les coups d'Hannibal qui étoit à ses portes, ne voit de ressource que dans votre sagesse, & dans votre valeur, & vous confie ses dernières esperances. Vous comprîtes d'abord, qu'avant que de rien entreprendre, il falloit rassurer les courages étonnez, harceler un ennemi qu'il étoit trop dangereux d'attaquer, & attendre que l'envyrement où il étoit de sa prospérité, présentât quelque occasion où l'on

pust tomber sur luy avec avantage. La gloire sembla vous quitter dans une route si belle & si sûre. Vous fûtes blâmé, calomnié, plaisanté, & insulté autant par les Romains que par les Cartaginois. Hannibal seul vous fit justice. Mais sourd à tous ces murmures, & sans tourner la tête, vous continuâtes votre marche avec *plus de fermeté* qu'auparavant. Vous alliez au salut de vos citoyens, & non à leur approbation, & content de les sauver, vous pouviez vous passer d'en être admiré. Mais la gloire, qui quelquefois suit de loin la vertu, ne luy est jamais infidele; le même jour qui vous fit triompher des ennemis de votre patrie, vous fit triompher de vos envieux, & vous fûtes comblé d'une gloire qui ne finira jamais, parce que vous aviez scû la négliger, & que vous n'aviez voulu l'attendre & la recevoir que de la vertu.

Il en coûta cher au grand Pompée, pour s'être écarté de maximes si sages. Avoir scû attirer Cesar dans la Theſſalie; l'avoir engagé dans le camp de Pharfale, où il ne pouvoit demeurer ſans perir de faim, & d'où il ne pouvoit ſortir ſans être taillé en pieces, eſt peut-être le plus grand chef d'œuvre de l'art militaire. Il ne falloit pour le conſommer, & pour le rendre utile à la patrie, qu'y tenir les yeux attachez ſans regarder ſ'il étoit loué ou blâmé, & Rome échappoit à la tyrannie. Mais Pompée, plus attentif aux plaifanteries que l'on faisoit de ſa moderation, qu'au fruit qu'elle devoit produire, perd de vûë un plan ſi bien conçu; il precipite une bataille contre un ennemi qui ne voyoit plus de reſſource que dans ſa victoire, & fait perir en un même jour, & ſa patrie qu'il devoit deſſendre au peril de ſa gloire, &

sa gloire qu'il avoit voulu conserver au peril de sa patrie.

Apprenons par ces exemples à connoître la nature de la gloire, apprenons à ne la pas faire confister dans les vains discours d'une multitude qui juge sans examen, & qui parle sans connoissance, mais dans un attachement inviolable à nos devoirs. Ce n'est pas aux discours que l'on tient, ou que l'on tiendra, à regler nos actions; C'est à nos actions à servir de regle aux discours que l'on doit tenir. En un mot n'oublions jamais que la gloire est la recompense la plus honneste de la vertu : mais qu'elle n'en doit pas être le motif.

Ceux qui de là se croiront en droit de conclure qu'elle n'est qu'une chimere, & fort meprisable, ne raisonneront pas juste, & il est aisé de les en convaincre. Les motifs de la vertu doivent être independants



du bien ou du mal qui en revient, parcequ'elle merite par elle même tout notre amour, & qu'elle en est également digne, & quand elle nous fait heureux, & quand elle nous rend malheureux. Ainsi ce qui nous doit attacher inseparablement à elle, c'est que rien n'est plus aimable. Autrement & si nous ne la suivions, qu'autant qu'elle nous seroit utile, nous la quitterions dès qu'elle nous seroit préjudiciable, & cette regle une fois reçüe, l'interest deviendroit notre seul mobile, & ce qui nous convient prendroit la place de ce qui est juste.

Dés là il n'y a plus de Morale, & tous les devoirs sont renversez. Notre utilité nous les fait respecter, notre utilité nous dispense de les observer; & les pratiquer aux dépens de sa fortune & de sa vie, c'est imbecillité. Tout le monde sent de luy-même les affreuses consequences

ces qui resultent d'un tel principe , & l'horreur qu'elles font , les refutera mieux que les plus solides raisonnemens.

Il est vrai cependant que quelques Philosophes persuadez de la difficulté de détacher l'homme de son interest , ont soutenu , & se sont efforcez de prouver , que l'utile étoit *inseparable de l'honnête* , en sorte que personne ne pouvoit trouver une vraie utilité , dans ce qui n'étoit pas honnête. C'est une opinion que Cicéron a embrassée dans ses Offices , & qu'il défend avec toute la force & toute la finesse que l'on doit attendre d'un génie aussi grand , & aussi beau que le sien.

Cette opinion , si on pouvoit la rendre grossièrement sensible , c'est-à-dire la démontrer par ces sortes d'argumens , qui sont à la portée des moins intelligens , seroit sans doute l'une des plus belles , & des plus m-

portantes découvertes que l'on eût jamais faite en Morale. Car comme les hommes ne sont point méchans gratuitement, & qu'ils ne donnent la préférence au vice, que parce qu'ils le trouvent plus convenable à leurs vûës : Il est clair qu'en les convainquant, qu'il n'y a d'utilité que dans la vertu, & que le vice est toujours nuisible, on les uniroit inseparablement à la vertu, & on les détacheroit pour jamais du vice.

Mais comme cette sorte de preuve est d'une subtilité, & d'une précision où la plûpart des hommes ne peuvent atteindre, on doit apprehender, qu'au lieu de les convaincre que tout ce qui est honneste est nécessairement utile, on ne les induise dans la tentation de s'imaginer, que tout ce qui est utile est nécessairement honnête.

En effet si on leur permet une fois de supposer, que l'utile est in-

separable de l'honnête, ils laisseront les Philosophes disputer sur ce qui est honnête, & persuadez qu'ils ne peuvent trouver leur utilité que dans ce qui est honnête, par tout où ils voiront leur utilité, ils croiront voir l'honnête, & par là leur interêt deviendra le principe & la seule regle de toutes leurs actions.

En vain on s'attendroit à les ramener d'une erreur si dangereuse, en leur faisant comprendre qu'ils se trompent en ce que, ce qu'ils croient utile ne l'est pas. Le plus stupide ne manqueroit pas de prétendre, que personne n'est meilleur juge de ce qui luy convient que luy-même; que sur toute autre chose, il est prest à déferer aux lumieres de plus sages que luy: mais que sur ce point il est plus éclairé que tous ceux qui se voudroient mêler de luy donner des conseils. Après cela sans attention sur les raisonnemens les plus

solides, il se contenteroit de les traiter de vaines subtilitez, & de s'en mocquer.

Il faut donc l'avoïer, cette opinion est pleine d'inconveniens, & si la plus commune qui divise les biens en honnêtes, utiles, & agreables, est la moins brillante, elle paroist du moins la plus seure. Mais sans approfondir ici cette question, qui peut estre regardée comme étrangere au sujet que nous traitons, & qui nous meneroit trop loin, il suffit que soit dans cette opinion qui attache l'utile inseparablement à l'honneste; soit dans l'opinion commune qui les distingue, on peut estimer la gloire sans faire tort à la vertu. Car de même que s'il nous est toujours utile d'être vertueux, notre action ne cessera pas d'être vertueuse par l'utilité nécessaire qui s'y trouve: de même aussi s'il y a toujours de la gloire à être ver-

tureux, & que dès là qu'une action est vertueuse, elle est nécessairement digne de gloire, cette action ne cesse pas d'être vertueuse, parce qu'en la faisant on merite de la gloire, ou que l'on s'en attire.

C'est bien assez pour faire un vertueux parfait, qu'il se porte à la vertu avec tant de franchise, & de desinteressement, que quand il ne luy reviendroit ni utilité ni gloire de son action, il ne la feroit pas moins. N'allons pas plus loin, & ne nous avisons pas encore d'exiger, qu'il ne se trouve dans une action vertueuse ainsi pratiquée aucun mélange d'utilité ni de gloire, & que l'homme de bien qui les y trouve attachées sans les y avoir cherchées n'y soit point sensible. Autrement on doit craindre, qu'à force de vouloir épurer la vertu, on ne la fasse évaporer.

Que si au contraire en se confor-

mant à l'opinion commune , on croit que l'utile peut être souvent séparé de l'honneste, il fera aisé de convenir que celuy qui va droit à la veru, & qui en la suiuant rencontre sur sa route la gloire ou l'utilité, n'en est pas moins vertueux. Ce n'est point la recompense, c'est le motif seul de l'action qui la rend mercenaire. Ainsi un homme qui s'est exposé aux plus grands dangers, pour deffendre courageusement son amy prest à succomber sous des ennemis puissants, n'en est pas estimé un moins digne ami, parce qu'un Prince ou un Ministre touché d'une telle generosité l'a honoré d'une bien-veillance singuliere, & l'a comblé de biens & d'honneurs; ainsi un homme qui, après avoir avoir sauvé sa patrie par sa sagesse, & par sa valeur, est honoré par le Senat d'une statuë, ou du triomphe, ou par le Prince, d'un gouvernement

considérable , & d'une grande dignité , loin d'être traité de mercenaire , est regardé de toutes les personnes équitables comme un Heros , qui a bien mérité les justes recompenses qui luy ont été decernées.

Si quelqu'un demande que cet ami qui n'a songé qu'à faire son devoir , ne soit pas sensible à la fortune qu'il s'est acquise en le faisant ; que ce Heros qui , en prodiguant son sang , n'a eu d'autre veüe , que de servir sa patrie , & son Prince , ne soit pas touché des recompenses , dont sa patrie ou son Prince honore ses travaux , je le dis hardiment , il n'est point austere & délicat , mais sauvage & insensé. Il détruit la véritable vertu , & en fait une de fantaisie , & qui ne peut estre a l'usage de l'homme qu'il y veut conduire.

Attendez-vous que bientôt ce severe Philosophe vous interdise la joye , que le temoignage secret de votre



conscience ne manque jamais de vous donner apres une bonne action. Cette douce satisfaction est la premiere recompense de la vertu, & s'il n'est pas permis d'estre sensible aux justes recompenses, qu'elle accorde à ceux qui la cultivent, il n'est pas permis d'estre touché de ce plaisir secret, la plus flateuse & la plus precieuse de toutes ces recompenses.

Il n'y a point de milieu, il faut ou qu'il s'engage à soutenir une si étrange proposition, ou qu'il demeure d'accord, qu'on peut aimer les recompenses que donne la vertu, & être parfaitement vertueux, pourvu que l'on n'aime pas la vertu à cause des recompenses, mais que l'on aime ces recompenses, parce qu'elles viennent de la vertu. C'est une femme dont les charmes, & la beauté nous ravissent en admiration, & nous embrasent d'amour. Quoyque nous l'ayons trouvée dans l'obscurité, & dans la misere, nous brûlons

brûlons d'impatience de nous unir pour jamais à elle, nous sommes prests à l'épouser, & nous en faisons notre souverain bonheur. Dans ce moment nous découvrons que c'est une grande Princeſſe, & qu'en l'épouſant, elle nous rendra maîtres de grands treſors, & de puissants Etats. Cela rompra-t-il le mariage?

Mais ce degré de perfection, & de desintereſſement que nous demandons dans le Heros, & dans le Sage, gardons nous bien de l'exiger du commun des hommes. Souffrons qu'ils aiment dans la vertu les choses qu'elle même employe pour s'en faire aimer. Le plaisir que l'un reçoit du temoignage ſecret de ſa conſcience, après une bonne action, l'engage à en faire une meilleure. La ſatisfaction que l'autre trouve dans les témoignages publics, qui accompagnent celui qu'il ſe rend à luy même en ſecret,

l'excite à ne les pas démentir, & à les meriter de plus en plus. Fortifions, s'il se peut ce sentiment, & cet attrait, loin de les combattre & de les détruire, & craignons qu'en voulant degoûter les hommes de cette douceur, nous ne les degoûtions de la vertu qui l'a fait naître.

Ce n'est point connoître l'homme tel qu'il est, c'est en créer un nouveau, que d'en supposer un, que l'on conduise sans aucun rapport à son intérêt. Dans tout ce qu'il fait, il a un motif, & ce motif est nécessairement ou honneste, ou agreable ou utile, il n'est pas possible d'en imaginer d'autre. Quel que soit celui des trois qu'il se propose, il ne le cherche que pour luy, & parce qu'il croit y voir quelque chose qui luy convient. Cette seule convenance vraie, ou apparente différemment apperceuë, & sous différentes formes, est l'unique objet de son em-

pressément. Il court après ce qui luy paroist aimable, & évite ce qu'il hayt : aussi interessé à jouir de l'un qu'à s'eloigner de l'autre.

Lors donc qu'il se porte vers l'honneste, il se porte vers ce qui luy paroist convenable, & interessant. Or par où l'honneste peut-il le toucher & l'interessier, si ce n'est par la satisfaction dont il le remplit au dedans, & par la gloire dont il le comble au dehors. Que si ce plaisir secret qui accompagne toujourns une bonne action, & cet honneur public qu'on luy rend, sont les seuls attraits que la vertu employe pour toucher les hommes, vouloir qu'ils n'y soient point sensibles, c'est vouloir qu'ils ne le soient pas à la vertu, qu'ils ne peuvent sentir que par l'impresion qu'elle fait sur eux.

En un mot la gloire n'est point la fin que se propose l'homme de bien, quand il court après la vertu,

c'est le moyen dont la vertu se sert pour luy plaire. Il ne se porte vers elle avec tant d'ardeur, que par ce qu'elle luy plaist : mais elle ne luy plaist, que par le charme de la douceur interieure dont elle remplit, & de l'honneur dont elle couvre ceux qui l'aiment, & qui l'embrassent.

Si la gloire est à proprement parler l'hommage public, que l'ignorance & le vice même sont forcez de rendre à l'excellence des talents, & des vertus, il est clair que bannir, la gloire d'entre les hommes, ce seroit bannir l'admiration qu'on a pour les talents, & le respect qu'impriment les vertus. Or les bannir, ce seroit assujettir tout le genre humain à cet odieux ostracisme, qui à tant été reproché aux Atheniens. Quel Legislatteur sage, quel Philosophe sensé voudra jamais que dans la société, l'homme qui est orné des talents, & des vertus les

plus rares, ne soit pas plus estimé, que celuy qui n'a ni vertus, ni talents? que pouroit-on imaginer de plus funeste aux hommes? ne seroit-ce pas renverser toutes les idées qui leur sont le plus naturelles? ne seroit-ce pas exiger d'eux, qu'ils arrachassent de leur cœur jusqu'aux dernières fibres des sentiments que la nature y a le plus profondement enracinées?

En effet si l'on met l'ignorance, & le vice au même degré d'estime, que la science & la sagesse, il n'y a plus ni aiguillons pour exciter les paresseux, ni ayde pour soutenir les foibles, ni frein pour retenir les emportez. Chacun sans attention sur le jugement des autres, ne compte plus qu'avec luy même. Mais comme personne dans ce compte n'oublie de se faire grace, il arrive que sa raison qui n'est plus éclairée ni soutenue par celle des autres, se laisse seduire par ses passions, en

autorise les illusions, & l'engage à se pardonner ce que les autres ne luy pardonneroyent jamais.

On découvre assez quels malheurs coulent d'une si pernicieuse source. Une seule idée peut les renfermer tous. Les sciences, & les arts font fleurir les Etats, & les sciences & les arts sans estime font negligez. Les vertus rendent les peuples puissants, tranquilles, heureux, & les vertus sans distinction, & sans honneur, n'attirent les regards de personne. Il faut donc l'avoier, la gloire qui seule perfectionne, multiplie, & assure des biens si précieux, est necessairement elle même de sa nature, le plus précieux & le plus estimable de tous les biens.

Aussi cette opinion est-elle si naturelle à l'homme, qu'elle est née avec luy. Il ne la tient ni des préjuges de l'éducation, ni de la différence des climats, ni de la diversité

des tours d'imagination : il la trouve dans sa substance même dont elle fait partie. Il n'est presque rien, sur quoy les différentes Nations n'ayent différemment pensé. Mais quoique leur aveuglement ait été, jusqu'à ne pas convenir même des vertus & des vices, toutes cependant se sont accordées en ce point, d'honorer ce qu'on appelle vertueux dans leur pays, & de mépriser ce qu'on y nomme vicieux. Les unes ont estimé la force, les autres l'adresse, les autres la prudence, celles-ci la valeur, celles-là la beauté : mais toutes (je n'en excepte pas les plus sauvages) ont honoré de quelque distinction, & de respect, ceux de leurs compatriotes qu'elles croyoient posséder éminemment quelque-une de ces qualitez, auxquelles elles avoient attaché leur estime.

Ainsi instruites par la nature même, que la gloire est un hommage



qu'on doit au merite & à la vertu, elles le portent unanimement où elles croient les voir, & où la corruption de leur cœur les a placez.

De là vient que la plupart des peuples reflechissant sur la veneration dont ils se sentoient penetrez, & dont ils voyoient leurs voisins remplis, pour la memoire des Heros, & des hommes celebres, ont essayé à l'envi d'en faire leurs fondateurs, & d'y rapporter leur origine. Dans ce dessein ils ont mieux aimé s'exposer au ridicule d'adopter la fable la plus grossiere, que de renoncer à la passion, & à l'esperance de s'associer à leur gloire.

Ce consentement de tous les peuples à respecter ce qu'ils appellent merite, cet empressement à s'honorer par d'illustres origines, ne permettent pas de douter, que ce desir de la gloire si universellement gravé dans le cœur de tous les hommes,

ne leur soit aussi naturel que l'amour de la vie. Loin donc de la regarder comme une chimere, l'ouvrage de leur imagination échauffée: il faut convenir qu'elle est un present de la nature, d'autant plus estimable, qu'elle n'a point donné ni au cœur humain d'antidote plus puissant contre le venin des passions, ni à la vertu de charmes plus doux, & d'armes plus victorieuses pour en triompher.

C'est par la douceur de ce charme qu'Hercule sollicité par la volupté, s'en éloigne, & suit la vertu qui l'appelle. C'est par la force de cet antidote que Scipion à vingt-six ans se preserve de l'amour d'une jeune captive, dont la beauté le ravissoit, & que la victoire luy avoit livrée. Enfin c'est au pouvoir de ces armes que tant de personnes foibles, tant de femmes même doivent le triomphe, qu'elles remportent, sur la

crainte de la mort, lorsqu'elle combat leur devoir.

Que croyez vous qui repasse dans l'esprit de Leonidas, & des trois cent Lacedemoniens qui l'accompagnent, lorsqu'ils bravent la mort au destroit des Thermopiles ? la mort, se disent-ils, est inevitable. Si nous la fuyons icy, elle sçaura bien nous retrouver ailleurs. Ce n'est pas la longueur de la vie qui en fait le prix, c'est son usage. La patrie nous en demande le sacrifice, ne hesitons pas à le faire. Il y a autant de douceur à mourir dans les bras de la gloire, que d'amertume à vivre dans le sein de l'infamie.

Les gens de bien ne sont pas les seuls à qui ces reflexions se presentent. Elle n'échappent pas aux plus lâches, & aux plus vicieux, & c'est là où l'impression de la nature se fait mieux sentir. Je ne parle point de ceux qu'une longue habi-

tude au vice a en quelque sorte abrutis; ce ne sont plus des hommes; En vain on y chercheroit des traces de l'humanité. Je parle de ceux à qui il reste encore une lueur de raison. En est-il quelqu'un parmi eux, qui, s'il estoit en son choix, ne préférast une bonne reputation à une mauvaise? S'il me refusoit cet aveu, les soins qu'il prend pour cacher son desordre, & ses dereglements, & les loüanges qu'il affecte de donner à des actions qu'il n'a pas le courage d'imiter, le luy arracheroient, & le feroient pour luy. Que s'ensuit-il d'un tel aveu? que ceux même qui sont parvenus, jusqu'à étouffer dans leur cœur tous les mouvemens de vertu, ne peuvent y esteindre le desir de la gloire, & qu'on ne pouroit le détruire, sans détruire la meilleure, & la plus saine partie de l'humanité.

*Si les vicieux eux-mêmes estiment*

la gloire ; s'ils ne peuvent se résoudre à la perdre , lors même qu'ils renoncent à la meriter ; si l'envie en fait l'éloge par ses efforts les plus malins , pour en ternir l'éclat , comment se dispenser de regarder la gloire comme le plus estimable de tous les biens ? comment luy refuser cette preference , que la nature , la raison , le vice , & la vertu s'empressent également à luy accorder.

Loin d'ici donc ces Philosophes austeres , qui veulent que l'homme vertueux soit insensible à la gloire , ou qu'il la méprise. Leurs écrits me suffissent pour les refuter. Ils ne prendroient ni tant de peine à les composer , ni tant de soin à les repandre , & à les publier , s'ils la méprisoient sincèrement. On voit bien qu'ils cherchent moins à en detromper les hommes , qu'à surprendre leur admiration par la subtilité de leur éloquence , & par le charme d'une opinion aussi

singuliere que fastueuse. Plus ils declament contre la gloire, plus ils mé paroissent l'estimer. Ils seroient insensez si en parlant, ou en écrivant, ils ne vouloient pas être approuvez de ceux qui les écoutent, ou qui les lisent. Ce seroit parler, ou écrire avec intention de n'en tirer aucun fruit. Car le fruit d'un discours ou d'un écrit est inseparable de l'approbation du lecteur, ou de l'auditeur. Ils ne feront jamais leur profit de ce qu'ils n'approuvent point.

Or vouloir obtenir cette approbation, c'est desirer la gloire : puisqu'elle n'est elle-même que le concours d'un grand nombre d'approbations particulieres, dont se forme l'approbation publique & generale. Il faut donc qu'ils l'avoient. Ils y vont comme les autres: mais ils couvrent mieux leur marche, & eslayent de la dérober. Dautant plus avides de gloire, qu'ils s'en

difent plus dégouftez, ils ne la décrient que pour l'acheter moins. Les precautions qu'ils prennent pour s'en affurer, dementent les efforts qu'ils font pour l'avilir, & nous apprennent de quel prix elle eft à leurs yeux, pendant qu'ils la veulent faire paroître fi méprifable aux noftres.

Il n'y a dans un tel degouft, que de l'orgueil fans gloire. L'orgueil eft à vouloir eftre approuvé; la gloire a le meriter fans le vouloir. Ces Philofophes foulent aux pieds (difent-ils) le fafte de Platon: mais ils le foulent avec un fafte encore plus grand, comme il le dit fort à propos à l'un d'eux, qui luy faifoit cet injufte reproche. Le fafte de Platon n'eftoit que dans fes meubles, le leur eft tout dans leur efprit, & dans leur cœur.

Mais c'eft trop les presser par des arguments personnels, il faut passer a d'autres, qui ne font pas moins

solides. Je les prie seulement de me répondre. Si la gloire n'est pas un bien, l'infamie certainement n'est pas un mal. Car il n'est pas possible que la privation de ce qui n'est pas un bien soit un mal; il n'est pas possible que les contraires, qui de leur nature se détruisent l'un l'autre, soient cependant de même nature, & de même genre. Personne ne disconvientra que l'infamie ne soit la privation de tout honneur, & de toute gloire; que la nature de l'infamie ne soit d'esteindre la gloire, & de l'anneantir. Donc l'infamie qui en détruisant l'honneur, ne détruit aucun bien, ne peut être regardée comme un mal.

Cette morale une fois établie; quelle injustice seroit-ce de regarder par tout le monde les calomniateurs comme des pestes publiques? quelle fureur de leur déclarer une guerre implacable, & de les punir? si la



gloire qu'ils vous ostent n'est digne que de mépris, ne leur doit-on pas plutost des recompenses pour vous en avoir debarassé, que des peines pour vous l'avoir ravie. Je vous entends vous recrier, que vous detestez une si funeste opinion: mais prenez garde qu'elle est une suite necessaire de vos principes. Si la gloire n'est pas un bien, la calomnie qui nous l'oste n'est pas un mal. Et si elle n'est pas un mal, les loix qui la punissent si severement sont injustes & cruelles.

Ne croyez pas échapper en disant, que la calomnie est toujours un mensonge, & que le mensonge est de sa nature odieux & punissable? le mensonge est odieux de sa nature, il est vray: mais il n'est punissable qu'autant qu'il est nuisible. Quand il tombe sur des choses indifferentes, il est vice, & quand il tombe sur des choses importantes, & qu'il nuit à quelqu'un il est crime. Le vice n'est l'objet que du mépris des hommes, le crime seul  
l'est

l'est de la rigueur des loix. Elles punissent la calomnie, elles la mettent donc au nombre des crimes. Elle n'est crime que parce qu'elle est un mensonge nuisible à quelqu'un; & il n'est nuisible, que parce qu'il ravit aux personnes qu'il attaque, un bien tres-important, & ce bien c'est la gloire, qu'elles regardent comme le plus precieux de tous les biens. Car si la calomnie a souvent fait perdre la fortune & la vie, ce n'est qu'après avoir premierement ravi l'honneur.

Ce n'est pas seulement par l'horreur que tous les peuples ont pour la calomnie, & par les peines que tous les *Legislateurs* imposent au *Calomniateur*, qu'ils marquent de quel prix est la bonne reputation, ou la gloire: mais bien plus encore par leur consentement unanime, à compter l'infamie entre les plus redoutables peines, d'õt ils menacēt les criminels. Si l'infamie n'ëtoit pas un mal, elle ne seroit pas une pu-

dition, & si elle est une grande punition, il sensuit de nécessité que la gloire qu'elle oste est un grand bien.

Mais c'est peu que la privation de la gloire soit regardée parmi tous les peuples policez comme une peine affreuse, ajoutons que la gloire elle-même est proposée pour la plus excellente récompense des talents les plus rares, & des services les plus éclatants.

De là ces différents honneurs decernez par autorité publique, à ceux que des connoissances, ou des qualitez extraordinaires, des bienfaits, ou des exploits memorables signaloient; De là ces courones faites de quelques branches d'arbres entrelassées, ces statuës de marbre ou de bronze plus precieuses que tout l'or des Rois les plus somptueux; De là ces triomphes, ces trophées, ces surnoms plus estimez que la possession des plus grands domaines, & que le trônemême; De là la noblesse,

& les autres distinctions accordées à la posterité des personnages illustres ou des Heros ; De là enfin ces éloges funebres , où le public s'acquitte de ce qu'il doit au merite , & aux vertus des grands hommes , par les soins qu'il prend de consacrer & d'eterniser leur memoire.

S'il y a de la honte à être touché de la gloire , il y a du crime à la proposer pour recompense , c'est tendre des pieges à ceux qu'on entreprend de conduire , & de diriger. Car si par les louanges que l'on donne à de rares talents , & a d'eminentes vertus , on ne pretend pas enflammer le courage des hommes , & les engager de plus en plus à perfectionner , & à multiplier leurs vertus , & leurs talents ; si par les honneurs que l'on decerne à un citoyen , on ne veut pas allumer l'emulation dans le cœur de tous les autres , & les inviter à en meriter de semblables,

il est clair, ou que louer & honorer publiquement le mérite est une chose extravagante faite d'objet où elle soit rapportée; ou que si on y attache cet objet de donner des récompenses à l'un, & de l'émulation aux autres, elle est mauvaise parce que cet objet est mauvais.

Il est aisé d'en convenir. Cet objet, dans cette supposition, est de récompenser par la gloire, un homme qui s'est distingué par le mérite, & d'encourager les autres par cette récompense à l'imiter. Or cette récompense ne peut affecter cet homme, que par le plaisir qu'elle luy cause, & s'il ne peut estre touché de ce plaisir sans se corrompre, & sans devenir vicieux, elle luy est funeste. Elle devient un poison pour luy, dez qu'il y est sensible, & ce n'est plus une récompense, ( que dis-je ) ce n'est rien dez qu'il ne l'y est pas.

Mais quoy ( dites-vous ) comment est il possible que ce qui n'existe que dans l'opinion d'autrui , & ce qui en dépend absolument soit un bien réel , & estimable ? Qu'y a-t-il de plus frivole que l'opinion du vulgaire , & à quelles erreurs , à quelles illusions n'est point exposée celle des plus sages ? les vents ne sont ni plus inconstans , ni plus orageux que les affections de la multitude. Malheureux joüet des grands & de l'ignorance , elle suit aveuglement toutes les impressions qu'on luy donne ; elle foule aujourd'hui aux pieds , & traîne dans la fange , celui à qui elle dressoit hier des statues , & consacroit des autels. Aussi temeraire dans ses jugemens , qu'emporcée dans ses passions , elle loue sans connoissance , & deteste par caprice , elle estime ou méprise trop. Les plus grands personages sont ceux qui en ont fait une plus triste experience.

Les mêmes vertus, les mêmes services qui dans Athenes avoient élevé au comble de la gloire, Aristide, Cimon, Themistocle, les en firent bannir. Hermocrate eut le même sort après avoir défait les Atheniens qui avoient assiégré Syracuse sa patrie; Dion après avoir affranchi la Sicile, & en avoir chassé le Tyran, y perit luy même indignement; Camille, Coriolan, Rutilius, Cicéron, furent bannis honteusement de Rome, qui leur devoit son salut. La bizarrerie, l'extravagance, & l'ingratitude sont le partage du peuple; comment donc mettre son estime au rang des biens?

Le jugement des sages (continuez-vous) n'est guere plus solide. Les plus éclairés ne voyent qu'à travers le nuage de leur humeur, de leur interest, & de leurs preventions. Celui-ci né triste & austere, s'abandonne à sa melancolie, & pleure

de tout. Celuy-là né gay, & humain se livre à sa joye, & ne fait que rire: Ceux-ci que l'avarice domine, la parent des noms d'œconomie & de frugalité; jamais plus éloquents que sur le mépris des richesses, jamais plus attentifs que sur les moyens d'en acquérir, & sur les soins de les conserver, & de les accumuler. Ceux là qui vivent dans le faste, & dans la dissipation, appellent le luxe politesse, & la profusion libéralité, & les honorent. L'un qui enyvré d'orgueil ne peut se soumettre à personne, croit qu'on doit se suffire à soy même, & ne louë que la pauvreté, & l'eloignement des Cours: l'autre qui plus humble & plus sensible, est persuadé que les hommes sont faits pour la société, veut qu'ils cherchent à vivre ensemble, qu'ils ne méprisent point les plaisirs que la nature leur offre, & n'estimant rien tant que la volupté, il met dans l'art



d'en jouir la suprême sagesse , & le souverain bonheur. L'un veut que l'on banisse les Poëtes de la République , comme gens qui ne sont propres qu'à corrompre la raison , & les mœurs , & nous persuade par son style , par les tours , & par les graces qui brillent par tout dans ses écrits , qu'il n'a rien tant lû , tant étudié que leurs ouvrages. L'autre veut que nous les reverions comme des hommes inspirez du Ciel , les premiers , & les plus habiles precepteurs du genre humain. Caton approuve dans Pompée ce qu'il condamne dans Cesar ; & Cicéron moins esclave de la verité que des temps , comble d'éloges pendant sa vie ce même Cesar qu'il deteste après sa mort.

Quel parti prendre au milieu de tant de contradictions ? n'est-t-il pas evident que quoique l'on puisse faire , on ne manquera ni de panegyristes ,  
ni

ni de censeurs ? & si cela est comment estimer, ou plustost comment ne pas mepriser un bien aussi peu réel, & qui tire tout son être, & tout son prix d'une opinion si incertaine, & si variable non seulement dans le peuple : mais même dans les hommes les plus sages, & les plus distingués ?

Ce parti n'est pas si difficile à prendre que vous le pensez. Demeurez ce qu'il y a de vray d'avec ce qu'il y a de specieux, dans ces declamations outrées, que l'on a coutûme de faire contre la gloire, & vous trouverez que si elles peuvent quelquefois ébloüir un esprit peu attentif, elles ne scauroient jamais convaincre un homme raisonnable.

Le peuple est, si vous le voulez, credule, temeraire, inconstant, bizarre, feroce, ingrat : mais ces sentimens qu'il montre souvent dans les occurrences subites & passageres,

E

ne forment point le caractère de ses jugements définitifs & permanents, tels que le sont ceux dont la gloire tire sa naissance, & son éclat. Car la gloire ne consiste point dans une acclamation momentanée, mais dans la constante & unanime admiration mêlée d'amour, que tout le monde témoigne pour les actions vertueuses, & pour les talents rares, comme nous l'avons expliqué au commencement de ce livre. Il est donc clair qu'elle ne peut avoir rien de commun avec ces jugements tumultueux & précipitez, qui échappent à un peuple, ou irrité par des passions inspirées, ou préoccupé d'intérêts mal entendus, ou surpris par des intrigues, ou séduit par des bienfaits. Laissez se calmer ces mouvements de phrenésie, qui n'agitent pas moins les corps politiques, que la fièvre le corps humain, & vous verrez le peuple revenu à lui, reprendre

DE LA GLOIRE. 51  
des idées plus saines , condamner  
ses égarements , & dans toute la  
suite des siècles , sans se démentir ,  
combler d'éloges la vertu malheu-  
reuse , & opprimée , & charger d'im-  
precations le vice heureux , & honoré.

Si de grands hommes ont esté  
bannis de leurs patrie , si d'autres y  
ont indignement péri , après l'avoir  
garentie des plus terribles malheurs ,  
ce n'est pas au peuple qu'il le faut  
imputer : mais a une troupe de fac-  
tieux qui le surprend , & qui l'en-  
traîne. Voulez-vous voir quel pou-  
voir le merite & la vertu ont natu-  
rellement sur luy , voyez le agir dans  
une sedition tout à coup allumée.  
Le voilà , qui comme un torrent  
furieux se repand de tous côtez avec  
un fracas épouventable ; rien ne peut  
arrêter ce peuple. Sa fureur luy fait  
des armes de tout ce qu'il rencontre.  
Les pierres volent , le fer brille , le  
feu étincelle , le sang coule de toutes

parts, les clameurs, les menaces, & les gemissements remplissent tout d'horreur, & se confondent, tout annonce la plus funeste desolation: Un homme qu'il estime, & qu'il respecte paroist, & fait signe qu'il veut parler; on se tait, on l'écoute, on luy obeit, & l'orage est dissipé, plus viste encore qu'il n'a esté formé. Scipion est accusé devant les Romains assemblez, il méprise l'accusation, & plein de confiance dans l'affection, & dans la reconnoissance de ses citoyens. *C'est aujourd'hui, Messieurs, dit-il, que vous avés vaincu les Carthagiinois par le secours des Dieux, allons leur en rendre graces . . . .* Et aussitôt toute la multitude indignée contre ses accusateurs, les abandonne seuls, & le suit aux Temples.

La gloire des Aristides, des Themistocles, des Camilles, des Coriolians, & des autres, n'a point esté ternie par leur exil. Les regrets dont

ils ont esté honorez pendant leur vie, & les éloges dont ils ont esté comblez après leur mort, les immortalisent. Ils ont pu succomber pour un temps sous le poids de l'envie, de la cabale, ou d'une injuste loy; mais dans ces mêmes lieux où ils avoient esté persecutez, ils ont esté loüez, admirez, proposez comme des modelles, & leur memoire y a esté consacrée dans des monuments, & dans des histoires, dont l'eclat les dedommage d'autant mieux, qu'il ne finira jamais.

L'exil de Ciceron ne fut honteux que pour ceux qui en furent les auteurs; les gens de biens en gemirent; les Chevaliers Romains en prirent publiquement le deüil; son retour fut celebré dans Rome comme un jour de triomphe & de feste, & y ramena autant d'allegresse, & de serenité, que son depart y avoit jetté de tristesse, & de confusion.

Le public toujours équitable, & seul dispensateur legitime de la grande reputation, ne la distribuë point en aveugle, & au hazard, il ne la donne qu'à la mesure du merite, & ne la regle que sur la verité. Touché d'admiration, & d'amour pour la vertu, il ne refuse ses applaudissemens, que lorsque l'obscurité la luy derobe; & si quelquefois il est forcé de dissimuler avec les vicieux, & semble tolerer le vice; il est seur qu'en liberté il le condamne, & le deteste toujours.

Que s'il arrive, que le Public, surpris precipite son jugement, & se trompe, son égarement ne dure jamais long-temps. Redressé par les sages, & par les maistres de l'art qu'il prend toujours pour guides, il revient bientost de son erreur, & condamne ce qu'il avoit trop legerement approuvé, ou approuve ce qu'il avoit trop facilement condamné.

De là vient qu'encore que l'on n'ait pas toujours toute la reputation que l'on merite, on n'a presque jamais celle qu'on ne merite pas. La verité est le premier fondement de l'opinion publique. On ne voit point d'homme generalement estimé pour un talent, pour une vertu qu'il n'a pas : & si par cabale ou par intrigue, il y parvient, ce n'est jamais pour long-temps. Tout le monde ne conspire point pour tromper quelqu'un, & personne ne réussit à tromper tout le monde.

Ainsi regarder l'opinion publique comme quelque chose d'incertain, de variable, de trompeur, de frivole, c'est n'en connoître ni la nature, ni le prix. C'est ignorer que telle est la condition humaine, que le plus grand nombre de ceux qui sont du même avis, est la regle necessaire de ses jugemens ; qu'elle n'en a point de plus seure, & que sans cette regle



tout feroit en desordre dans la société.

Ce n'est pas qu'il ne soit vrai, que la plus grande partie des hommes est livrée à l'ignorance, & à la corruption; & de là il semble que l'on seroit en droit de conclure, qu'il n'y a pas de sagesse, à faire cas de ce que pensent des gens aveugles & dépravés. Mais ne vous y trompez pas, la dépravation qui regne dans leurs mœurs, & dans leur conduite, n'infecte point leurs opinions & leurs sentimens.

Entre les plus stupides, & les plus vicieux, il y en a peu qui soient parvenus jusqu'au point, de n'estre pas rouchés de l'excellence d'un mérite distingué, & des charmes de la vertu. Ils admirent sa beauté, & la loient dans le temps même que le poids de leurs passions les entraîne vers le vice. S'ils ne la suivent pas, ce n'est point la connoissance ni l'a-

stime de la vertu qui leur manquent, c'est le courage. Ils ont assez de lumiere, & de sincerité pour en reconnoître l'excellence, mais ils n'ont pas assez de force pour en pratiquer les maximes. Si vous ne voulez d'eux que des desirs, & des suffrages pour la vertu, ils s'empresseront à l'envi de vous les accorder; mais si vous leur demandez des efforts pour l'acquérir, tous s'accorderont à vous les refuser. Le lâche loüera la valeur, & fuira; le perfide detestera la trahison, & la trahira; l'ingrat vantera la reconnaissance, & oubliera le bienfait; l'avare vendra la justice, & admirera le desinteressement.

Cessez donc de craindre, que prendre l'opinion de la multitude pour regle de celle qu'on doit avoir de quelqu'un, ce ne soit se vouïer à l'illusion, & à l'erreur; ce ne soit prendre des aveugles pour guides, & des corrompus pour approbateurs. Les

soins que les vicieux prennent de déguiser leurs vices, vous répondent de leurs éloges pour la vertu. Mais quand il faudroit convenir (car pourquoi le nier) qu'il se trouve quelquefois des gens assez temeraires, pour se parer de leurs vices, & pour décrier la vertu publiquement, & par leurs discours, & par leurs écrits; il n'en seroit pas moins certain, que cette petite poignée d'hommes impudens, confonduë dans le nombre infini des autres; y est tellement absorbée, que leurs voix, loin de prévaloir, ne peuvent pas seulement être entendues dans ce concert general d'applaudissemens qui forment la réputation.

Je ne puis trop repeter en cet endroit, que quand je donne tant de poids à l'opinion publique, je n'entends point parler de cette opinion momentanée, qu'un heureux événement, une cabale, une préven-

tion favorable, une grande action bien-tost démentie ont fait naistre, & qui se dissipe encore plus facilement qu'elle n'a été formée. Je parle de cette opinion durable & constante, qui née de la verité, loin de perir, s'entretient & se fortifie avec le temps; qui passe d'âge en âge avec la même veneration, & qui ayant eu notre propre témoignage pour premier fondement, est à l'épreuve de toutes les revolutions. Je dis donc qu'une telle opinion ne peut être trop respectée. C'est Dieu qui s'explique ordinairement par la voix du peuple. Dans les jugemens que le peuple porte des hommes, exempt des passions dont quelquefois les sages se laissent prévenir sans le sentir, il va plus droit à la verité: mais si il luy arrive de s'en écarter, comme si luy s'égare de bonne foy, il reconnoist sans honte son erreur, & revient sans peine à leur avis.

Si d'abord il ne suit pas toujours les gens de bien, & les vrais sages, il est sûr que dans la suite les sages le ramènent presque toujours à eux. L'estime qu'il fait de leurs sentimens, & son attention à tous leurs discours, se découvrent d'une maniere bien naturelle, & bien sensible, dans le soin qu'il prend de recueillir, ce qu'ils disent de plus juste & de plus sensé, pour en former sa morale familiere, pour en orner, & autoriser ses plus beaux, & ses plus graves raisonnemens. Qui peut douter, que telle ne soit l'origine des proverbes si usitez parmi les Nations de tous les pays? & qui en faisant cette reflexion, ne demeurera pas persuadé de l'impression, que les discours raisonnables font sur le peuple, & de l'empire qu'ont sur luy les sentimens des hommes, qu'une souveraine sagesse a distingué?

Les loix elles-mêmes ne tirent-

elles pas toute leur autorité de la multitude, & si les sages les luy ont proposées, n'est-ce pas la raison, & non la force qui les luy a fait recevoir? Il ne faut donc pas craindre, de diminuer le prix de la gloire, en la faisant dépendre de l'admiration, & de l'amour que tout le monde témoigne pour les vertus, & pour les talents connus. La gloire ne pouvant être conçüe, sous une autre idée que de l'honneur que chacun s'empresse de rendre au mérite, il est impossible que le mérite ignoré produise de la gloire, & il est nécessaire que plus le nombre de ceux qui le connoîtront, & qui le publieront sera grand, plus la gloire soit étenduë.

De là il s'enfuivra bien, que comme il peut y avoir un mérite obscur & caché, il peut aisément y avoir un mérite sans gloire. Car il n'y a point de gloire sans admiration publique, & il n'y a point d'admira-

tion où il n'y a point de connoissance. Au contraire il n'arrivera jamais qu'il y ait de la gloire sans merite. Car la gloire n'étant que l'éclat d'un merite admiré, & reconnu, il n'y aura jamais de gloire, où il n'y aura point de merite, qui produise un tel éclat admiré. Mais de là on ne conclura point raisonnablement, que la gloire soit l'ouvrage du caprice du vulgaire aveugle, & ignorant. Car le témoignage public d'où se forme la gloire, est un témoignage constant & unanime, & il n'est jamais unanime & constant, sans être juste & vray.

Un Tyran peut quelquefois entraîner les suffrages du peuple, un hypocrite les surprendre, un ambitieux les corrompre; mais la vérité seule a droit de les rendre immuables, & de les fixer. La crainte cesse, le masque tombe, les richesses s'épuisent, & le Tyran est detesté, l'hypocrite meprisé, l'ambitieux aban-

donné. La gloire qui avoit été retenue captive, rompt d'indignes liens, & retourne au merite, comme au seul centre, où elle puisse être en repos.

Avoir démontré que la gloire n'est point une chimere, mais un bien très-réel, c'est avoir prouvé, qu'elle est le plus estimable, & le plus précieux de tous les biens. Cependant parce que cette conséquence pouroit n'être pas encore assez développée pour quelques-uns, il faut essayer de la mettre dans tout son jour.

Personne ne disconvient qu'entre les biens, le plus estimable ne soit celui qui est tellement propre à l'homme, que nul des autres animaux n'y puisse avoir part. Les biens qu'ils partagent avec luy, le confondent trop avec eux, pour être l'objet de son estime. Réduit à la nécessité d'en user comme eux, il sçait du moins n'estimer, que les avantages



qui l'élevent au dessus de leur condition commune, & qui peuvent l'en distinguer.

Ce n'est pas dans les biens utiles, ou agreables qu'il trouvera cette distinction. Non-seulement les autres animaux en jouissent comme luy: mais ils en jouissent plus avantageusement que lui. Ils paroissent avoir bien plus à portée tout ce qui est nécessaire à leur utilité, ou à leur plaisir. Ils en usent plus tranquillement, & plus indépendamment. Ils ont plus de santé sans Medecins, plus de mets & plus de commoditez sans richesses, plus de plaisirs sans dégoût, sans mélange, & sans soins. Les biens honnêtes sont donc les seuls, qui soient particuliers à l'homme, les seuls qui établissent sa superiorité, les seuls par consequent qui meritent son estime par preference à tous les autres.

Aussi comment se dispenseroit-il de regarder comme les biens les plus estimables

estimables, ceux qui ne tiennent à lui, & qui ne l'intéressent que parce qu'il a de plus noble? Ce qu'il a de plus noble c'est la raison, & ce n'est que par la raison seule que les biens honnêtes le touchent. Il peut sans la raison jouir des biens utiles ou agréables; elle s'oppose même souvent à l'usage qu'il en voudroit faire; il ne peut que par elle, & avec elle jouir des biens honnêtes.

Que si parmi les biens agréables, il en est qui n'affectent l'homme que par la raison, à la plus légère attention l'on découvre, que cette espèce de biens loin d'être purement délectables, sont d'une nature, qui participe beaucoup moins du délectable, que de l'honnête. Ainsi lorsque sa raison en est touchée, ce n'est pas un bien purement délectable qui l'affecte, c'est un bien honnête, que le bien délectable suit, & qui s'y trouve inséparablement attaché.

Les exemples éclairciront davantage cette proposition. Quand Archimede meditant profondement sur les Mathematiques, s'écrie tout transporté a la decouverte de ce fameux probleme qui luy fit tant d'honneur . . . . Je l'ay trouvé . . . Le plaisir qu'il ressentoit, venoit certainement de la raison, & ne tenoit point des sens. Quand Cezar resolu de condamner Ligarius, quoique Cicéron pust dire pour sa deffense, fût si charmé d'entendre cet orateur, qu'il laissa tomber, sans s'en appercevoir, les papiers qu'il tenoit à la main, cette volupté n'affectoit que la raison, & les sens n'y avoient aucune part. Mais aussi faut-il avoüer, que dans ces occasions le delectable ne touchoit la raison, que parce qu'il venoit à la fuitte de l'honneste, le seul bien qui luy puisse être particulier, & propre.

Rien n'est plus honneste, que de faire du progres dans les sciences

utiles à la société ; que d'acquérir des connoissances qui forment, qui ornent, & qui estendent l'esprit, & c'étoit ce qui caufoit le plaisir d'Archimede, dans la decouverte qu'il venoit de faire. Rien n'est plus honneste, que de reconnoître l'empire de la raison, que d'en sentir la force, que d'y soumettre ses plus vives passions, que de se trouver embrazé d'amour pour la vertu, & c'étoit ce sentiment, qui exitoit dans Cezar le plaisir qui l'enchantoit si fort pendant que Cicéron parloit.

Ainsi s'il y a des biens agreables qui ne tiennent qu'à la raison, il faut avoüer qu'ils ny tiennent, que parce qu'ils sont premierement & essentiellement honnêtes, & que la volupté qu'elle y goûte, n'est qu'une suite inseparable de l'honnête qu'elle y voit briller.

Telle est la difference naturelle, qui se trouve entre les biens hon-

nêtes & les biens purement delectables, que pour jouir de ces derniers, les sens suffisent, sans que la raison y soit necessaire; & qu'au contraire sans la raison, l'on ne peut absolument jouir des premiers.

Si donc il est vray, qu'entre les differens biens qui sont à l'usage de l'homme, ceux-là sont les plus estimables, qui n'ont de raport à luy, & qui ne l'interessent, que par ce qu'il a de plus noble, c'est à dire par la raison; & si les seuls biens honnêtes sont de cette nature: il faut convenir que la gloire, qui n'est que l'eclat que repandent sur quelqu'un les vertus, & les talents, les premiers entre ces biens, est necessairement le bien le plus estimable & le plus precieux.

Quand je parle de la forte, je ne pretends parler ni à un avare, qui ne connoist de biens que les richesses, ni à un ambitieux qui ne fait cas que de la puissance, & des dignitez,

ni à un voluptueux qui meprise tout hors les plaisirs, ni à un paresseux qui n'estime rien tant que de ne rien faire. Des gens tout occupez de leur interest, ou de leur plaisir ne regardent qu'avec derision, ou avec pitié, ceux qui se laissent toucher à de plus nobles soins. Une plaisanterie quelquefois vive & piquante, souvent froide & fade, fait presque toute leur morale. Aussi charmez d'un bon mot qu'ennuyez d'un bon raisonnement, ils traitent de folie la recherche de la verité, & de pedanterie & de faux merveilleux tout discours sur les mœurs.

Ces reflexions ne leur sont point propres, & ne sont point faites pour eux. Je parle à ceux à qui une saine raison laisse l'envie, & la liberté de connoître la verité; à ceux mêmes qui dans l'esclavage des passions, tournent encore leurs yeux, & leurs desirs vers la vertu. Je dis à ceux-là, que non seulement les biens qui,

nous confondent avec les animaux, & que nous partageons avec eux sont moins estimables, que ceux qui nous sont propres, & qui nous en distinguent : mais encore que l'on doit moins estimer les biens, que l'on peut acquérir & conserver sans talents, & par le crime, que ceux qu'on ne peut acquérir & conserver que par la vertu & par le mérite; qu'enfin ces biens-là sont plus dignes d'estime, qu'ils ne peuvent être possédés, que par des personnes que le mérite & la vertu distinguent, que ceux qui peuvent être communs également aux méchants, & aux vertueux.

Pour comprendre que les biens qui ne sont qu'utiles, ou agréables peuvent s'acquérir, ou se conserver sans talents, & par le crime, nous pouvons nous dispenser de raisonner. Il suffit d'ouvrir les yeux, & de les arrêter sur ce qui se présente à nous chaque instant dans le commerce

ordinaire de la vie civile. Vous demandez qui est cet homme si bien nourri, qui vient à vous dans un char brillant, où il est nonchalament estendu, & qu'il remplit de sa seule personne; ne le reconnoissez-vous pas? c'est le même qui à une des portes de la ville est venu tant de fois, quand vous reveniez de la campagne, examiner si dans votre voiture qu'il arrestoit, vous ne faisiés rien passer en fraude. Il étoit sans talents, à peine sçavoit-il lire, & avoit-t-il assez d'arithmetique pour compter jusqu'à cent. Mais il étoit souple, bas, hardi, complaisant, aussi exempt de remors que de scrupule. Il a sçu se faire des patrons, à qui son sçavoir faire convenoit. Il leur à presté son nom, & ils luy ont presté leur credit, & le voilà à force d'usures, & de monopoles devenu l'un des plus riches, & par consequent des plus confidables personnages de l'Etat. Il ne



vous connoist plus, ne vous en estonnez point, il ne se reconnoist plus luy même.

Vous voulez sçavoir qui est cette femme, qui arrive en si pompeux équipage à la porte d'un de nos Temples. Un jeune Seigneur l'y conduit, plusieurs autres l'entourent, & l'accompagnent, un nombreux cortège de valets la suit. Elle y entre avec une démarche fiere & une contenance étudiée. La magnificence & la galanterie ont pris soin de l'habiller, les Graces & l'Amour, de l'embellir, son air, sa beauté, sa parure, ses œillades, son sourire attirent tous les yeux sur elle; les femmes l'envient, les hommes l'admirent, toute la jeunesse rangée autour d'elle l'adore; on dit qu'elle ne vient aux pieds des autels, que pour y disputer à Dieu jusque sur son trône les hommages, & les cœurs. Qui est-elle donc? c'est une courtisane, l'objet.

l'objet de l'execration des peres, & du culte de leurs enfants.

Mais ces exemples communs vous ennuyent, cherchons-en de plus nobles. L'Histoire en est remplie. Dans le temps que la Republique Romaine par la force de ses armes, & plus encore par l'admiration des vertus qu'on y voyoit regner, avoit estendu sa domination jusqu'aux extremittez de la terre, un simple citoyen sçut l'assujeter, & s'en rendre le maître. Ces Romains si jaloux de leur liberté subirent le joug. Ils souffrirent paisiblement qu'il disposast de leurs biens, & de leurs vies, des charges, des gouvernements, des armées; qu'il fist la paix ou la guerre à son gré. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'après s'estre rassasié, & dégouté de la suprême puissance, il osa bien la quitter avec plus d'audace encore, qu'il ne lui en avoit fallu pour l'usurper. Las de vivre en

Roi , il reprit la condition de particulier ; & rentré dans le sein de ses citoyens , il y mourut tranquille. Jamais la Fortune ne fit de si grands presents à personne , & ne fut si constante à luy prodiguer ses faveurs. Luy-même le reconnut de bonne foy , & se surnomma l'Heureux.

Demandez-vous quel moyens il avoit employez , pour s'élever à cet état si florissant , & pour s'y maintenir ? le meurtre de ses compatriotes , les guerres civiles , les proscriptions , le renversement de toutes les Loix de son pays.

Pourquoi remonter si loin dans les siècles passez. Le dernier a vû un scelerat rebelle à son Roy , le jeter en prison , instruire son procez , luy donner ses propres sujets pour Juges , l'exposer en spectacle à ses peuples sur un échaffaut , & à leurs yeux immoler cette auguste , & innocente victime à sa fureur , & à son am-

bition. Un forfait si detestable, un forfait pour la vengeance duquel tous les Souverains du monde devoiēt s'armer, fut impuni dans la personne de ce parricide. Il dedaigna le nom de Roi, comme trop commun, pour prendre l'insolent titre de Protecteur de sa patrie qu'il opprimoit. Il ne vécut pas sans allarmes ; mais il vécut obéi, & honoré dans son païs, redouté, recherché, respecté de tous les Princes ses voisins, & conserva mourant au milieu de ses Citoyens, la même autorité que ses violences, & ses cruantez luy avoient acquise sur eux dans sa plus brillante santé.

Je vous ay mis sous les yeux tout ce que les biens purement utiles, & agreables, ont de plus touchant ; les richesses, la santé, le credit, la beauté, les honneurs, la souveraine puissance ; & vous avez veu qu'on peut les acquerir, & les conserver par la bassesse, par le brigandage

par la prostitution, par la perfidie, par la cruauté; vous avés veu qu'ils peuvent être aussi bien possédez par des scelerats, que par des hommes vertueux; vous avez veu qu'on peut en jouir sans talents, & sans merite, & qu'ils sont souvent le prix, & le fruit du crime.

Concluez donc avec moy, que ces sortes de biens sont infiniment moins estimables que la gloire, qui ne peut estre acquise & possedée, que par des personnes de merite, & de vertu, & qui en est la recompense, & le prix. N'est-ce pas une regle universellement reçue parmi toutes les Nations, de regarder comme très estimable, ce qui est donné pour prix d'une chose excellente? il seroit en effet extravagant, d'establir pour prix d'une chose qu'on reconnoist excellente, ce qu'on croiroit vil & meprisable. Il doit necessairement y avoir de la proportion entre le

**P**rix d'une chose, & la chose même, sans quoy ce prix ne seroit jamais receu. Avoüons-donc, que la gloire, qui du consentement universel de tous les hommes est la plus noble recompense, & le plus juste prix des talents & de la vertu, les plus estimables biens qui soient dans le monde, doit estre elle même un bien infiniment estimable & précieux.

Eh ! quel bien aussi le pouroit disputer à un bien d'une nature si pure, que non seulement on ne peut le posseder sans merite, ou sans vertu; mais encore tellement incompatible avec le crime, & avec le vice, qu'il ne peut subsister où ils se trouvent. Les autres biens, comme nous venons de le voir, ne compatissent pas seulement avec le vice, ou avec le crime : c'est souvent par le vice ou par le crime qu'on les acquiert, ou qu'on les retient. La gloire seule est un bien si delicat, & si pur, que le

moindre souffle, la moindre teinte de vice, ou de crime, l'infectent, la corrompent, & la détruisent. Jouissez de tous les trésors, de tous les plaisirs, de tous les honneurs du monde, vous ferez sans gloire, si vous estes sans vertu. Mais aussi soyez comblé de toute la gloire imaginable, si vous vous éloignez de la vertu, la gloire vous quittera.

Si les autres biens vous confondent tellement avec le commun des hommes, que loin de vous distinguer des vicieux, & des méchants, souvent ceux-ci en sont mieux partagez que les autres : & si au contraire la gloire distingue si bien le vertueux, que luy seul peut la posséder; convenons qu'un bien qui tient tellement à un principe si noble, & qui s'y trouve si étroitement uni, qu'il n'est & ne subsiste que par luy, est nécessairement de sa nature le plus noble, & par conséquent le plus estimable, & le plus précieux de tous les biens.

Ce n'est pas que je pretende dire, que les biens utiles & agreables ne puissent compatir avec la vertu. Je sçay trop quelle ne peut en interdire l'usage, puisqu'elle ne s'applique qu'à le regler & qu'elle n'apprend pas moins à en user, qu'à s'en passer. Mais je soutiens seulement, que pendant que ces sortes de biens sont également à la portée des animaux & des hommes, des scelerats & des vertueux, la gloire a cet avantage, & cette préeminence sur eux, que ni les animaux, ni les vicieux n'en peuvent jouir; & qu'elle est l'appanage propre du vertueux seulement.

Ne vous imaginez pas renverser tous mes principes, en me faisant remarquer, & dans les siècles passez, & dans le nostre, des hommes que l'excellence de quelque talent particulier, ou quelque action merveilleuse ont comblé de gloire, quoy-que d'ailleurs fouillez de vices pu-



bliquement connus. Vous ne raisonnez de la sorte que par ce que vous perdez de veüe l'idée, que nous avons attachée au mot de gloire dez le commencement de cet ouvrage.

Vous confondez un grand nom, l'immortalité même, si vous le voulez, avec la gloire. Distinguez-les, & vous reviendrez de votre erreur. On parle depuis long-temps, & peut-être parlera-t-on éternellement d'Erostrate qui brûla le Temple d'Ephese, de Phalaris si sçavant dans l'art d'inventer des supplices, d'Attila, de Tamerlan qui inonderent de sang tant de Provinces, & subjuguèrent tant de Nations. Mais loin d'en parler avec estime, & avec amour, on n'en parle que pour les detester. On regarde l'un comme un impie, ou comme un extravagant dont on ne pouvoit prononcer le nom sans crime, l'autre comme un monstre horrible, digne de plus de

DE LA GLOIRE. 87

—  
S  
B  
L  
n,  
z,  
E  
D  
it-  
nt  
le  
nt  
es,  
nt  
ib-  
in  
a-  
es  
ne  
nt  
le  
un  
de

tourments, qu'il n'en avoit inventez, les autres enfin comme des bestes feroces, nées pour estre les fleaux du genre humain. On en conserve la memoire, comme d'un incendie affreux causé par un débordement extraordinaire du mont Vesuve; comme d'un tremblement de terre, qui a englouti des villes entieres; comme d'une peste, d'une famine, qui pendant une longue suite d'années ont desolé des Royaumes; on ne s'en fouvient point qu'on ne fremisse, & qu'on ne soit saisi d'horreur.

Les forfaits horribles éternisent la sceleratesse des hommes, les talents excellents leur industrie, la vertu seule immortalise leur gloire. Il y a eu de fameux scelerats; il y a eu des hommes que les lettres ou les arts ont illustrez: mais il n'y en a point eu, qui soient parvenus au faiste de la gloire, si la vertu ne les y a élevez. Les cruantez de Neron,

& de Domitien feront vivre & detester a jamais leur nom dans la posterité; ces noms feront l'éternel objet des imprecations de tous les hommes; la justice, la sagesse, & la bonté de Titus, & de Trajan, consacrent leurs noms à l'éternité; tant qu'il y aura des hommes ces noms feront l'objet de leur admiration, de leur veneration, & de leur amour.

C'est par ces sentiments que le vice même est forcé de rendre hommage à la vertu, & c'est le concours de ces sentiments, qui seul forme la solide, & véritable gloire. La science militaire, & la valeur portées jusqu'au plus haut degré par Cezar, & par Alexandre, peuvent bien leur assurer notre admiration: mais elles ne nous feront jamais respecter, ni aimer un tyran, qui a porté le fer, & le feu dans le sein de sa patrie, & qui en a violé tous les droits,

pour s'en rendre le maistre ; un Roy qui plus yvre encore d'orgueil, & de colere que de vin, a sceu mesier les plus sages, & les plus heroïques actions avec les plus barbares, & avec les plus brutales.

Lucrece sera éternellement admiré, & célébré par les charmes, & par la delicateffe de sa Poésie : mais loin d'estre honoré, & aimé, il ne cessera jamais d'estre en execration à tous les gens de bien, par les efforts qu'il a faits, pour bannir du monde la providence, & la divinité, & pour substituer à leur place une indispensable necessité, & un aveugle hazard.

Michel Ange a rendu sa memoire immortelle, par les chefd'œuvres de Sculpture & de Peinture qui sont fortis de ses mains : mais la barbarie qu'on l'accuse d'avoir eue, de faire mourir en croix un homme innocent, pour exprimer plus naturellement, & par une idée plus vive un Christ

expirant, le rendra dans tous les siècles odieux aux gens de bien.

Socrate & Epictete, au contraire, ne cesseront jamais d'estre loüez & aimez, pour avoir sçeu par la pureté de leurs mœurs encherir sur la sublimité de leurs preceptes. La fermeté de Socrate aux approches de la mort, l'indifference avec laquelle il en reçeut l'arrest, luy assurent dans tous les cœurs un respect, & un amour qui ne finiront, que quand l'honneur & la vertu disparoistront de la terre. Le jugement prononcé contre luy, & qu'il meprisa jusqu'au point de ne vouloir pas se deffendre, n'a deshonoré que son siècle, & na flétri que ses Juges. La serenité de sa mort a dissipé jusqu'au moindre des nuages que la malignité s'estoit efforcée de répandre sur l'innocence de sa vie.

Epictete malgré la corruption du siècle où il estoit né, malgré les tenebres de l'esclavage où il a vecu,

DE LA GLOIRE. 85

brille encore à travers l'obscurité de tant de siècles, par la beauté d'un ouvrage aussi simple, & aussi court qu'il est admirable, & divin, & par l'éclat de vertu que rien ne fera jamais capable d'effacer. Tant qu'il y aura des gens de bien sur la terre, il y aura des gens qui voudroient avoir des amis faits comme luy, ou luy ressembler.

Il est donc vray que la gloire ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus. Un nom qui passe à la posterité la plus reculée, n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la mémoire des vices & des crimes de celuy qui l'a porté. Un grand nom n'est une véritable gloire, que quand il rappelle avec luy le souvenir, l'admiration, le respect, & l'amour que merite celuy qui a sçu l'illustrer. En un mot l'honneur n'est pas que tous les hommes de tous les siècles parlent de nous, c'est qu'ils ne cessent jamais d'en parler, comme nous serions bien-aise de l'entendre.

Mais si la gloire est si desirable, pourquoi (dites-vous) est-il honteux de la desirer, & de la rechercher? pourquoy le mépris que l'on en fait se compte-t-il au nombre des vertus? peut-il y avoir de la honte, à courir après ce qui est honneste? & la vertu peut-elle autoriser le mépris de ce qui est estimable?

Cette question est plus subtile que difficile à résoudre. Il y a autant d'orgueil à paroître avide d'applaudissements, & d'éloges, qu'il y a d'honneur à les mériter. Celuy qui marque tant de passion pour les louanges, & pour les distinctions, montre à decouvert qu'elles sont l'objet de ses actions, au lieu qu'elles n'en doivent estre que la recompense. Il donne sujet de croire, qu'il ne seroit pas vertueux, si personne n'en devoit rien sçavoir, & ne l'en devoit louer, au lieu qu'il devroit l'estre, quand il seroit assuré, que toute la

terre l'ignoreroit toujours. La vanité est donc l'ame de sa conduite, & la vanité est honteuse. Ce n'est pas nos actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les suivre ( disoit un des plus sages hommes de l'antiquité. ) Celuy qui court après la gloire fait précisément le contraire; il renverse cet ordre, & c'est ce renversement qui est honteux. La gloire à tout cela ne perd rien de son prix. En un mot la vertu attache la gloire à l'homme qui marche dans les voyes qu'elle éclaire, comme le soleil attache l'ombre à celuy qui se promene dans une campagne: s'il va droit au devant du soleil, l'ombre le suit, sans qu'il le veuille, & sans même qu'il y pense. Mais si en se promenant il tourne le dos au soleil, l'ombre fuit devant luy, & il a beau courir après elle, il ne l'atteint jamais. C'est ainsi que la gloire échappe à celuy qui ne songe qu'à la suivre,



& qu'elle ne cesse de suivre, celuy qui sans songer à elle, marche droit à la vertu.

Comme la gloire doit toujours être au service de la vertu, & qu'elle n'est faite que pour elle; la gloire n'est digne que de mépris, dès qu'elle entre en concurrence avec la vertu, si-tost que celle-cy le demande l'autre luy doit estre sacrifiée. La gloire doit se taire, où la vertu parle. Mais loin que dans cette comparaison le mépris qu'on fait de la gloire luy oste rien de son éclat, il le rehausse. Ne ceder qu'à la seule vertu, & estre ce qu'il y a de plus estimable après elle, c'est l'estre au dessus de tous les biens qui sont le plus recherchez.

Un honneste homme sacrifiera toujours sa gloire à son devoir, c'est là où il doit la mépriser: mais il ne la sacrifiera jamais, ni à sa fortune, ni à ses interêts, ni à ses plaisirs; c'est là où il sçait la preferer. Un ambitieux

au contraire préfere fa gloire à son devoir même, il ne connoist rien au dessus d'elle. L'Histoire Romaine nous en fournit deux exemples celebres, & dont la memoire ne perira jamais. Le grand Fabius immola sans hesiter sa gloire à son devoir, & il s'en trouva bien. La chaste Lucrece immola son devoir à sa gloire, & elle s'en repentit, & s'en punit.

*G'est assez, & peut-être trop s'arrêter sur l'origine, & sur la nature de la gloire. Il faut passer à en examiner les effets, & montrer en les decouvrant, qu'ils doivent la faire regarder comme le plus utile de tous les biens.*





## T R A I T É

D E L A

## G L O I R E.

L I V R E S E C O N D.



I de tous les biens celui qui apporte de plus grands avantages, & aux peuples & aux particuliers, doit estre jugé le plus utile, il est aisé de montrer qu'il n'y en a point, qui puisse estre mis en parallele avec la gloire. Commençons par les peuples. Il ne peut certainement leur arriver

rien de plus avantageux, que d'estre puissants, craints, & respectez au dehors; sages, laborieux & tranquilles au dedans. La gloire seule leur offre, & peut leur assurer tous ces biens, sans elle ils n'y sçauroient pretendre.

Les peuples ne sont puissants au dehors, que par l'estendue de leur commerce, craints que par l'opinion qu'ils donnent de leur valeur, respectez que par l'admiration que l'on a de leurs vertus. Le commerce repand dans leur sein l'abondance, & la richesse, & leur menage des allies. L'opinion qu'ils donnent de leur valeur, impose a leurs ennemis, & les retient. L'admiration que l'on a de leurs vertus leur fait des amis, jusques dans les climats les plus éloignez.

Inspirons à une Nation l'amour de la gloire, & nous luy donnons tous ces avantages. Dez qu'une noble émulation l'anime, tout son esprit se réunit dans un seul objet; c'est de se

rendre superieur en tout à ses voisins. Aussitost chaque ordre de l'Etat ne s'estudie plus qu'à exceller au dessus des autres peuples, dans ce qu'il se propose. Les Negociants resolués à surpasser les étrangers dans l'intelligence du commerce, s'y appliquent si bien, en penetrent si intimement tout le secret, que bientôt ils y acquierent cette habileté qu'ils ont désirée, & cette reputation qu'ils ont meritée.

C'est une erreur grossiere que de s'imaginer, que l'esperance du gain puisse seule engager dans le commerce, & que l'amour de la gloire n'y puisse entrer par aucun endroit. Si cette proposition est vraie, dans les pais où le commerce avilit & degrade, elle est manifestement fausse dans ceux où il eleve, & où il honore. Dans les Etats où il est méprisé, l'esperance du gain (il faut l'avouer) peut seule y attirer. Mais

aussi ne l'y voit-on jamais fleurir, comme dans les païs où il est en estime, & en honneur.

Comme il ne peut conduire qu'aux richesses, parmi les peuples qui le méprisent, & que non seulement il exclut de l'estime publique ceux qui s'y appliquent, mais qu'il leur imprime encore une note de bassesse: luy donner la preference dans le choix de la profession que l'on y embrasse, c'est declarer bien nettement, que l'on met le profit au dessus de tout.

Il arrive de là, que la plupart de ceux qui prennent ce party, ne pouvant estre que des gens devoüez à leur interest, & sans élévation, ils ne sont capables d'y apporrrer que des veües petites, & mercenaires, avec lesquelles celles de la gloire ne sçauroient jamais compatir. Mais que faut-il en conclure? que le commerce est vil & ignoble de soy? non.

portants, & des plus précieux avantages que nous ayons receus de la nature. Il raproche des païs, que de vastes mers, des montagnes innaccessibles, ou des deserts affreux sembloient avoir pour jamais separez. Il met en communauté de biens tous les peuples, & n'en fait pour ainsi dire qu'une seule famille. Il communique à l'un des remedes & des tresors que la nature sembloit n'avoir reservé que pour l'autre. Il ramene l'abondance, & la joye, où le derangement des saisons avoit jetté l'horreur, & la sterilité. Par le commerce, la calamité qui desole un païs, n'est funeste à personne, & la prosperité qui en favorise un autre, est utile à tout le monde. Par le commerce les hommes les plus sauvages s'appriivoisent, apprennent à se connoître, s'accoutument à fraterniser. Sans le commerce on perd en un endroit un superflu qui seroit  
tres-

très nécessaire en un autre. Sans le commerce les différentes Nations ne seront pas plus liées entre elles, que les différentes especes d'animaux. Sans le commerce chaque peuple est comme captif dans les bornes étroites de son país : le commerce seul met chacun d'eux en possession de tout l'Univers.

Comment donc concevoir, qu'il puisse y avoir une bassesse réelle, à se mesler d'une chose si importante, & si salutaire à tout le genre humain ? le prix des talents ne doit-il pas se régler dans un Estat bien policé sur l'utilité que la Republique en retire ? & ne sent-on pas, que c'est aller ouvertement contre le premier objet des loix, que d'attacher du mépris, à une chose que l'Estat a interest de faire le plus cultiver ?

La source de cette erreur n'est pas difficile à decouvrir. On ne regarde d'ordinaire dans le commerce,



que le gain particulier que chaque negotiant y cherche, & on ne s'avise jamais de jeter les yeux, sur le profit commun que le corps de l'Etat en reçoit. Ceux qui ne sont occupez que de leur profit particulier paroissent meprisables : on meprise les Negotians ; ceux qui en songeant à leur interest domestique apportent de très-grands avantages à l'Etat, sont fort estimables, & on n'y fait point d'attention.

Il est vray, cependant qu'il y a certaines professions, qui sont peu honorées dans la Republique, quoiqu'elles y soient fort utiles. Tels sont les metiers, & les arts mécaniques ; mais il est aisé d'en reconnoistre la cause, & d'y mettre la difference. Ces arts consistent dans une sorte d'industrie, qui reside dans la main, qui tient peu à l'esprit, & point du tout aux mœurs.

Au contraire il n'y a point de

travail manuel dans le commerce , & on ne peut y exceller , qu'à proportion que l'on a plus de courage , plus d'esprit , & plus de mœurs. Il faudroit n'avoir nulle idée du commerce , pour ignorer que la plupart des entreprises qui s'y font , sont tres-hazardeuses , & que par consequent il faut du courage pour s'y embarquer. Les risques de la mer , les accidents d'une guerre subitement allumée pendant le temps d'une longue navigation , la ferocité de peuples ou sauvages, ou mal policez, les fatigues de voyages aussi frequents que pénibles, sont des dangers inseparables du commerce , & qu'il faut affronter si l'on veut y reussir.

Que l'on ne dise point que tous ces risques ne tombent que sur de l'argent , & que l'esperance de faire une fortune considerable , ferme les yeux sur les pertes , pour ne les tenir ouverts que sur le gain. C'est calom-



nier le commerce, & non pas en raisonner, que de parler de la sorte. La plupart de ces perils ne menacent pas moins la vie que la fortune; & d'ailleurs quand ils ne regarderoient que la fortune, ne faut-il donc point de courage pour exposer un bien, qui de la maniere que les hommes sont faits, paroist si necessaire à leur bonheur?

Quant à l'esperance qui les engage, & qui les soutient dans ces risques, ne leur est-elle pas commune avec toutes les professions du monde. Prenons pour exemple, la plus noble, celle des armes. Je ne pretends pas dire, que ceux qui la font n'y aient pas des veuës plus grandes, & plus élevées, & qu'ils ne montrent pas plus de cœur, que des negotians, cela seroit absurde à proposer. Mais j'ose bien avancer, qu'entre ceux qui l'embrassent, & qui s'en acquittent le plus dignement, il n'y en a point

DE LA GLOIRE. 101  
qui ne souhaite , & qui n'espere  
parvenir aux pensions , aux gouver-  
nements , aux charges , & aux autres  
recompenses militaires destinées à  
ceux que leur valeur , & leurs services  
ont distinguez.

Si donc l'esperance qui les soutient  
dans les perils , n'empesche pas qu'on  
n'admire l'intrepidité , qu'ils y mon-  
strent , & que la patrie à qui elle  
est si salutaire , n'en marque sa re-  
connoissance , par les honneurs & par  
les biens dont elle les comble : pour-  
quoy cette même esperance degra-  
dera-t-elle les negotians , & ôtera-  
t-elle tout son merite , au service  
important qu'ils rendent à l'Estat,  
lorsqu'en exposant leur fortune , &  
souvent leur vie , ils estendent le  
commerce & le rendent plus florif-  
sant ?

Mais comme c'est peu d'entre-  
prendre hardiment , si l'on ne sçait  
l'art de conduire une entreprise , &

de la faire valloir , & si l'on ignore les ressources pour en sortir , & pour en reparer le malheur , quand elle trompe l'attente que l'on en avoit conçüe : il est aisé de comprendre qu'il n'est pas possible d'exceller dans le commerce, si l'on n'y apporte beaucoup d'esprit.

Quelle habileté ne faut-il point avoir , pour connoître le genie des différentes Nations , & le caractère des différentes personnes , avec qui l'on est obligé de traiter , & pour s'y accommoder ; pour placer l'exécution de ses projets dans des temps propres ; pour en prévoir les inconveniens , & pour y remédier ; enfin pour penetrer le secret de concurrents étrangers qui ont les mêmes vœux , & pour les prevenir ?

Ce sont ces talents qui distinguent si fort le negotiant , des artisans , & des ouvriers , que l'on ne peut sans une injustice manifeste les comparer.

Mais ce qui, plus que tout le reste, l'élevé infiniment au dessus d'eux, c'est qu'il n'a point de voye ni plus courte, ni plus seure pour reussir dans son commerce qu'une grande reputation, & que cette reputation ne s'acquiert, que par une probité qui ne se dément jamais, & qui est exempte du plus léger soupçon.

En effet l'ame du commerce est la bonne foy. C'est elle qui donne la confiance, qui fonde le credit, qui engage aux preferences, en un mot qui forme le lien de cette fraternité si nécessaire entre des correspondants. Il est donc vray qu'on ne peut jamais estre tres avancé dans le commerce, sans estre un tres honneste homme : au lieu qu'au contraire on peut estre un excellent ouvrier, & avoir en même temps de tres mauvaises mœurs.

Par le commerce que ces mœurs soustiennent, & estendent, se for-

ment insensiblement les premiers germes d'alliance, entre des Nations qui d'abord y paroissent le moins disposés. Plusieurs particuliers d'un pays, contents de ce qu'ils ont négocié avec ceux d'un autre, en vantent la simplicité, la droiture, & la candeur à leurs compatriotes.

Ceux-ci commencent à se prévenir en faveur de ceux dont on leur a parlé, & peu à peu leur prévention vient à s'étendre jusqu'à la Nation dont ces étrangers sont. On s'accoutume à croire, que les vertus qui charment, & que l'on aime si fort en eux sont des vertus propres à leur Nation; des idées si avantageuses en donnent une grande estime, & cette estime devient bien-tost une inclination generale de se lier à elle estroittement.

Il a esté nécessaire d'establir ces principes, tirons-en les conséquences. Les peuples ne sçauroient jamais

estre fort puissants au dehors, que par l'estenduë de leur commerce, qui leur apporte la richesse & l'abondance, & qui leur menage, & leur concilie des alliez. Le commerce languira dans un Estat, & n'y sera jamais florissant, qu'à proportion qu'il y sera estimé, & que ceux qui le feront valloir, & qui le soutiendront y seront honorez. Il faut donc avoüer, que la gloire est tres-utile à un Estat, puisqu'il ne sera jamais puissant, ni en richesses, ni en alliez, si le commerce n'y fleurit, & qu'il n'y fleurira jamais, qu'autant qu'un sentiment de gloire y engagera ceux qui sont le plus propres à l'estendre, & à le maintenir.

Mais combien ce sentiment est-il plus necessaire, si l'on veut que l'Estat soit craint, par l'opinion que l'on a de sa valeur. Ce seroit perdre le temps en vains discours, que de montrer combien il importe à l'Estat



que cette vertu y soit commune. Il n'y a personne qui ne comprenne, qu'elle seule y assure la jouissance de tous les autres biens. Sans elle le peuple le plus sage & le plus juste se véroit a toute heure exposé, à devenir la proye du plus barbare, & du plus audacieux; par elle la crainte retient ceux que l'espoir d'un riche butin sollicite; c'est à elle seule que l'on doit la paix, le plus précieux de tous les trésors.

Or où cette vertu est-elle plus commune, & où la voit-on briller avec plus d'éclat? c'est sans doute dans les pays où elle est le plus estimée, & où la gloire est le plus aimée. C'est ce que la plupart des Nations ont si bien reconnu, qu'elles semblent avoir réservé unanimement leur première admiration, & leurs plus grands éloges pour la valeur, & qu'elles se sont disputé l'avantage de la combler de plus d'honneurs.

Des couronnes à Athenes, des triomphes à Rome. Elle a fait des Dieux de Bacchus, & d'Hercule, la passion d'estre loué des Atheniens a fait l'impetueux Alexandre. Historiens, Orateurs, Poëtes travaillent à l'envi à la celebrer; le marbre, le bronze, les statues, les medailles, les trophées, les monuments publics, tout parle pour l'immortaliser, & pour en rappeler sans cesse le souvenir. Elle illustre jusqu'aux descendants des Heros qu'elle a signalez, elle fait encore plusieurs siècles après leur mort honorer, respecter dans leurs derniers neveux un merite, dont souvent ils ne conservent que l'orgueil. Enfin les plus glorieuses recompenses luy sont uniquement destinées, par preference à toutes les autres vertus.

Que s'il est vray que la gloire soit la recompense particuliere, & la plus precieuse du courage, peut-on

nier qu'elle n'ayt esté jugée par toutes les Nations la chose du monde la plus propre à inspirer la valeur , & à la nourrir dans le cœur de tous les citoyens. La recompense n'a que deux objets ; payer les services rendus, exciter à en rendre de semblables, tous ceux qui peuvent estre touchez de cette recompense. Si donc la gloire est regardée, comme le prix le plus digne de la valeur , si elle est jugée propre à verser cette noble ardeur dans le sein des plus timides, & à l'augmenter dans le cœur des autres , ne faut-il pas en conclure, qu'elle est d'autant plus utile à l'Etat, que sans la valeur , il ne peut ni estre jamais fort puissant, ni subsister longtemps ?

Ceux qui ont le plus étudié l'homme, & qui le connoissent plus à fond, conviennent qu'aucune de ses vertus morales n'est purement gratuite. L'amour propre rectifié en est l'u-

nique source. A quelque usage que vous mettiez les hommes, ils compteront avec vous. Ainsi quand vous demandez qu'ils sacrifient leur vie pour le salut de leur pays, il faut trouver un équivalent à leur donner. Vous leur offrez la gloire, & ils en sont charmez; quel bonheur pour la société, que d'avoir une monnoye qui luy couste si peu, & qui luy rende tant!

En effet à qui croyez-vous devoir ces prodiges de valeur, qui après tant de siècles estonnent encore l'Univers? à l'amour de la gloire. La bannissez-vous d'entre les hommes, ils ne songeront plus qu'à conserver leur vie, & fuiront avec soin tout ce qui peut la menacer. Le penchant que la nature leur a imprimé pour leur conservation, ne trouve plus de contrepoids assez fort pour les élever jusqu'au mépris de la mort. Loin de regarder la crainte de mourir

comme une foiblesse, ils traiteront de folie le courage de s'y exposer. Dès qu'il n'y aura point de honte à fuir dans le combat, celuy qui fuira le premier passera pour le plus sage, & celuy qui se fera tuer plustost que de quitter son rang, pour un insensé.

C'est ce que le Poëte Romain paroist avoir bien compris, lorsque faisant parler un jeune guerrier, qui se plaint des précautions que l'on prend pour l'éloigner du peril, il luy fait dire a son ami .... *Apprenez que j'ay un cœur capable de mépriser la vie, & que je sçay que sa perte ne paye point trop cher l'honneur où vous courez....*

Conclure de là qu'il n'y a donc point de vraye valeur sur la terre, & que c'est un beau nom dont notre vanité pare la crainte de l'infamie, ou le desir de la gloire, c'est estendre trop loin ses consequences. Les plus grandes regles, & les plus certaines

ont leurs exceptions. Celle-ci, comme les autres, a les siennes. Entre tant de millions d'hommes, qui dans tous les pays & dans tous les temps prodiguent leur sang pour la patrie, & qui font un si grand sacrifice à la gloire, il est des Heros qui ne le font qu'au seul amour de leur devoir. La vertu pour les attirer n'a besoin que de se montrer à eux; sans estre parée de tous ses charmes, elle les transporte. Quand la generosité de leur action devoit estre couverte des tenebres les plus épaisses, & ensevelie dans un silence éternel, La mort presente à leurs yeux ne leur fera point plus d'horreur, & ils ne l'affronteront pas avec moins d'intrepidité.

Avoüons cependant que si ces ames privilegiées peuvent sans avoir besoin d'appuy, aller d'un pas si ferme, & si droit, où le devoir les appelle, les hommes ordinaires n'ont pas le mes-

me avantage. Ils aiment la vertu, mais d'un amour foible, & languissant, qui ne leur fera jamais faire de grands efforts pour aller à elle, si elle ne prend soin de l'animer, & de le soustenir, en s'offrant à leurs yeux avec tout l'eclat dont elle brille, quand elle veut forcer les cœurs. Il faut qu'ils la voyent entourée de tous les honneurs dont elle comble ordinairement ses favoris, & ses adorateurs, si elle veut les degouster de la passion, qui les tient si fortement attachés aux autres biens.

Quand la gloire après tout ne seroit qu'un remede pour ces ames malades, & qu'une aide à leur foiblesse, pouroit-on nier qu'elle ne fust de tout les biens le plus utile. Les ames fortes & saines courent à la vertu sans soutien. Mais elles sont en si petit nombre, que si on les laisse agir seules, elles exciteront plus d'admiration par leurs actions, qu'elles n'apporteront

n'apporteront de fruit à la société par leurs exemples. Elles sont bonnes pour animer & pour mettre en œuvre une multitude d'autres hommes, qui n'agiront point s'ils ne sont remuez, conduits, & poussez. Il importe donc infiniment à l'Etat, d'inspirer à cette multitude de demi vertueux, la passion, & en même temps de leur donner la force, de concourir à ce qu'il y a de plus grand, & d'en soutenir le poids.

C'est ce que la gloire produit. Il y a de trois sortes d'hommes dans le monde. Les uns livrez au vice, à la paresse, & à l'oisiveté, se moquent de la vertu, & traittent de chimères toutes les promesses qu'elle fait, & d'imbecilles ceux qui s'y fient. Les autres devoüez à la vertu, que rien ne peut en detacher, & qui dans le fidele empressement qu'ils ont pour elle, ne cherchent que la seule satisfaction de la posseder. Les



derniers sont des gens qui ont le vice en horreur, & qui aiment sincèrement la vertu : mais qui voyants qu'elle marche toujours par des chemins penibles, escarpez, & dangereux, ne la suivroient que mollement, & de loin, si pour les encourager dans leur course, elle ne leur montrait sans cesse les recompenses qu'elle destine à ceux qui ne la quittent point, & qui luy demeurent fideles.

De ces trois genres d'hommes, les premiers corrompus jusques dans la substance du cœur, & absolument incurables, sont perdus, pour l'Etat. Ils ne peuvent que luy nuire, & c'est à leur en oster les moyens, qu'à leur égard se doit borner toute son attention. Les seconds font la plus precieuse portion de l'Etat, & en même temps la plus feure. Il n'a qu'à leur commander, & à s'abandonner a leurs mouvements. Ils rempliront en tous lieux, & en tout

temps toute la mesure de leur devoir. Les troisièmes en font la plus considerable partie, & par leur nombre, & parce que les seconds luy seront entierement inutiles, si ces derniers ne se reunissent avec eux, & par leur concours ne leur prestent des forces, sans lesquelles la sagesse, & la vertu même demeurent impuissantes pour le bien public.

Tout l'interest de l'Estat bien entendu se reduit donc à s'affectionner ce genre d'hommes, qui tout inferieurs qu'ils sont aux vertueux parfaits, sçavent affronter les plus grands perils, & la mort même quand le devoir l'ordonne, & que le salut du pays le demande. Il n'y a qu'un moyen de se les concilier, & d'allumer en eux cette noble ardeur, c'est de leur proposer la gloire pour recompense. A son aspect les dangers disparoissent, la crainte s'evanouiit, & la mort perd tout ce

qu'elle a d'affreux. Il est donc vray qu'un Estat ne se rendra jamais redoutable par sa valeur, qu'à proportion que l'amour de la gloire y dominera : mais elle ne luy est pas moins necessaire, s'il veut que ses peuples soient respectez par l'admiration de leurs vertus.

L'admiration que l'on a des vertus d'une Nation, & le respect qui la suit, n'ont leur principe que dans un grand nombre d'actions vertueuses, que ceux de cette Nation ont faites en differents temps. C'est ainsi que les exploits des Grecs au siege de Troye, l'intrepidité des Spartiates au detroit des Thermopiles, la valeur des Atheniens à Salamine, le courage & l'habileté de Xenophon dans la retraite des dix mille, la modestie d'Epaminondas apres ses victoires de Leuctres, & de Mantinée, la simplicité de Phocion, la justice d'Aristide, la sagesse de Solon, l'au.

sterité de Lycurgue, la rapidité presque fabuleuse des conquêtes d'Alexandre, attirerent aux Grecs de tous les endroits du monde une veneration, qu'ils conserverent encore long-temps jusques dans les ruines de leur Empire. C'est ainsi que la ville d'Albe assujettie aux Romains par la valeur d'Horace ; Porsenna Roy d'Etrurie éloigné des murs de Rome, par l'audace de Scevola ; le Capitole arraché pour ainsi dire des mains des Gaulois par Camille ; les lettres du Medecin qui avoit offert d'empoisonner Pirrhüs dans le temps qu'il faisoit une sanglante, & dangereuse guerre aux Romains, renvoyées à ce Roy par le Consul Fabrice ; le maistre d'Ecole des Falisques remis lié entre les mains des enfans de ces peuples, qu'il avoit voulu lier à Camille ; la fidelité de Regulus à tenir sa parole aux Carthaginois aux depens de sa vie ; Rome qui envoie des troupes en Espagne, dans

le temps qu'Hannibal est à ses portes, & qui trouve des gens assez hardis, pour acheter le champ même où il estoit campé; les Dames Romaines qui portent volontairement dans le tresor public tous leurs bijoux pour fournir aux dépenses de la guerre, donnerent à toutes les autres Nations une si haute idée de la vertu des Romains, & porterent si loin l'admiration qu'on en avoit conceüe, qu'ils furent jugez seuls dignes de commander à tous les autres hommes; que le nom de Citoyen Romain devint un titre d'honneur, que les Roys mêmes ambitionnoient, & qu'après que le luxe les eust entierement amollis, & corrompus, on respectoit encore leurs vertus, dans le temps même qu'on ne voyoit plus que leurs vices; qu'il fallut plusieurs siecles pour refoudre les Nations assujeties, à secouer leur joug, & pour les desaccoutumer de re-

garder les Romains comme les Maîtres nez de l'Univers.

Si vous lisez avec quelque attention les histoires, elles vous apprendront que la source de tant d'actions héroïques, qui attirerent une si grande admiration aux Grecs, & aux Romains, & qui estendirent si loin leur domination, ce fut l'amour de la gloire. Dans des pais où l'estime publique estoit regardée comme le fruit le plus précieux de la vertu, comme le premier de tous les biens, & l'infamie comme la plus affreuse punition du vice, que pouvoit-on attendre des citoyens, qu'un combat perpetuel entr'eux, à qui se rendroit le plus digne d'une recompense, qui faisoit l'objet de tous leurs vœux. Comme ils sçavoient que la gloire ne s'accorde jamais qu'à la vertu publiquement reconnüe, autant de pas qu'ils faisoient pour se devancer l'un l'autre dans la carrière de la gloire,

c'estoient autant d'efforts pour se surpasser dans la perfection de la vertu. Ce n'estoit qu'en la portant à un plus haut degré, qu'ils pouvoient parvenir à une plus grande gloire. C'est ainsi que n'étant estimez qu'autant qu'ils prenoient soin de se rendre estimables, la gloire les payoit de tous leurs travaux, & la patrie recueilloit tout le fruit de leurs vertus.

Après avoir ainsi montré, que l'amour de la gloire rend les Nations puissantes, redoutables, & respectables au dehors, il me reste pour remplir ce que j'ai avancé d'abord, à prouver qu'elle ne leur apporte pas de moins grands avantages au dedans : puisqu'elles les rend sages, laborieuses, & tranquilles.

La sagesse d'une Nation consiste principalement, à estimer ce qui merite de l'estime, & à mépriser ce qui est digne de mépris. Or c'est où l'amour de la gloire conduit necessairement,

rement, & la preuve en est claire. Ceux qui sont touchez de la gloire font sans doute leur premiere étude des moyens de l'obtenir. Le même penchant qui nous porte vers un objet comme aimable, nous porte à rechercher par où on peut le posséder. Ainsi dès que ceux qui vont à la gloire, ont reconnu que le luxe, la mollesse, & les autres vices en éloignent, & que la modestie, la temperance, l'équité, & les autres vertus peuvent seules y mener, le vice n'a plus rien qui les attire, & la vertu rien qui les rebute. L'infamie qu'ils voyent attachée aux vices les en dégoûte, & l'honneur qu'ils voyent à la suite de la vertu les enflamme pour elle.

Alors le vice qui n'est plus applaudi, forcé de se cacher, ne seduit plus personne, & ne triomphe plus. La vertu honorée, sans craindre ni le ridicule, ni la plaisanterie, se montre à decouvert, & conserve son em-

L



pire, & ses droits. Elle ne produit plus dans des cœurs disposez de la sorte une maligne envie, qui noircit ce qu'elle desespere de pouvoir atteindre: mais elle y excite une noble émulation, qui ne fait d'efforts, que pour surpasser ce qu'elle admire.

De cette émulation naist l'application au travail. Dans un Estat où chacun s'empresse de se distinguer, & où l'on ne se distingue que par les vertus, ou par des talents honnestes & utiles a la société, il est nécessaire que les peuples non-seulement deviennent sages, mais même laborieux. Comme c'est par l'assiduité seule que le travail se porte à la perfection, chacun pressé de la même ardeur de se perfectionner dispute à l'envi, à qui sera le plus assidu; & de là il arrive, que tous s'accoutument à travailler, & que plusieurs parviennent à exceller.

On ne voit plus personne oisif dans

un pareil Estat. Les uns se livrent aux sciences, & à force de les approfondir, ils y font des découvertes aussi honorables à la Nation, qu'utiles à tout le genre humain. Les autres cultivent les arts avec tant de soin, que non-seulement leur industrie, & leurs nouvelles inventions versent dans le sein de l'Etat l'abondance de tout ce qu'il y a de plus nécessaire, & de plus commode pour la vie : mais que bientôt les étrangers persuadés qu'on ne travaille point si parfaitement ailleurs, prennent l'habitude de ne rien estimer, que ce qui sort d'un pays, où les ouvriers sont si habiles. C'est ainsi que l'honneur que l'on a rendu aux arts dans un pays les y fait exceller, & que leur excellence par un juste retour reporte au pays, & l'abondance & les richesses, & ce même honneur qui luy est rendu par tous les Etats voisins, & même par les plus éloignez.

Gardez-vous bien de vous imaginer, que la gloire est quelque chose de trop grand, & de trop élevé pour pouvoir s'abaisser jusqu'au commerce, & jusqu'aux arts. C'est ne la pas connoître, que d'ignorer qu'elle ait sa mesure, & ses degrez. Il est vray qu'elle ne couvre pas d'un éclat aussi brillant le negotiant habile, l'ouvrier excellent, que le Roy juste & magnanime, le grand Capitaine, le Heros, & ceux que les lettres, & les talents les plus sublimes de l'esprit ont rendus superieurs aux autres hommes. Mais l'illustration qu'elle leur donne, quoique beaucoup moindre, convenable cependant à leur condition, remplit tous leurs vœux, & cela suffit pour les engager dans leurs travaux, & pour les en payer.

En effet la gloire n'estant autre chose que l'estime publique meritée par de grandes vertus, ou par des

talents au dessus du commun, il s'enfuit necessairement, que chacun dans sa profession pouvant se distinguer, peut acquerir cette estime publique, & par consequent parvenir à la gloire. J'avouë qu'elle n'a ni la même estenduë, ni la même splendeur: mais elle a celles que cherchent ceux qui ont pris la route par où ils y sont parvenus, & il n'en faut pas davantage pour les contenter.

Comme les Roys ne souhaitent point la gloire des Pilotes, le General celle du Musicien, le Philosophe celle de l'Architecte, aussi les Pilotes ne desirent-ils point la gloire des grands Roys, le Musicien celle du General, l'Architecte celle du Philosophe. Il ne peut y avoir que des insensez, qui songent à mériter la gloire qui n'est point faite pour leur estat, & qui ne peut entrer dans la sphere où ils se trouvent renfermez.

Il faut donc en convenir, chaque

estat de la vie est susceptible de gloire : parce qu'il y a de l'honneur à sçavoir atteindre à la perfection de cet estat. Mais cette gloire a des degrez , qui sont aussi differents que ces estats le sont entr'eux. Ainsi à mesure qu'un estat est moins considerable en soy , ou parce que son objet est moins noble , ou parce qu'il faut plus d'adresse de la main que d'intelligence pour le remplir , la gloire qui s'y trouve attachée est plus obscure, & moins étendue. C'est ce qui a fait dire à un des plus sages, & des plus estimables Anciens. . . . Qu'entre les actions des hommes, les unes estoient plus glorieuses, les autres plus grandes. . . Qu'Arria, dit-il, se plonge un poignard dans le sein , qu'elle le presente tout sanglant à Petrus son mary, & qu'après l'avoir rassuré par un si genereux exemple , contre les frayeurs de la mort qui alloient le deshonorer , elle

luy dife d'un air tranquille : *Mon cher Petus cela ne fait point de mal . . .* On en parle jufqu'aux extrêmitéz de la terre , & peut-efre ne ceflera-t'on jamais d'en parler. Mais qu'une femme de Côme petite ville d'Italie , après avoir reconnu , que fon mary qui n'avoit pas le courage de mourir , & qui fouffroit depuis long-temps des douleurs infupportables , luy découvre l'eftat où il fe trouve , & qu'après l'avoir affuré , que la mort n'eftoit pas fi terrible qu'il fe l'imaginoit , elle fe lie étroitement à luy , & par une feneftre qui répondoit fur un lac , s'y lance la premiere , & l'entraîne , on en parlera tout au plus quelque temps dans cette petite ville. Plin même qui y eftoit né ne l'apprendra que par hazard , *non , dit-il , que cette action foit moins illustre que celle d'Arria , mais parcequ'Arria elle-même eft plus illustre que cette femme.*

Mais quoi qu'il foit vray , que les

personnes que la fortune a placées dans des conditions plus obscures , ou que la nature y a reduites en leur refusant ses dons les plus rares, ne puissent se promettre une gloire, ni si brillante , ni si estenduë que les autres , ils en ont pourtant une portion, qui , si elle est bien menagée, est capable d'allumer , & de nourrir leur émulation. Ils peuvent s'élever jusqu'au plus haut de leur sphere ; & comme c'est où se portent tous leurs desirs , c'est aussi où ils mettent & où ils trouvent tout leur bonheur.

Les belles Lettres qui sont les veritables depositaires , & les fideles dispensatrices de la gloire, ne seront elles-mêmes jamais florissantes, dans un Estat où elles ne seront point honorées. Si la Grece a veu la Philosophie , l'Histoire , l'Eloquence , & la Poësie poussées à un degré de perfection , qui auroit desesperé les siècles suivants , si Rome n'avoit eu le

courage de montrer, qu'en les imitant on peut les égaler, & même les surpasser, c'est aux honneurs dont elle combloit les Lettres qu'elle le doit. Si les Romains ont eu depuis des Tites-Lives, des Cicerons, & des Virgiles, c'est à la considération infinie qu'on les voyoit avoir pour les Lettres, qu'ils en sont redevables.

Athenes estoit gouvernée par les Orateurs; les Poëtes faisoient ses plus cheres delices; les Philosophes y estoient écoulez comme des Oracles, & respectez comme des Divinitez; les Historiens y estoient admirez, chargez de biens & d'applaudissemens. Philippe Roy de Macedoine qui avoit formé le dessein d'assujétir la Grece, & Alexandre son fils qui depuis l'exécuta, avoient pour les lettres une espece de culte. Elles avoient rendu Athenes si respectable à Philippe, qu'un jour un de ses Capitaines qui croyoit bien



faire sa cour, luy ayant dit, qu'il falloit destruire, & saccager cette orgueilleuse ville, il luy repondit. . .

*X pensez vous, de proposer a un Roy qui fait tout pour la gloire, d'en renverser le theatre . . .* Il avoit cou-

tume de dire, que les Atheniens seroient invincibles, tant qu'ils auroient

un Demosthenes. Ce Monarque si

habile, lors qu'Alexandre naquit, écrivit à Aristote cette lettre si fa-

meuse, où pour l'engager à se charger un jour de l'education de ce jeune

Prince, il luy mande . . . *Qu'il remercioit les Dieux bien moins de luy*

*avoir donné un fils, que de ce qu'ils luy avoient donné un homme divin*

*pour l'instruire. . .* Alexandre repondit si bien de sa part aux soins de ce Phi-

losophe, que dez son enfance une noble émulation luy faisoit verser

des larmes sur les victoires, & sur les conquestes de son pere; & qu'il disoit souvent avec une amere dou-

leur aux jeunes gens de son aage...  
*Mes amis, le Roy mon pere ne nous  
 laissera plus rien à faire....* Il con-  
 serva toujours tant de goust pour  
 les Lettres, que dans ses plus longues,  
 & plus dangereuses expéditions, il  
 ne cessa jamais d'avoir les Poëmes  
 d'Homere avec luy, qu'il ne se dé-  
 lassoit à rien plus agreablement qu'à  
 les lire, & que plus d'une fois on  
 l'entendit s'écrier, qu'Achille estoit  
 l'homme du monde le heureux, d'a-  
 voir eu un Homere pour celebrer ses  
 exploits. Enfin sa consideration pour  
 les Lettres alla si loin, que lors qu'il  
 saccoagea Thebes, & qu'il la détrui-  
 sit, il fit soigneusement conserver la  
 maison que Pindare avoit habitée,  
 & par un privilege si glorieux ren-  
 dit à la mémoire de cet excellent  
 Poëte, des honneurs que sa personne  
 ne pouvoit plus recevoir.

Voilà quelles furent les causes de  
 ce haut degré de perfection, où les

Lettres furent portées en Grece. Une pareille conduite leur donna un semblable succès à Rome. Les Orateurs y exerçoient une souveraine autorité ; ils remuoient le peuple à leur gré ; le Senat ne se determinoit que par eux ; la paix ou la guerre se faisoit par leur avis ; le sort des Estats, & des plus grandes villes estoit entre leurs mains. Les Generaux d'armées, les Gouverneurs de Province briguoient leur protection, & craignoient leurs accusations ; les Rois même se comptoient au nombre de leurs clients ; enfin le degré de l'éloquence y estoit la mesure du credit. Les Historiens celebres, & les Poëtes excellents n'y estoient pas moins honorez. On venoit à Rome des colonnes d'Hercule, (c'estoit alors del'extremité du monde) exprés pour y voir Tite-Live, & après l'avoir veu, on s'en retournoit, sans témoigner la moindre curiosité pour le reste.

Comme si avoir veu ce grand homme, c'estoit avoir veu, tout ce que cette maitresse du monde renfermoit de plus rare, & de plus precieux. Quand Virgile passoit par les ruës de Rome, il estoit obligé de se cacher, pour se dérober au concours de ceux qui venoient de toutes pars pour le voir, & qui se pressoient de se le montrer. Mais quand il paroissoit dans les spectacles publics, & qu'il y recitoit ses vers, tout le peuple se levoit, & le confondoit par cette marque d'honneur, avec ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus auguste dans l'État.

Après la chute de la Republique, Cezar qui l'avoit opprimée, pour s'en rendre le maistre, loin d'y détruire, ou d'y negliger les Lettres, en fut l'ornement & l'appuy. Il disputoit d'éloquence avec Ciceron, & plusieurs ne le trouvoient pas in-

ferieur. Les ouvrages qu'il donna au public y furent admirez, & l'on regarde encore aujourd'huy comme un chef - d'œuvre les mémoires qu'il nous a laissez de sa vie, & qui sont connus de tout le monde sous le titre de ses Commentaires.

Auguste son successeur ne degenera point, jamais Prince ne fit tant d'honneur aux Lettres. C'estoit la voye la plus seure pour parvenir à son estime, & à sa confiance. Il ne faut donc pas s'estonner, que ses plus chers favoris fussent dans le même goût, & que Mecene son premier Ministre prist tant de plaisir à favoriser les nourissons des Muses, & à les combler de biens, que le nom de Mecene est devenu le nom propre des grands, qui cherissent les gens de lettres, & qui s'en déclarent les protecteurs.

Sous les autres Empereurs elles tomberent peu à peu, & quoique de

temps en temps elles parussent faire des efforts pour se relever, soutenuës par les Trajans, par les Hadriens, par les Antonins, & par d'autres, cependant il faut avoïer, qu'elles n'ont jamais pû depuis reprendre l'éclat qu'elles avoient eu dans ces siècles heureux. Il est donc vray que si les lettres font fleurir l'Estat, l'Estat, luy-même ne doit point se flater de faire fleurir les Lettres, qu'autant qu'il sçaura les honorer.

C'est à ce même amour de la gloire que l'Estat devra la tranquillité des peuples. Dans un pays où la gloire est aimée, chacun est religieusement attaché à son devoir. Comme on ne la peut acquerir qu'en le remplissant, ny l'acquerir, à un degré eminent qu'en le remplissant mieux qu'un autre, on y tient toujours les yeux arrestez; c'est l'unique regle de la conduite, dez qu'on est touché de la gloire. Ainsi la soumis-

sion aux loix est entiere; chacun, persuadé qu'il ne peut sans infamie s'écarter de l'ordre qu'elles prescrivent, s'empresse avec une égale ardeur de s'y renfermer.

Dez qu'on s'apperçoit, que ce n'est ni le plus riche, ni le plus fastueux, ni le plus intrigant, ni le plus audacieux, qui est le plus estimé dans l'Estat: mais le plus sage, le plus droit, & le plus modeste, l'amour de la gloire étouffe dans tous les cœurs jusqu'aux moindres mouvements de la vanité. Vous ne voyez point de violences, & de lachetez pour acquerir des richesses: mais beaucoup de moderation à jouir de celles que l'on a, & de courage à se passer de celles que l'on n'a pas. Vous ne voyez point de brigues, & de cabales pour s'élever aux charges: mais beaucoup d'application à se rendre digne d'y parvenir, & d'attention à les bien exercer, quand  
on

on y est parvenu. On ne veut point des dons de la fortune, s'ils ne sont presentez par la vertu. Enfin on ne fait rien pour devenir le plus puissant, & le plus somptueux ; mais on fait tout pour estre le plus frugal, & le plus juste.

Telle a esté autrefois Lacedemone, tant que les loix de Lycurgue y ont conservé leur autorité. Les richesses s'y trouvoient sans credit, parce qu'elles estoient inutiles à des gens sobres, & laborieux. Les raffinements de la volupté y donnoient de l'horreur, parce qu'ils fletrissoient ; la vieillesse, y estoit respectée, par ce qu'elle estoit sage ; la jeunesse y estoit sensive, par ce qu'elle estoit docile. Le courage y estoit meslé jusques dans les femmes. La parure dont elles se croyoient le plus ornées, c'estoient des enfans vertueux. Persuadées qu'elles ne les mettoient pas au monde pour elles, mais pour la

M



Republique, elles se rejoissoient quand elles apprenoient qu'ils avoient esté tuez en combattant pour son service, & elles ne repandoient des larmes, que sur ceux que de honteuses blessures marquoient avoir fuy dans le combat. Ainsi nul trouble, nulle dissention entre des citoyens, qui ne se propoisoient dans toutes leurs actions d'autre objet, que le bien de la patrie, d'autre recompense que la gloire d'y avoir concouru plus efficacement, & plus utilement.

Telle encore a esté la Republique Romaine dans ces heureux temps, où leur plus illustre General en quittant le commandement des armées, retournoit prendre la conduite de sa charuë. Leur nourriture estoit grossiere; mais leur corps estoient sains & robustes; leurs habits étoient simples: mais leurs armes étoient terribles; leurs maisons ne paroissoient que des cabanes, mais elles

ne logeoient que de Heros; leurs Temples estoient rustiques, mais leurs vœux estoient innocents; ils n'avoient encore que des Dieux d'argile, & une religion sans éclat, mais leurs succez paroissoient tenir toujours du miracle. Enfin leurs vertus estoient dures, & peut-estre sauvages: mais elles estoient solides & vrayes.

Heureux ce peuple, s'il eust pris autant de soin de conserver des biens, qui avoient fait toutes les delices, & tout le bonheur de ses ancestres, qu'il en prit pour en acquerir d'autres, qu'ils avoient toujours constamment méprisez. Mais en estendant sa domination, il estendit ses desirs, & corrompit ses mœurs. Les depouilles des Nations qu'il avoit subjuguées luy devinrent funestes. Il leur donna des loix, & en remporta leur luxe, & ce luxe bien plus formidable que toutes les fureurs

de la guerre, triompha des vainqueurs du monde, & vengea l'Univers.

Alors la pauvreté devint honteuse, la frugalité fordidie, la modestie basse, le desintressement ridicule. Alors la franchise devint rusticité, la dissimulation politesse, la droiture foiblesse, la perfidie habileté; l'adulation, la prodigalité, l'ambition devindrent sagesse, magnificence, & grandeur d'ame; alors avec les vertus s'éteignit l'amour de la gloire, & à sa place on vit succeder l'amour du faste & une folle vanité.

Aussi-tost disparut de Rome cette précieuse tranquillité, qui en avoit fait si long-temps le bonheur. Le mérite timide & negligé n'osa plus se montrer; les loix foibles & sans appuy ne furent plus écoutées; ce peuple si fier, & si libre se vendit, & les honneurs, & les dignitez mises en quelque sorte à l'encan furent la

proye du plus riche , du plus scele-  
rat , & du plus audacieux.

De là il arriva, qu'au lieu de quel-  
ques dissensions intestines , qui dans  
les siècles precedents avoient de  
temps en temps troublé Rome : mais  
qui avoient esté étouffées presque  
dans leur naissance , & qui n'estoient  
pas sorties des murs de la ville , on  
vit s'allumer des guerres civiles mille  
fois plus cruelles , que celle que la  
Republique avoit eües à soustenir  
contre les Barbares.

Si l'on en excepte la guerre de  
Catilina , où Rome combattit veri-  
tablement contre des rebelles armez  
pour l'opprimer, dans les autres guer-  
res civiles , les Romains divisez ne  
purent combattre que pour le  
choix d'un Tiran. La défaite de  
Marius par Sylla en fit un Dictateur  
perpetuel ; Sertorius vaincu par  
Pompée donna à celuy-ci un pou-  
voir absolu dans Rome ; les victoires

de Cezar ne l'arracherent à Pompée, que pour l'usurper avec plus d'orgueil, & d'autorité ; enfin la bataille d'Actium ne fit triompher Auguste d'Antoine , que pour porter à la Republique un dernier coup , dont elle ne se releva jamais. L'habileté de Ciceron, la vertu de Caton, le courage de Brutus ne firent que d'inutiles efforts pour la soutenir, ils ne purent obtenir que l'honneur d'estre ensevelis sous ses ruines, & la consolation de ne se pas trouver temoins de ses derniers malheurs.

Je vous entends vous recrier, vos exemples détruisent vostre proposition, & la condamnent. Ils montrent combien la gloire loin d'estre utile aux Estats, y est funeste. C'est ce pernicieux amour de la gloire qui arma Sylla contre Marius, Pompée contre Sertorius, Cezar contre Pompée, Antoine contre Auguste.

Chacun d'eux emporté par la passion de tenir le premier rang dans la Republique, se crut permis tout ce qui pouvoit l'y élever; ils s'imaginèrent que c'estoit servir la patrie que d'en prendre le gouvernement, & de l'oster à un Senat corrompu, & à un peuple venal: ou s'ils ne le crurent pas, ils essayèrent de le persuader aux autres. Cezar tout habile qu'il estoit ne put s'empescher d'en faire plus d'une fois l'aveu. Tantost passant par une petite bourgade, & entendant ses amis plaisanter sur les brigues qu'il pouvoit y'avoir, pour y obtenir la première charge; il repondoit qu'il aimeroit mieux estre le premier dans cette bourgade, que le second à Rome. Une autre fois il ne pouvoit dissimuler combien la puissance souveraine le touchoit, & il ne feignoit point de repeter avec admiration ce vers d'Euripide, où il croyoit voir une excuse à sa revolte .... *S'il*

*faut violer la justice & les loix, c'est pour regner . . .* Enfin tous ces fameux Conquerants qui ont rempli le monde du bruit de leur nom, & de la terreur de leurs armes, n'ont desolé tant de Provinces, renversé tant de trônes, & fait couler tant de sang, que pour se couvrir de gloire. Voilà quels en sont les effets, le Ciel dans sa colere pouvoit-il donner aux hommes rien de plus pernicieux?

Mais qui que vous soyez qui raisonnez de la sorte, ne voyez-vous pas que cette declamation si specieuse, & si pathetique porte toute sur l'ambition, & ne conclut rien contre la gloire? Souvenez-vous qu'au commencement du Livre précédent, j'ay déclaré que j'entendois par la gloire l'estime publique meritée par des vertus éminentes, ou par des talents utiles a la société. Si j'ay prouvé ( comme je le croy )  
qu'elle

qu'elle n'est en effet autre chose, vos exemples, & vos raisonnements ne l'attaquent point. Attribuer à la gloire toutes les fureurs de l'ambition; c'est imputer à la Religion, toutes les extravagances de l'idolatrie. C'est confondre l'usage legitime, que la raison sçait faire d'une chose bonne en elle-même, avec l'abus qu'en fait une folle passion; c'est prendre le phantôme ou le masque pour la personne. Les choses les plus utiles, & les plus saintes sont celles, dont l'abus est le plus dangereux; faut il pour cela les proscrire, & les detester? non il faut en condamner l'abus & y remédier.

Blasmons, j'y consents, ces scelerats, qui enyvrez d'orgueil, n'ont employé leur courage, & leurs talents, qu'à opprimer leur patrie, & à la detruire; detestons ces monstres affamez de carnage, qui semblent n'avoir vécu



que pour verser le sang humain, qui n'ont parcouru le monde que pour le ravager, & l'assujettir: Mais gardons-nous bien de croire, que l'amour de la gloire leur ait inspiré tant de barbarie. Ils ont pû se promettre d'estonner l'Univers par leur audace, de le faire trembler sous leurs coups, & de l'enchaîner par la terreur. Voilà l'objet d'une ambition demesurée, & c'est à quoy ils sont parvenus. Mais ont-ils pû se flatter, de s'attirer une admiration pleine d'estime, & de captiver tous les cœurs de leur siècle, & de la posterité, par l'amour de leurs vertus? c'est en quoy consiste la gloire, & c'est ce qu'ils n'ont pû obtenir, & à quoy ils n'ont jamais songé.

Ainsi quoique la valeur soit une vertu, & que de la vertu naisse la gloire, ce seroit une erreur grossiere de s'imaginer, que ces Conquerans si celebres, & presque fabuleux par leur

audace dans les entreprises, par leur intrepidité dans les dangers, par la rapidité de leurs succez, qui ont détruit tant de villes, donné des loix à tant de Nations, ayent merité & obtenu une gloire immortelle. La valeur est une vertu, & c'est peut-estre la plus importante de toutes à la société, qui le peut nier? Elle seule peut assurer l'usage de tous les biens que l'on doit aux autres vertus. Mais pour estre vertu, elle doit en avoir le caractere essentiel. Ce caractere, c'est d'estre bien faisante, & avantageuse à la société. Dez qu'elle luy est pernicieuse, elle est crime, c'est fureur, ferocité brutale, cruauté.

Quand on ne perdra point de veüë une regle si certaine, on ne doutera point, que l'amour de la gloire ne soit infiniment utile aux Etats; nous allons voir dans le reste de ce livre qu'il n'est pas moins utile aux particuliers

Nij



De tous les sentiments qui peuvent entrer dans l'ame des particuliers, celuy-là certainement leur est le plus utile, qui les rend vertueux, & heureux; & celuy-là les rend vertueux & heureux, qui les engage nécessairement à bien vivre avec eux-mêmes, & avec les autres. Or nul sentiment n'y peut engager plus efficacement que la gloire. Je ne dis pas (car je ne puis trop le repeter) ces ames privilégiées qui vont à la vertu pour la vertu même, indépendamment de tout ce qui l'environne; on n'a rien à leur dire, il ne faut que les laisser faire. Je dis ces ames d'un ordre inférieur, qui par leur nombre composent le corps de la société, & qui ou ne se porteroient point à la vertu, ou ne s'y porteroient que fort nonchalamment, si pour les attirer elle n'employoit tous ses charmes. Je dis donc pour ces personnes, que rien ne peut tant les engager à bien

vivre avec elles-mêmes, & avec les autres, que l'amour de la gloire. Essayons de le prouver.

On ne vit bien avec soy-même, qu'autant qu'on ne voit en soy rien à se reprocher. Voulez-vous parvenir à cet estat si desirable ? connoissez la gloire & l'aimez. Aussi-tost vous commencerez à ne vous rien pardonner, & ennevouspardonnant rien, vous parviendrez à ne vous rien reprocher. Celuy qui aspire à la gloire, veut meriter l'approbation, & l'amour du public. Comme il sçait que celle qu'on surprend par de fausses apparences, n'est ni solide, ni durable, il veut que le secret témoignage qu'il se rend à luy-même dans son cœur, luy reponde de la sincerité, & de la verité de l'approbation des autres. Persuadé que les vertus contrefaites ne se soutiennent pas long-temps, & que lorsqu'elles ont esté demasquées, elles attirent autant de mépris,

qu'on s'en estoit promis d'honneur : il est plus attentif à mériter l'estime publique, qu'à l'obtenir.

Le suffrage unanime de tous les hommes ne le satisfait point, quand le sien luy manque. Tout l'avantage qu'il en tire, c'est que si le public est tombé en quelque erreur favorable, & qui luy suppose quelque mérite qu'il n'a pas, il regarde cette erreur comme un engagement indispensable, d'acquiescer ce mérite qu'on luy croit, pour justifier les éloges qui luy sont donnez. Ainsi pendant que sa conscience luy fait craindre, de voler des louanges, qui ne luy appartiennent pas, l'amour de la gloire luy fait croire, que pour les conserver légitimement, il doit travailler de toutes ses forces à les mériter.

Voilà comment l'amour de la gloire conduit nécessairement à vivre bien avec soy ; il est aisé de comprendre, que par la même route

il meine infailliblement à bien vivre avec les autres.

Le plus grand, & le plus sur de tous les secrets pour vivre bien avec les autres, c'est de se montrer sans cesse occupé d'eux, & de ne le paroître jamais de soy; c'est d'estre toujours prest à leur faire grace sur tout, & de ne se la faire jamais sur rien. Quel autre sentiment que l'amour de la gloire pouroit inspirer une conduite si sage, & si commode pour la société? Celuy qui est possédé d'une si noble ardeur, aspire à s'attirer l'estime des autres par ses vertus, & leur bienveillance par ses manieres. De là il conçoit, que se montrer occupé de soy, c'est orgueil, que de l'estre des autres, c'est bonté; que l'orgueil n'ameine jamais à sa fuite que le mépris, & qu'au contraire la modestie ne manque point de produire l'estime. Il comprend de même, que celuy qui ne se par-

donne rien, n'offense jamais personne, & que celui qui est toujours prest à excuser les autres, met tout le monde dans ses intérêts, & se rend maître de tous les cœurs. Ainsi autant un homme yvre d'orgueil repousse l'estime, & la bien-veillance qu'il semble commander, autant un homme amoureux de la gloire sçait se les concilier.

L'un en s'efforçant de rameiner sans cesse les autres à luy, les en écarte; plus il veut fixer l'attention sur sa personne, plus il l'attire sur sa vanité il croit gagner l'estime de tout le monde par la haute idée qu'il pretend donner de son mérite, & il n'y a personne qu'il ne revolte, par l'impression que fait sa presumption; il se flatte d'avoir semé de l'admiration, & il ne moissonne que du ridicule; il s'imagine avoir habilement menagé pour luy seul les louanges, qu'il refuse sechement

à tous les autres , & il a engagé tous les autres , à luy ravir celles même qui luy pouroient estre le plus justement deuës : & c'est ainsi que l'orgueilleux se détruit , par les moyens même qu'il employe pour s'élever.

L'autre en se montrant aussi occupé des autres , qu'il l'est peu de soy , & en leur donnant sans cesse toute la mesure d'attention , qu'ils luy demandent , s'assure de la leur ; plus il s'empresse à rendre justice à leurs vertus , plus ils croient s'honorer de publier les siennes ; il ne donne point de loüanges à leurs talents , qui ne les engage à exagerer les siens ; le soin qu'il prend de dissimuler , d'excuser , ou de supporter les défauts des autres , fait disparoître jusqu'à l'envie de luy en trouver. Ainsi bon , agreable , & commode aux autres , non-seulement il vit bien avec eux : mais encore il n'y a per-



sonne qui ne compte pour un bonheur, & qui ne souhaite d'avoir à vivre avec luy.

Mais n'ay-je point tracé icy le caratere d'un politique, ou d'un adulateur, en croyant mettre sous les yeux quelques traits d'un homme amoureux de la gloire? non, & il est aisé d'en faire la difference. Le politique, & l'adulateur (car on peut en ce point les confondre) ne cherchent à plaire, qu'à ceux qu'ils veulent surprendre, & tromper; l'homme amoureux de la gloire cherche à plaire à tout le monde: les uns n'ont pour regle de ce qu'ils disent, & de ce qu'ils font que leur interest; l'autre que la verité; il ne prodigue jamais ses louanges qu'à la vertu, ils prostituent souvent les leurs aux vices; il excuse les deffauts; eux ils les encensent, & les érigent en-perfections. Enfin ils repandent le poison par tout où ils portent leur sou-

de contagieux, pendant qu'il ne met que de l'aïse, du repos, & de la sûreté par tout où il se fait aimer.

Ne craignez rien de bas ni de malin d'un homme qui aspire à la gloire; ce ne fera jamais en déprimant vostre mérite, qu'il essayera de hausser le sien. Il fera tout ensemble vostre rival, & vostre ami; l'admiration qu'on aura pour vous éveillera son courage, sans exciter sa haine, il vous louera sincèrement, & sans autre chagrin que de ne pas mériter de semblables éloges; enfin il s'efforcera de vous devancer dans la carrière où vous courez: mais il vous tendra plutôt la main pour vous soutenir, que des pièges pour vous faire tomber.

C'est en effet au seul amour de la gloire que nous devons l'émulation, ce bien d'autant plus nécessaire aux hommes, qu'il est le seul contrepoids, que la nature leur ait

donné, pour opposer aux penchans de la paresse, & de la volupté, & pour nous entraîner vers l'application & les travaux. L'emulation n'est qu'une vive passion d'égaliser, & de surpasser quelqu'un par ses talents, ou par ses vertus. Or qui peut allumer cette ardente passion dans les cœurs, si ce n'est l'esperance de partager la gloire, dont brillent ceux que leurs vertus, ou leurs talents ont distingués ?

Dez que la nature commence à délier la langue de l'homme, elle fait éclore le germe de ce sentiment, qu'elle luy a mis au fond du cœur. Plus il y est vif, plus il se developpe dans un enfant, & plus ceux qui sont chargés de son éducation en esperent. Aussi Quintilien qui a si profondement pensé, sur la meilleure maniere d'instruire la jeunesse, & qui nous a laissé sur celà des regles si belles, & si seures, ne feint point

de dire . . . . *Que l'on me donne un enfant sensible à la louange, que la gloire touche, à qui le dépit d'estre surpassé arrache des larmes, je le soustiendray par l'émulation; la reprimande l'affligera, l'honneur l'encouragera, & je ne craindray point qu'il se livre à la paresse . . . .* C'est encore sur ce même principe qu'il se fonde, pour donner la préférence à l'instruction, qui se fait dans les Ecoles publiques, sur l'éducation domestique.

Avant luy Platon s'estoit expliqué de mesme. Il avoit observé, qu'il n'y a qu'une bonne maniere d'élever les enfans. Il la faisoit consister dans une douleur raisonnable, & dans un honneste plaisir. Il plaçoit cette douleur raisonnable, dans le sentiment qui naist de la honte, & de l'infamie, & le plaisir honneste dans la joye qui revient d'une juste louange. Aussi traitte-t-il de divine cette crainte

de l'infamie, & la nomme-t-il la gardienne de toutes les vertus.

Pour rendre, s'il se peut, cette vérité plus sensible encore, supposons une ville, un Estat, où les loix n'attachassent ni honneur aux bonnes actions, ni infamie aux mauvaises; ou au contraire les hommes fussent élevez dez l'enfance dans cette idée, qu'il est égal d'estre universellement admiré, & aimé, ou d'estre publiquement méprisé, & detesté. D'autre côté imaginons-en un autre, où les loix honorent la vertu, & diffament le vice; où chacun soit fortement persuadé, que le plus grand de tous les biens, c'est de meriter, & d'obtenir l'estime & l'amour de ses citoyens, & le plus affreux de tous les maux de s'attirer leur mépris, & leur execration: où pensez-vous que les actions vertueuses seront plus communes?

Il est aisé de le décider. Où il n'y

a point d'amour de la gloire, ni de crainte de l'infamie, il n'y a point d'émulation, & d'où l'émulation est bannie, disparoist bientôt la vertu. Bientôt l'indolence, la mollesse, & les autres passions y établiront sans résistance leur tyrannique empire. L'application ne paroistra plus qu'une servitude, l'estude qu'un tourment, les travaux que des peines, les dangers que des supplices. L'homme sous le joug des sens ne suivra plus que leur impression, plus d'attraits pour luy que dans la volupté, plus de science, & de sagesse que dans les conseils d'un aveugle, & lâche interest.

Oster la gloire à la vertu, c'est luy ravir son éclat, & sa beauté, c'est la dépouiller de tout ce qui la rend aimable, pour ne luy laisser que ce qui la fait paroistre austere & sauvage. Brutus accablé de son desespoir ne se fust pas tué, il n'eust

point fait en mourant les tristes reproches qu'il fit à la vertu, s'il eust eu devant les yeux la gloire immortelle, dont s'estoient couverts ses ancestres, pour avoir affranchi la patrie, & celle qui l'attendoit luy-même en marchant genereusement sur leurs traces. Le courage ne luy manqua, que parce que la gloire ne le soustint pas, & qu'il la perdit de veüe. Si son trouble luy eust permis de songer, qu'elle ne dépendoit point du succès, il eust retrouvé des forces, pour lutter contre son malheur, & l'eust pardonné à la vertu.

On ne scauroit ouvrir les histoires, sans reconnoistre de combien d'actions vertueuses le genre humain est redevable à l'émulation. C'est elle qui multiplie les grands hommes, & qui rend la vertu en quelque sorte feconde. Hercule a fait Thesée, Miltiade a fait Themistocles, les Codrus ont fait les Menecées, les

Brutus

Brutus ont fait les Scevoles, les Decies ; les Tites ont fait les Trajans, & les Antonins. On doit Virgile à Homere, Ciceron à Demosthenes, Tite-Live à Herodote & à Thucidide, Horace à Pindare ; & ainsi de tous les autres grands personnages, que leurs talents ou leurs vertus ont rendu plus celebres dans l'antiquité.

Ce n'est pas seulement par l'émulation qu'une gloire étrangere allume ordinairement dans nos cœurs, que nous sommes portez à la vertu ; nous nous y trouvons encore bien plus fortement engagez, par la gloire même que nous avons acquise. La gloire qui nous revient d'une bonne action, nous retient sur le penchant que nous aurions à de mauvaises, & en exige de plus vertueuses encore. On se compare avec soy-même, on se demande si ce qu'on va faire est digne de l'opinion que le public a de nous ; dez lors nous



commençons à jouter avec nous mêmes, & pendant que nous nous efforçons de ne pas demeurer en deçà de l'attente que nous avons donnée de nous, nous la passons de beaucoup.

Icy peut-estre les ennemis de la gloire me reprochent, qu'en exagérant tous ses avantages, je cache avec soin les malheurs qu'elle leur attire. Il faut donc leur faire voir que je ne les ignore pas, & que loin de les dissimuler, je ne crains point de montrer dans tout leur jour, ceux qui luy sont plus ordinairement imputez.

Il y en a deux plus communs, plus inevitables, & qui renferment en quelque sorte tous les autres.

Le premier vient de la disposition où la gloire vous met, soit à l'égard de vous-mesme, soit à l'égard des autres. Le second, de celle où elle met les autres à votre égard.

La disposition où elle vous met à

l'égard de vous-mesme, c'est de vous en donner trop d'opinion ; de vous accoutumer à vous regarder comme fort au dessus de ce que vous estes ; de vous rendre moins traitable , & plus indocile dans vos préventions ; d'aller par vos applaudissemens secrets au devant de ceux des autres. Elle vous oste cette sage defiance de vous même, sans laquelle votre conduite n'est pour l'ordinaire qu'un continuel égarement ; enfin elle vous porte à croire, que votre mérite n'est jamais ni assez loué , ni assez recompensé. Mais pendant qu'elle augmente à vos yeux , tout ce que vous pouvez avoir de bon , & qu'elle vous cache ce que vous avez de mauvais, elle y grossit par un effet contraire tout ce qui paroist de deffectueux dans les autres , & diminue tout cequ'ils ont de meilleur. Vous vous imaginez qu'ils vous font inferieurs ; leurs avis ne vous paroissent plus necessaires , & vous pesent ,

& si d'abord vous ne leur montrez pas du dédain, vous ne tardez gueres à leur faire voir du moins une sorte de negligence plus offensante que la plus vive contradiction.

La disposition où la gloire met les autres à votre égard, ne vous est gueres moins funeste. Dans la foule d'admirateurs que votre gloire vous attire, il se glisse un grand nombre, d'envieux, genre d'ennemis implacables, & qui ne s'estudient qu'à vous en susciter d'autres. De la maniere que les hommes sont faits, ils vous pardonnent moins vos vertus que vos mauvaises qualitez. De là ce mot mémorable d'un ancien. . . . *Qu'une grande reputation n'estoit gueres moins dangereuse qu'une mauvaise . . . .* Rarement trouverez-vous dans ceux qui vous adnirent, autant de vivacité pour vous servir, que d'ardeur à vous décrier, & d'application à vous nuire dans ceux qui vous envient.

Ces écueils font celebres par plus d'un naufrage dans la mer immense de la gloire, je l'avoüe : mais avoiez aussi qu'il n'est pas impossible de les éviter. Si Pausanias après la victoire de Platée, si Themistocle, après la bataille de Salamine conspirerent contre leur patrie, si Lyfandre après avoir acquis à Sparte le premier rang dans la Grece, essaya de renverser toutes les loix de cette Republique, comme des obstacles aux honneurs sans bornes auxquels il aspiroit, ce n'est point à la gloire qu'il s'en faut prendre. Ces attentats n'ont fait qu'arracher le masque à de fausses vertus, & montrer qu'une ambition demesurée estoit l'ame de toutes leurs actions. Phocion, Epaminondas, Xenophon dans la Grece, Cincinnatus à Rome, les Marceis, les Paules, les Fabius, les Scipions, & une infinité d'autres ont esté fideles à la vertu dans le sein de la gloire. Il n'est

pas possible que celle qui sort de la vertu, & qui n'en est que l'éclat, la ternisse, & la détruise jamais.

Que s'il y avoit de véritables vertueux, qui ne pussent effectivement en soutenir la splendeur, sans en estre aveuglez; qu'ils cherchent de salutaires tenebres, c'est une sage précaution pour'eux: mais qu'ils ne condamnent pas à y vivre, ceux qui ne s'en laissent jamais éblouir jusqu'au point de meconnoistre, & de quitter la vertu.

La vertu elle-même quoique dans l'obscurité, & par le seul témoignage que se rend celui qui la pratique, & sans gloire, élève souvent des vapeurs d'orgueil dans l'ame vertueuse; elle y excite quelquefois des mouvements d'impatience, & de dedain; enfin elle y presente des preventions presomp tueuses, dont le sage ne se deffend qu'à peine. Ce sont des dangers inseparables de la gloire, & de la

vertu. Ils doivent reveiller l'attention, & soustenir la vigilance de ceux qui ont le bonheur de posseder de si précieux dons: mais ce ne seront jamais des raisons de refroidir, moins encore d'esteindre l'amour qui leur est deu.

Les ennemis que la gloire nous attire doivent encore moins en degouster, & en éloigner. Elle a cela de commun avec la verité. Il y a long-temps que ceux qui ont estudié les hommes ont dit, que la flaterie faisoit des amis, la verité des ennemis. Mais de là quelqu'un de sensé s'est-il jamais avisé de conclure, qu'il faut embrasser la flaterie, & fuir la verité.

Si la bonne reputation ne vous donne pas des ennemis moins dangereux que la mauvaise, il y a du moins entr'eux cette difference bien consolante, que la bonne reputation ne vous fait d'ennemis que des envieux, gens corrompus, ennemis nez

& nécessaires de la vertu. Au contraire les ennemis que la mauvaise réputation vous fait, ce sont tous les gens de bien, ennemis naturels du vice, & de tous les déreglements.

S'il faut donc, quelque parti que vous preniez, courir le risque d'avoir les uns ou les autres pour ennemis; hésitez-vous à choisir plutôt d'affronter l'envie, d'en mépriser les traits, de lutter contre elle avec courage, de la confondre, & de la forcer à se taire, que de vous attirer le mépris, & de vous livrer à l'indignation de ceux, à qui si vous estes vertueux, vous voulez ressembler.

Après tout les maux, où l'envie expose ceux qui possèdent la gloire, ne sont point comparables aux biens, que l'émulation apporte à ceux qui en sont touchés. Quand vous bannirez du monde la gloire, vous n'en bannirez point l'envie: mais vous en bannirez certainement l'émulation,

tion, & avec l'emulation la vertu.

Avoüons donc qu'à juger de la gloire par ses effets, elle est le plus utile de tous les biens, & tâchons de nous persuader par nos reflexions sur les moyens de l'obtenir, & de la conserver, qu'elle est le plus difficile à acquerir, & le plus facile à perdre, le plus fragile, & le plus durable.







## T R A I T É

D E L A

## G L O I R E.

L I V R E T R O I S I E M E.

**J**'Ay'essayé dans le premier Livre de faire connoître le prix de la gloire; & dans le second, son utilité. Si j'ay reüssi; si j'ay donné quelque envie d'en jouir, je suis engagé de monstrier, par quels moyens on peut l'acquérir, & comment on la peut perdre. J'espere qu'en faisant voir la difficulté de

l'obtenir, je reveilleray le courage de ceux qui aspirent à la posséder ; & qu'en découvrant la facilité de la perdre, je soustiendray l'attention de ceux qui la veulent conserver. C'est ce que je me propose dans ce troisième & dernier Livre.

Les routes qui conduisent à la gloire sont aussi différentes, que le sont les conditions des hommes : mais quelle que soit celle qu'ils choisissent, ils ne doivent point se flatter d'y arriver, s'ils ne prennent la vérité pour guide. C'est une observation qui n'a pas échappé au plus sage Philosophe de l'antiquité. Il disoit que le seul moyen d'acquérir de la gloire, c'estoit d'estre ce qu'on vouloit paroistre. Cambyse Roy de Perse, avoit coûtume de dire à Cyrus, au rapport de Xenophon, que rien ne donnoit tant d'autorité auprès des Soldats, que la reputation d'estre un homme sage. Cyrus un jour luy demanda, comment on pouvoit ac-

querir cette reputation. Il n'y a, luy  
répondit-il, qu'un seul moyen, c'est de  
l'estre. Il en est de même des vertus  
à cet égard, que des talents. Si vous  
voulez passer pour avoir celui qui  
vous manque, à la premiere épreuve  
vous vous dementez, la gloire vous  
eschappe, & le ridicule vous demeure.

Mais quoyque toutes les différentes  
conditions puissent ouvrir des che-  
mins à la gloire, il est certain cepen-  
dant, que celle que chacune d'elles  
remporte, n'est ni également brillan-  
te, ni également durable, ni éga-  
lement facile à acquérir, ni éga-  
lement facile à perdre. En effet le plus  
petit particulier, s'il vit en bon pere  
de famille, s'il est juste, simple, of-  
ficiel, frugal, peut obtenir l'estime  
du public. Mais comme ces vertus  
domestiques ne portent point leur  
éclat, au delà du public dont il est  
environné, & que ce public est petit  
& borné, à proportion de la con-

dition de cet homme, il senfuit nécessairement que la gloire qu'il acquiert, renfermée dans les limites de sa condition, est peu estendue, & peu durable. Elle reside dans le peu de personnes dont il est connu, & ne leur survit pas.

Ce n'est point pour les hommes nez dans ces conditions communes, que la gloire est immortelle. Mais si elle dure moins pour eux, elle leur couste aussi bien moins à acquérir. Comme elle se renferme toute entiere dans l'accomplissement de leurs devoirs, moins ces devoirs ont d'estendue, moins elle exige d'application, de courage, & de soins pour les remplir. On peut dire à leur égard, qu'on leur en donne pour le prix qu'ils y mettent. Ils en jouissent pendant leur vie, & ils portent rarement leurs desirs, & leurs veuës au delà du tombeau.

*La gloire des Heros, des Souverains,*

des hommes constituez dans les plus hautes places, des sçavants, & des sages, est bien d'une autre espece ( je l'avoüe ). Elle répand son éclat bien plus loin, & le conserve bien plus long-temps. Il traverse les mers les plus vastes, & les plus éloignées, il perce l'espace immense, & l'obscurité des siècles les plus reculez : mais aussi combien est petit le nombre de ceux qui l'obtiennent ; & que ne leur en couste-t'il point pour l'obtenir ?

C'est pour eux qu'il a esté dit, qu'il n'y avoit que deux moyens d'acquérir de la gloire. Ou de faire des choses digne d'estre écrites, ou d'en écrire de dignes d'être luës. A quel plus haut prix pouvoit-on mettre la gloire qu'on leur proposoit ? Commençons par les Heros, & voyons par les actions qui leur meritent un si glorieux nom, & par celles qui le leur ravissent, qu'il n'est point de bien plus difficile à acquérir, & plus facile

à perdre, & que s'il est le plus durable quand on le conserve bien : il est aussi le plus fragile, dez qu'il est negligé.

Ceux qui croÿent que pour faire un *Heros*, il ne faut que de l'audace, & de l'intrepidité suivies d'heureux succès, n'en ont aucune idée. Il est bien vray, qu'il n'y a point d'heroïsme sans une extrême valeur, mais une extrême valeur se trouve souvent, où il n'y a point d'heroïsme. La valeur est la premiere qualité que l'on demande dans un *Heros* : mais ce n'est pas la seule. C'est ce qui le distingue essentiellement des autres grands personnages : mais ce n'est point ce qui suffit pour le parer d'un si grand titre.

S'il ne s'agissoit pour le meriter, que de courir sans cesse de peril en peril ; de s'y precipiter d'autant plus impetueusement, qu'il paroist plus affreux ; d'attaquer ses ennemis sans les compter ; de voir sans inquietude

couler son sang, quand il se perd dans des ruisseaux du leur qu'on a versé, d'attendre sans passer & avec un air menaçant, la mort qui vient à vous, & de la braver en recevant ses derniers coups, combien de Pyrates & de Gladiateurs faudroit-il eriger en Heros ? peut-on ouvrir les histoires, sans y reconnoître à quel point ces actions leur ont esté familiares ? Spartacus à la teste d'une armée de Gladiateurs comme luy, fit trembler Rome, & après avoir plus d'une fois deffait les troupes Romaines, ils ne succomberent que sous le nombre, & loin de chercher leur salut dans une honteuse fuite, ils aimèrent mieux se faire hacher sur le champ de bataille. que de le quitter.

Quel courage ne monstra point Catilina, lors qu'après la découverte de son horrible conspiration contre sa patrie, il se vit forcé d'en venir aux mains avec les Legions. Ro-

maines. Il parut dans le combat aussi bien que les autres conjurez au dessus de l'homme. La victoire estonnée par les prodiges de valeur qu'elle leur voyoit faire, sembla souvent incertaine du party qu'elle devoit prendre, & lorsqu'ils la virent se declarer enfin contr'eux, loin d'en estre consternez, ils en augmentent leur audace, & leur fierté à tel point, qu'apres avoir esté défaits, leur visage respiroit encore la menace, & la fureur, pendant que leurs corps estendus, sur la poussiere estoient déjà glacez par la mort.

Gardons-nous donc bien de croire, que l'on soit Heros, dez que l'on est Conquerant; que traîner apres soy le carnage & la terreur; qu'inonder de sang la sur-face de la terre; que faire gemir dans les fers cent peuples desolez en soit le caractère. Quel droit Attila & Tamerlan n'auroient-ils pas suivant cette idée à un si



glorieux titre ? qui a jamais versé plus de sang que le premier , & qui fit jamais de plus vastes , & de plus incroyables conquestes que le second ? que reste-t'il d'eux , que le souvenir & l'horreur de leur barbarie ? On fremit encore quand on lit, que celuy-cy le premier jour qu'il assiegeoit une ville, faisoit tendre de blanc toutes ses tentes, pour signe du quartier qu'il promettoit de faire, si l'on se rendoit ; que le second jour il les faisoit tendre de rouge, pour marquer qu'il feroit perir, tout ce qui se trouveroit au dessus de l'aage de puberté. Que le troisiéme jour il les tendoit de noir, pour faire entendre que tout seroit passé au fil de l'épée, sans distinction ni d'aage ni de sexe. Personne s'est-il jamais avisé de proposer de pareils modelles, à ceux qui aspirent à la gloire ? ils sont en abomination, & on voudroit que l'on eust oublié d'eux jusqu'à

leur nom, comme il est arrivé à plusieurs autres barbares, qui leur ressembloient, & que l'Histoire a mépriséz.

Aussi la Fable, ni l'Histoire n'ont-elles jamais donné ce nom de Heros, qu'à des hommes qui avoient purgé la terre de monstres dont elle estoit desolée, & non à ceux qui monstres eux-mêmes, l'ont ravagée par les plus horribles cruautéz; à des hommes qui ont affronté les plus affreux dangers, pour en garantir les autres, & non à ceux qui n'ont surmonté que des perils, où ils s'estoient jettez en attaquant les autres hommes, qu'ils vouloient injustement depoüiller, & enchaîner; à ceux qui ont exterminé les brigands, & non à ceux qui ont impunement exercé le plus cruel, & le plus infame de tous les brigandages. C'est ce que scut un jour représenter à Alexandre, un Corsaire à qui il reprochoit ses

pirateries. Parce que je n'ay (luy repondit-il avec une fierté digne d'un plus honneste homme, & d'une meilleure cause) qu'un petit nombre de bastimens, je suis un miserable brigand, digne de toute sorte de supplices: mais si j'avois comme toy une puissante flote, je serois comme toy un grand Conquerant.

L'idée du Heros renferme donc une valeur salutaire, qui soit la terreur & le supplice des méchants, l'espoir & l'amour des gens de bien. La justice & l'humanité seules luy mettent les armes à la main; il est le protecteur des foibles, l'azile de l'innocence, la ressource des malheureux; loin d'estre alteré de sang humain, il ne le repand que pour le menager; s'il attaque, ce sont des ennemis qui menacent, & qui seroient trop puissants, s'ils n'estoient prevenus; ce sont des voisins remuants qu'il faut contenir, ou des furieux qu'il faut

desarmer ; s'il porte toutes les horreurs de la guerre dans un pays, ce n'est que pour les éloigner du sien, ce n'est que pour forcer des peuples ferores à desirer la paix, & à laisser les autres jouir de ses douceurs ; s'il subjugue, ce sont des Nations inquietes, qui mesurent leur droit à leurs forces, & à leur audace, qui ne cessent de troubler le repos des autres, & qui ont besoin de frein, & de loix pour leur propre bonheur. Terrible dans le combat, il est modeste dans la victoire, vengeur de sa patrie, il n'en est jamais l'oppresser ; aussi fier General que bon citoyen, s'il commande aux troupes avec autorité, il obeit aux loix avec respect ; aussi superieur à ses passions par sa sagesse, qu'à ses ennemis par son courage, il n'est ni enyvré des succez les plus heureux, ni étourdi des plus mauvais. Enfin comme il ne fait la guerre, ni pour s'enrichir, ni pour

s'aggrandir, sa fortune particuliere ne reçoit aucun accroissement par ses triomphes; la patrie en est plus florissante, & plus tranquille, mais pour luy il est aussi simple qu'il estoit auparavant, & il n'y gagne que d'estre plus aimé, & plus honoré.

A cet heureux mélange de vertus qui paroissent incompatibles, on conçoit aisément combien la gloire des Heros est difficile à obtenir. La Fable ne les a imaginez qu'imparfaitement, & a moins songé à ne leur point attribuer de vices, qu'à cacher ceux qu'ils avoient sous de grandes vertus. Ainsi elle nous peint Hercule effeminé, Thesée perfide, Jazon parjure, Achille colere & barbare, Ajax furieux & impie. L'Histoire n'a point ce défaut. Si les Heros dont elle consacre la memoire, ne sont point illustrez par des prodiges, du moins ils ne sont souillez d'aucune honteuse tache. Mais que le

nombre en est petit. A peine compte-t-elle un Sesostris dans l'Egypte, un Phocion, un Epaminondas dans la Grece, un Cincinnatus, un Curius un Metel, un Paule, un Fabius, deux Scipions dans Rome, un Scanderberg en Albanie, un Hunniade en Hongrie, un Charlemagne, un Louïs IX, un Charles VII, un du Guesclin, un Henry IV, un Condé, un Turenne; un Luxembourg en France. Je ne cite que des morts de peur d'estre suspect de flaterie en citant les vivants. Je propose des exemples, dont le choix a toujours esté libre, & je ne pretends point faire d'exclusions, dont l'affectation seroit ridicule, & injurieuse.

Ce n'est pas que plusieurs autres dans l'antiquité ne les ayent souvent égalé en valeur, & n'ayent quelquefois rendu d'aussi grands services qu'eux à leur pays: mais c'est que l'éclat de cette valeur a esté terni, &

le merite de ces services effacé par des crimes honteux. Personne n'a peut-être jamais porté l'intrepidité, plus loin que l'ont portée Alexandre & Cezar ; c'est encore aujourd'huy le plus grand honneur qu'on puisse faire , à un homme que nul danger n'estonne , de le nommer un Alexandre , ou un Cezar. Jamais personne ne rendit à son pays de plus importants services qu'eux. Alexandre subjuga la Perse , qui plus d'une fois avoit porté le fer & le feu dans la Grece , & qui avoit tout tenté pour luy ravir sa liberté. Cezar assujetit à Rome les Gaulois , qui plusieurs siècles auparavant, après l'avoir sacagée, mirent le siege devant le Capitole.

Mais Alexandre aussi sujet à s'enivrer d'orgueil que de vin , oublia qu'il estoit homme, empoisonné par la flaterie. Implacable ennemi , furieux dans sa colere , il n'epargna la  
vie

ni de ses plus grands Capitaines, ni des plus sages Philosophes, ni de ses plus chers amis. Cruel quand il trouvoit une résistance qui ne devoit luy donner que de l'admiration, il fit à Boëtis vivant, & après la prise de la ville de Gaza, dont il estoit Gouverneur, le mesme traitement que dans la Fable Achille avoit fait à Hector après qu'il l'eust vaincu & tué. Esclave de la volupté, il reduisit en cendres dans le sein de la paix la ville de Persepolis, l'une des plus belles & des plus riches du monde, & cela sans autre raison que de suivre les conseils, & les emportemens d'une infame courtisane plus yvre que luy. Enfin après avoir asservi les Perses, il mit aux fers & la Grece elle-mesme, qu'il avoit voulu venger, & cent autres peuples qu'il alla poursuivre jusqu'aux extrémités du monde, quoiqu'ils ne l'eussent jamais offensé. Cezar, sobre & plus mesuré dans



ses demarches ne fut ni plus réglé dans ses mœurs, ni plus modéré dans ses entreprises. Aussi mauvais citoyen que ruzé politique, depuis qu'il eust pris part aux affaires, il ne se fit contre la Republique aucune conjuration, où il n'entraist sans pouvoir en estre convaincu. Sylla disoit de luy presqu'encore enfant, qu'il voyoit dans ce jeune homme plusieurs Marius, & en accordant sa vie aux instances de ses amis, il leur dit qu'ils auroient un jour sujet de s'en repentir. L'evenement ne justifia que trop la prediction. Dez que Cesar se vit assez puissant pour se declarer sans crainte, il tourna contre sa patrie ces mesmes armes, qu'elle luy avoit confiées pour la défendre. Entré à Rome en ennemi, il y pilla le tresor public, il y disposa des charges, il s'y empara de toute l'autorité, il renverse toutes les loix, il reduit tous les gens de bien, réunis sous Pompée, à chercher leur salut

dans la fuite, il en massacre la meilleure partie dans plusieurs batailles, où il ne fut le plus brave, & le plus heureux, que pour devenir le tyran de son pays. Le reste consterné se vit contraint à luy demander grace, & à se soumettre. Enfin il jouit en repos du fruit de ses criminels exploits, jusqu'à ce que poignardé par ceux mesme qu'il croyoit avoir enchainé par ses biens faits, il expia sa cruelle ambition, dans ce Senat mesme qu'il avoit quelques années auparavant rempli d'horreur, de deuil & de desespoir.

Il seroit difficile de trouver deux autres hommes, qui eussent receu de la nature tant de dispositions à la vertu, heroïque & qui les ayent plus indignement profanées par les plus honteux forfaits. Quoy donc ( dites vous ) venez-vous renverser toutes nos idées? & prétendez-vous par de tels raisonnemens, nous empêcher

de louer la valeur d'Alexandre, & de Cezar ? non. Louez leur valeur, j'y consents, louez même ce qu'ils ont fait d'ailleurs de vertueux. La vertu par tout où elle se trouve est digne de louanges, & d'admiration : mais condamnez leurs personnes. Admirez la valeur d'Alexandre contre les Perses ennemis de la Grece, sa générosité à l'égard de la femme, & des filles de Darius vaincu, sa magnanimité envers Porus captif, son courage & sa fermeté dans la sedition de son armée. Vantez les exploits de Cezar dans les Gaules, & pour le service de la Republique, son audace à entreprendre, sa sagesse à disposer, son habileté à prévoir, sa promptitude à prévenir, son intrépidité à executer, sa prudence à profiter des succès, ses ressources dans le malheur. Toutes ces vertus sont dignes d'estre admirées, & imitées. Mais desaccoustumez-vous de les regarder

tous deux, comme des hommes que leurs vertus ont couronné de gloire. Songez qu'il est dangereux de louer dans les méchants, même ce qu'ils ont de bon. Souvenez-vous que par cette raison, lorsqu'à Lacedemone un homme décrié avoit un avis utile à donner à la République, on ne souffroit pas qu'il en fît l'ouverture, mais on le faisoit proposer par un homme de bien, tant il paroïssoit important, de ne pas permettre au peuple d'écouter les méchants, & de ne luy pas laisser croire, qu'ils pussent quelques fois mériter l'approbation du public.

En effet il est à craindre, qu'à force d'admirer leurs vertus, on ne vienne insensiblement à se familiariser avec leurs vices; qu'elles n'y prestent des excuses; que du moins elles n'en diminuent l'horreur; qu'après avoir crû n'aimer en eux que de grandes qualitez, on ne se per-

E  
 s or.  
 vert  
 ligne  
 mais  
 mi-  
 e les  
 gene-  
 & des  
 agnan-  
 n cou-  
 editio  
 explos  
 & per  
 que, les  
 sageffe  
 voir, la  
 a intre-  
 ndence  
 ressource  
 ertus les  
 itées. M  
 regu

mette d'imiter les mauvaises ; & qu'enfin on passe jusqu'à envier leur fort, & à croire que l'on seroit trop heureux de leur ressembler.

Voilà par où ces exemples si celebres sont contagieux. Alexandre & Cezar deviennent une autorité à de jeunes guerriers. On ne veut les former qu'à l'amour de la vertu, & de la gloire, & on les forme à la fureur, & à une aveugle ambition, qui ne connoist de droits que ceux de l'espée ; qui s'imagine qu'il n'appartient qu'aux foibles ou aux lâches d'obeir aux loix, ou d'en reclamer la protection ; & enfin qu'il est honteux à un homme de courage offensé, de n'estre pas son propre vengeur.

On ne peut donc trop repeter, que le Heros n'est pas seulement un vaillant homme ; mais un homme vaillant, bon, juste, humain, sage, modeste, qui ne se precipite pas dans

les dangers, & qui ne verse pas le sang comme les bestes feroces, par l'amour du carnage, ou par l'espoir de la proye: mais par la necessité de servir son pays, de reprimer les mechants, de secourir les malheureux, & d'estre utile s'il le peut à tout le genre humain.

Les hommes destinez à commander aux autres, ou à les gouverner, ont des routes moins perilleuses à la gloire: mais elles sont si difficiles à tenir, qu'il n'est pas surprenant, que la plupart s'egarent, & qu'un si petit nombre y ait pu parvenir,

Ceux qui naissent sur le throsne, ou que le merite y eleve, ont tant de moyens d'obtenir l'estime & l'affection de tout ce qui les environne, que d'abord on a peine à comprendre, comment elles leur eschappent si souvent. Il semble que superieurs à tous les interests qui excitent, & qui entretiennent les passions des particu-

liers, ils ne devoient rien trouver qui püst les détourner de la vertu. Quelle recompense un Roy peut-il attendre d'une injustice? Où pretend s'élever par l'orgueil, & par le dedain, celuy à qui personne ne dispute rien, que tout le monde respecte, & à qui l'on s'empresse generalement de plaire? quels biens peuvent allumer la cupidité de celuy, qui avec les cœurs de ses sujets tient toutes leurs fortunes en ses mains? quelle colere peut enflammer le cœur d'un homme, à qui tous les autres cedent, & que chacun craint d'offenser? quelle facilité n'a-t'on point à se faire estimer, quand on ne dit rien qui ne soit recueilli, quand on est seur que rien de ce qu'on fait de bien n'est oublié? qu'en couste-t'il pour se faire aimer? quand un ton, un sourire, une œillade sont comptez pour des bienfaits? quand on peut faire des graces mesme de ses refus.

Cependant

Cependant malgré tant de remparts dont la souveraine puissance semble couvrir les Roys, contre l'insulte de leurs passions, une expérience aussi longue que funeste nous apprend, qu'ils y font plus en prise que le reste des hommes, & que si de temps en temps, elles en laissent quelqu'un se soustraire à leur joug, un tel Prince est un don du Ciel, où sa faveur a plus de part que tous les efforts de la raison.

Parcourez en effet les differents siècles, & les differens pays, cherchez dans les histoires les Rois qu'elles ont proposez comme des modelles, vous serez surpris d'en trouver si peu. En Egypte Sesostris; en Grece Codrus, Leonidas, Agefilas; en Sicile Gellon, Hieron; à Rome Numa, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin. Les autres Royaumes n'en ont pas été mieux partagez.

La cause d'une disette si surpré-

R



nante de sages, & de bons Rois n'est pas difficile à découvrir. Ils ne peuvent parvenir à cette gloire, qu'autant que la verité les éclaire, & que la vertu les guide. Ils ont besoin de la verité pour se connoître eux-mêmes, & pour connoître les autres; ils ont besoin de la vertu, pour suivre tous les devoirs, auxquels cette connoissance les engage. Quand ils se connoissent, ils sçavent qu'ils sont hommes, sujets par conséquent à toutes les foiblesses, exposez à toutes les infortunes de l'humanité. Quand ils connoissent les autres, ils mettent chacun à la place, & à l'usage qui luy sont propres, & ne font injustice à personne. Ils ne confondent point le courtisan flateur, avec le veridique zélé; l'hypocrite avec le vertueux, le brave avec le fanfaron; l'homme qui a du service & du mérite, avec l'homme qui a du crédit & de la protection. Quand la vertu seule les

guide, ils marchent toujours d'un pas égal vers le bien. L'humeur & le caprice sans pouvoir sur eux, ne les détournent jamais. Le seul gouſt qu'ils cherchent ſans ceſſe à ſatisfaire, c'eſt de ſe concilier l'amour de leurs ſujets; le ſeul intérêt qui les domine, c'eſt de rendre leurs ſujets heureux.

Mais combien eſt-il difficile, que les Princes (je dis les plus heureuſement nez) ſoient accessibles à la vérité, & dociles à la vertu, ſi tout conſpire continuellement à les en écarter? Quel temps la vérité prendra-t-elle pour ſe montrer à eux? S'ils n'ont jamais obéi, ils ont ſucé la flatterie avec le lait; le moyen qu'après avoir ſavouré de ſi bonne lieure, & ſi long-temps ſes mortelles douceurs, ils puiſſent avoir le courage, de gouſter l'amertume ſalutaire de la vérité? L'amour propre, dez qu'ils ſont en eſtat de l'entendre, leur dit qu'ils ſont autant par leur nature au deſſus

des autres, que par leur fortune, & qu'ils ne peuvent ni se tromper, ni malfaire. Et comment en douteroient-ils, loin qu'aucun de ceux qui les environnent les aime assez pour les défabuser, tous concourent à le leur persuader, parce que tous ont intérêt de leur plaire. Ne faut-il pas une espèce de miracle, pour faire croire à ces Princes, qui n'ont jamais veu les choses autrement qu'ils les voyent, qu'il pouroit bien estre, qu'ils les voyent autrement qu'elles ne sont? si la France peut se vanter d'avoir veu plus d'une fois ce prodige; c'est dans une espace de treize siècles, & cela ne suffit-il pas, pour nous convaincre qu'il est aussi rare que merveilleux.

Que si les Roys ont eu l'avantage d'obeir, avant que de commander: si dans ces temps ils ont esté assez heureux pour connoistre & pour aimer la verité, ce n'est ni une idée,

ni un gouſt qu'ils puiſſent ſe promettre de conſerver long-temps. La verité timide, & que l'eclat du throsne effraye, ſe retirera d'elle-même ; ſi elle leur apparoiſt encore quelquefois, ce fera fort rarement, ce fera avec des parures, & avec des atours qui la leur feront méconnoiſtre. Comme elle ne leur parlera plus cette langue ſimple & naïve, qu'elle parle à ceux qui ſont dans la dépendance, mais un jargon de reſpect, qui ne dit que ce qu'on veut bien entendre, ils n'entendront plus ce qu'on aura voulu leur dire. S'il luy échappe encore dans quelque occasion, de parler de ſon ton ordinaire, deſaccoutumez de ſon commeree, ils ne prendront ce qu'elle leur dira, que pour ruſticité maligne, ou pour prevention groſſiere. Enfin en changeant de condition, ils changeront de point de veue ; dans la haute élévation où ils ſeront, les hommes qu'une obeiſſance commune

mettoit en quelque sorte à leur niveau, ne leur paroistront plus que des atomes : avec la perspective les opinions, & mesme les sentimens varient.

Ils ne voyent plus dans des hommes modestes & retenus, que des paresseux, ou des pusillanimes, qui seroient justes quand ils ne briguent ni les honneurs ni les emplois ; dans des presomptueux qui se produisent avec confiance, que des gens qui sentent leur courage & leur capacité ; dans des courtisans qui ne les perdent pas de vûe, pour être plus à portée de toutes leurs graces, que de serviteurs zelez, qui ne peuvent vivre sans les voir ; dans des flatteurs qui les loient à tout propos, que des amis fideles, & sur qui le merite qu'ils admirent en eux a fait de fortes impressions.

De là vient, qu'il n'est presque pas possible, que la vertu la plus attentive puisse bien guider ces Princes mal éclairez par la verité.

Leurs intentions sont bonnes, & leurs actions sont mauvaises; ils veulent sincèrement donner les charges & les emplois, aux plus gens de bien, & aux plus capables, & ils les donnent aux plus intriguants, & aux plus ambitieux; ils veulent récompenser les services, & ils récompensent l'artifice & la cabale; ils veulent honorer de leur confiance les plus habiles, & les plus affectionnez de leurs serviteurs, & ils la donnent au plus temeraire, & au plus intéressé.

De là ces mécomptes si funestes à leur gloire. Ils veulent, & ils croient gouverner en bons & en sages Princes, au gré de la justice, & de la vérité, & ils ne gouvernent qu'au gré de ceux qui les environnent. Supérieurs à leurs propres passions, ils sont esclaves de celles d'autrui. Ils cherchent un fidele conseil, & on leur en donne un pernicieux. Quelqu'un

est-il assez genereux pour se hazarder à le combattre, & à leur en presenter un meilleur, leur prévention ne leur permet pas de le connoistre, & ils le rejettent; ils aiment leurs peuples, & ils les oppriment; ils n'ont pour objet que leur amour, & ils ne s'attirent qu'un respect servile, & des murmures secrets; ils ne se proposent que leur bonheur, & ils ne font que des malheureux.

Tel l'Histoire nous peint le grand Theodose. Trop de confiance en Rufin, en Stilicon, & peut-estre en Arbogaste, trop de prévention pour ceux qu'il honoroit d'une amitié particulière, l'engagerent plus d'une fois dans des démarches peu dignes de luy, & dont le nombre, & l'éclat de ses vertus, & son heroïque repentir n'ont pû qu'à peine sauver sa memoire.

Voilà quels obstacles les Rois, mesme ceux qui aiment la verité & la vertu,

ont à surmonter pour arriver à la gloire. Ils l'obtiennent infiniment plus brillante, plus grande, & plus durable que le reste des hommes: mais le chemin qui les y conduit est bordé de precipices. De quel courage, & de quelle force n'ont-ils pas besoin, pour se revestir en montant sur le throsne d'une continuelle, mais sage deffiance, & d'eux memes, & de tout ce qui les approche? Comment se deffier de soy-mesme, quand on peut tout, & quand tout le monde n'est attentif qu'à vous applaudir? Comment se deffier des autres quand on les voit sans cesse, empressez à vous servir, & à vous deviner, pour courir au devant de vos desirs? le moyen de se persuader, que des gens qui vous monstrent une affection si vive, & si constante ne vous aiment pas?

Cependant sans cette prudente deffiance d'eux-mesmes, toutes les lu-



mieres dont la nature liberale les aura partagez , & toutes celles qu'une estude profonde de l'art de regner leur auront acquises , ne serviront qu'a les égarer plus souvent , & à marquer leurs fautes par des époques plus éclatantes. L'Histoire de France en fournit un memorable exemple dans la personne de Louis XI. Il estoit un des hommes de son Royaume , qui avoit le plus de penetration , & d'estenduë d'esprit. Jamais Prince ne fut plus appliqué à ses affaires , plus instruit de ses interêts , plus attentif , plus secret , & plus mesuré dans ses projets , plus hardy dans leur execution. Cependant par ce qu'il compta trop sur son habileté , quelque grande qu'elle fust ; par ce qu'il vécut sans se deffier de luy mesme , jamais Prince ne se trompa plus lourdement , & ne commit des fautes plus importantes , & plus irreparables.

Il n'y a guere moins de risque à ne se pas deffier des autres. Autant une confiance éclairée est salutaire, autant une confiance aveugle est dangereuse. De quelque discernement que le Prince soit doié; quelque attention qu'il apporte dans le choix de ceux sur qui il se repose, il ne doit jamais oublier, que ce sont des hommes, & qu'en les elevant aux emplois, il ne les a pas élevé au dessus de la nature humaine, & revestu de l'infailibilité. Ils peuvent estre trompez, se tromper, le tromper luy mesme. La honte de leurs fautes n'est que pour eux, quand il les condamne, & qu'il les repare: mais elle luy est commune, & il y a la meilleure part, quand il neglige de s'en instruire, d'y remédier, & de les punir. Croire tout ce qui se dit contre eux, c'est en faire le jouct de l'envie, & de la malignité; ne croire rien, c'est les

rendre des tyrans absolus ; écouter tout , s'instruire , & ne juger d'eux que sur des preuves certaines , c'est les forcer à estre sages & vertueux. C'est à ce prix que la gloire est donnée aux Souverains.

Ce que nous disons des Roys , appliquons-le avec la regle d'une juste proportion , aux puissances qui leur sont subordonnées , & qui tiennent sous eux les premières places dans l'Etat , & nous reconnoissons bientôt , que si la naissance , les honneurs , & les emplois ouvrent des routes faciles à la gloire , ils y mettent encore de plus grands obstacles.

Il est vray que dans ces rangs , qui élevent si fort les grands au dessus des autres hommes , rien de ce qu'ils disent , ou de ce qu'ils font de bien n'est perdu ; il est vray que la fortune en mettant en leurs mains des moyens infailibles , d'obliger tous ceux qui les approchent , semble leur avoir vendu

les suffrages de tout le monde. Mais il faut avouer aussi, que plus elle les élève : plus elle les expose au vertige, & à la censure. Entre ceux dont ils attirent sans cesse les regards, il y a toujours plus d'envieux, & de malins, que d'admirateurs, & d'indifferents. Rien d'équivoque n'est expliqué à leur avantage, un air froid ou sérieux est orgueil : un refus injustice : une expression vive, brutalité : un défaut d'attention, ignorance : la lenteur à répondre, stupidité : la facilité étourderie. Si on les loue, c'est presque toujours pour les surprendre ; si quelquefois on les blâme, ce n'est presque jamais pour les redresser.

Il n'y a qu'une seule route, où l'on puisse marcher en sûreté, pour arriver à la gloire à travers tant d'écueils : mais que cette route est difficile à tenir : tourner sans cesse toutes ses veues, & même toutes ses passions vers le bien public : ne

permettre jamais à aucun intérêt particulier de les en détourner : ne compter point de biens plus précieux, que ceux que l'on fait aux autres ; n'aimer son pouvoir, & n'en user, que pour leur bonheur ; n'oublier jamais qu'on leur en doit plus encore, qu'ils ne doivent de respects, à la place que l'on occupe ; ne rien refuser de ce qu'on peut accorder, ne rien accorder de ce qu'on doit refuser ; estre juste sans dureté, grand & ferme avec les superbes, & avec les audacieux, affable & humain avec les petits, & avec les modestes ; écouter sans chagrin, & plaindre avec bonté les malheureux qu'on ne peut soulager avec justice ; ne faire de mal que celui qui est salutaire, & indispensable ; se montrer ami fidele de la vertu, & de la verité, implacable ennemi du vice & de la flaterie ; n'insulter à personne ; excuser aisément les autres, & ne se pardonner rien.

Quand la grandeur marche avec ce cortège, la gloire ne manque jamais de se mettre de la compagnie. En vain pour l'en détacher l'envie fremit, la cabale gronde, la malignité murmure, leurs efforts ne font que l'y unir plus intimement, & la rendre plus vive, & plus brillante. Grands qui que vous soyez, si vous croyez l'assemblage de tant de rares qualités impossible, renoncez à la gloire, elle n'est point faite pour vous. Jouissez si vous en estes contents, de ces hommages extérieurs que vostre place impose, & que l'intérêt de ceux qui les rendent leur arrache, mais ne vous flatez de l'estime sincère de personne, & ne comptez que sur le mépris certain de la postérité.

Les chemins qui conduisent les gens de Lettres à la gloire ne sont pas moins escarpez. Elle ne se montre à personne si belle, & si flatteuse qu'à eux. Il semble qu'elle ne fait

que se prester pour un temps aux autres, elle n'erre pas long-temps autour de leur tombeau. On diroit qu'elle ne se livre toute entiere qu'aux personnes que les Lettres ont illustrées, & que comme ils ont fait d'elle leurs plus cheres délices, elle a fait d'eux aussi ses plus chers favoris. C'est eux qu'elle a establis les distributeurs de ses graces : c'est à eux qu'elle a confié le depost de l'immortalité le plus précieux de ses tresors. Les Nations les plus sages dispersées dans les différentes parties du monde, & dans tous les siècles ne semblent s'estre accordées sur rien tant, qu'à les regarder avec une espece de culte. Les Prestres chez les Egyptiens, les Mages chez les Perfes, les Brachmanes dans les Indes, les Druydes dans les Gaules, les Legiflateurs, les Philosophes, les Orateurs, les Historiens & les Poëtes parmi les Grecs, & parmi les Romains.

Les

Les peuples même qui ne sont pas moins éloignés de nos climats que de nos mœurs, les Chinois conservent encore depuis la fondation de leur empire, une si grande vénération pour les sciences, qu'ils ne donnent les emplois, & les charges, qu'au degré de sçavoir démontré par des épreuves très penibles, & publiquement reconnu.

Les honneurs qu'on ren aux sçavants, ont cela de plus touchant, qu'ils n'en doivent rien ni à la fortune, ni à l'intérêt de ceux qui les rendent : mais qu'ils les tiennent de leur seul mérite, sans mélange d'aucun autre égard. Eh quel intérêt, quel égard, dites-vous, pourroit plus puissamment engager à les honorer, que l'esperance, & la passion d'en estre estimé, & d'en estre loué ? par quelle promesse plus magnifique surprendre les hommes, & les intéresser, qu'en les flattant d'eslever à leur gloire



un monument plus durable que le bronze.

Mais vous qui parlez de la sorte, n'apercevez-vous point, que cet interest n'a de rapport à rien qui leur soit étranger; il ne tient qu'à des qualitez qui leur sont tellement personnelles, qu'elles ne peuvent leur estre ostées, ni par le caprice du sort, ni par l'injustice des hommes; il ne tient qu'à la seule idée que l'on s'est formée de la superiorité de leur mérite, & de leur esprit; il renferme un adveu bien formel, que leur jugement sert de regle à leur siècle, pour juger des autres, & doit en servir encore aux siècles les plus reculés. C'est ainsi que cet interest loin de diminuer rien, du prix des honneurs qu'on rend aux gens de lettres, est luy-mesme le plus précieux, & le plus delicat de ces honneurs.

Cette gloire est bien pure, il le faut avouer: mais que ne couste-t-elle point

à ceux qui l'obtiennent ? parcourons les différents travaux de la plupart de ceux qui s'occupent des Sciences, & nous en demeurerons convaincus. C'est peu que de livrer de continuel combats à la paresse le poison le plus mortel de la vertu, mais le charme le plus séduisant de la volupté; c'est peu de fuir les plaisirs qui s'offrent, pour courir au travail qui vous attend; c'est peu de renoncer en quelque sorte au commerce des vivants, pour passer la plus belle partie de sa vie à s'entretenir avec les morts; il faut encore s'arracher à l'enchantement des objets les plus agréables, pour s'abîmer sans cesse dans les horreurs de la méditation la plus profonde; passer les nuits, à effacer ce qu'on avoit composé avec une peine infinie pendant le jour; oublier les soins les plus nécessaires à la vie, pour trouver le véritable sens d'un passage, où souvent l'Auteur n'en a point mis;

la resolution d'un probleme , qui n'interessera qu'un tres-petit nombre de sçavants ; l'harmonie d'un vers ; la cadence d'une periode ; la justesse d'une pensée ; qui sont rarement senties par le commun des lecteurs. Il faut se consumer , à choisir entre les expressions , celle qui est la moins commune , & en mesme temps la plus naturelle : qui a tout à la fois le plus de force & le plus de grace ; il faut se donner la torture , pour imaginer de ces tours neufs , & delicats , qui paroissent s'estre offerts , quand ils sont trouvez , & qui semblent fuir les plus ingenieux , & les plus habiles quand ils veulent les chercher.

A des travaux si penibles , joignez le courage de lutter quelquefois contre le mauvais goust de son siecle , & les efforts necessaires pour le subjuguier : l'inquietude qui agite à la veüe de redoutables rivaux , qui cou-

rent dans la mesme lice, & qui n'oublent rien pour vous y devancer : la necessité d'exceller, toujours presente à des gens qui sçavent, que rien de mediocre ne se sauve du degoust, & de l'oubli : les intrigues de vos ennemis, & de vos envieux qui tres-souvent vous accablent, si vous n'avez la force de vous soustenir, & de les repousser : les critiques quelques-fois malignes, quelquefois judicieuses qui à la faveur du ridicule, & à la honte de la raison etouffent souvent l'ouvrage le meilleur, & le plus sensé.

Eschappé à tant de soins, de fatigues, & de perils, l'homme de lettres n'arrivera pas à la gloire, si les malheurs de la pauvreté l'épouvantent, ou si les suites de la verité l'effrayent. C'est de tout temps que les lettres & les richesses sont en divorce. Si quelquefois dans le cours d'un tres-grand nombre de siècles, elles ont

paru se reconcilier en faveur d'hommes celebres: ce sont des Phenomenes extraordinaires, qui peuvent causer de la surprise, mais non pas fonder des regles contre l'ordre invariable du sort attaché aux conditions humaines. Soit que les sciences jalouses exigent une attention, qu'elles ne permettent pas de partager: soit qu'en élevant sans cesse l'ame aux connoissances, & aux sentiments les plus sublimes, elles la portent à negliger tout le reste, il est certain qu'il est aussi rare de voir des sçavants devenus riches, qu'il est commun de les voir indigents.

Homere fut si pauvre, qu'il n'eust ni partie ni maison pendant sa vie. Socrate n'eust pû avoir un manteau l'hyver sans le secours de ses amis. Le Philosophe Cleanthe, l'un des plus celebres disciples de Zeno, pour ovoir de quoi subsister, & vacquer aux leçons de son Maistre, & à l'é de pendant le jour, estoit reduit

à travailler la plus grande partie de la nuit. Epictete vécut dans l'esclavage, & pouvoit à peine acheter une lampe de terre.

Ainsi se vouïer aux Lettres, c'est se vouïer à la pauvreté : ou si l'on veut des termes moins durs, c'est renoncer à la fortune : & quel courage ne faut-il point pour s'y résoudre ? Il n'en faut pas moins pour ne se détacher jamais de la vérité. Si l'homme de Lettres s'en écarte, & paroist adulateur, il tombe dans le mépris : & s'il est toujours veridique, il s'expose à de dangereuses inimitiez. Ce n'est qu'après avoir soustenu tant de travaux, livré tant de combats, évité tant d'écueils, qu'il peut arriver à la gloire, & de là on conçoit aisément, que si elle semble garder pour luy ses plus délicieuses faveurs, elle les luy vend aussi beaucoup plus cher.

Jusqu'ici nous avons vû combien la gloire couste, mesme à ceux qui par

leur condition semblent y avoir plus de droit, & y pouvoir le plus legitime-ment aspirer : on va voir à present par les moyens d'y parvenir communs aux hommes de tous estats indistinctement, qu'elle est en effet, sous quelque forme qu'on la considere, de tous les biens le plus difficile à acquerir.

Entre tous les moyens d'acquerir la gloire, le premier & le plus seur, c'est de ne rien faire dans la seule vûe de s'en attirer, & de ne rien obmettre pour en estre digne. C'est une verité qu'une experience de tous les temps a demonstrée : la gloire se derobe aux poursuites les plus empressees de celuy qui ne cherche qu'elle, & vient chercher celuy qui la sçait attendre. Celuy qui montre en toute occasion tant d'ardeur, & tant d'inquietude pour la gloire : celuy qui sans cesse s'occupe à se faire valloir, & à tourner sur luy l'attention des autres

autres les persuade moins de son mérite, que du besoin qu'il a de les en instruire. Quand la lumière brille quelque part, il ne faut en avertir personne, son éclat la fait assez apercevoir. Les grandes lumières percent les tenebres les plus épaisses: il n'y a que les foibles & sombres lueurs, qui échappent aux yeux, si on ne prend soin de les faire remarquer.

Si vos vertus, ou vos qualitez sont mediocres, vos soins à les mettre au jour, & à les exagerer les tournent en ridicules; si elles sont superieures & veritables, ils les ternissent. Votre modestie fera taire jusqu'aux envieux: votre vanité revoltera jusqu'aux plus sages, & aux plus moderez. On aime à parler de vous, tant que vous vous ignorez: on prend plaisir à vous ignorer, dez que vous en parlez.

Aussi l'Histoire & l'experience nous apprennent, que les plus grands hommes sont ceux, qui ont esté les plus



rigides observateurs de cette loy. Solon, Phocion, Epaminondas, Socrate, Isocrate en Grece, Fabrice, Fabius, Scipion Nasica, Virgile, Epictete, Antonin à Rome; en France le grand Condé, Turenne, Hierosme Bignon, Descartes & Corneille. On eust dit que ces hommes illustres estoient étrangers dans leur pays. Tout le monde s'empressoit à l'envy de s'y entretenir de ce qu'ils avoient dit, de ce qu'ils avoient fait, ou de ce qu'ils avoient écrit; & seuls ils paroissoient l'ignorer.

Si quelques hommes celebres ont osé quelquefois s'écarter de cette regle, leur gloire en a souffert. Leur siecle s'en est moqué, & la posterité ne leur a pas pardonné. Il ne faut que ce foible pour ternir les plus glorieuses actions. Cicéron il est vray l'a eu plus que personne, & sa gloire subsiste; mais c'est qu'elle avoit des fondemens si solides, que de telles

secouffes n'ont pû l'esbranler. Qui feroit assez yvre d'orgueil, pour s'imaginer que l'exemple de Ciceron fist une juste consequence pour soy ? où trouver un homme, qui puisse rassembler tant de genres de merite en sa personne ? Quel plus grand service peut-on jamais rendre à sa patrie, que celui qu'il rendit à la sienne dans la decouverte de la conjuration de Catilina, la plus horrible dont on ait entendu parler, & dans le prompt chastiment des conjurez ? Qui temoigna jamais une plus vive, & plus constante affection à la Republique ? Qui fit voir plus de beauté, plus de force, plus d'estendue dans l'esprit ? Qui fit admirer plus de varieté, plus d'erudition, plus de profondeur, plus d'elevation de genie dans ses écrits ? Tant que la Langue Latine sera entendue sur la terre, ses ouvrages seront l'admiration, & la regle des plus excellents Orateurs, ses resse-

xions l'ecole des plus sages Philosophes, ses mœurs & ses sentiments l'exemple & la loy des meilleurs citoyens.

Il est vray cependant, que l'homme qui laisse voir trop à decouvert son amour pour la gloire, ne blesse que l'amour propre des autres, & ne fait tort qu'à luy. Il ne nuit ni à la société generale, ni aux particuliers. Car il faut toujours se souvenir, que l'on parle icy d'un homme amoureux de la vraye gloire; c'est-à-dire d'une gloire qui luy est justement deuë, que personne ne luy conteste, & à laquelle on luy reproche seulement d'estre trop sensible. Un tel homme, si d'ailleurs il est bon, juste, humain, officieux; s'il prend plaisir à louer dans les autres, ce qu'il est bien aisé qu'on approuve en luy, pourra bien encore se concilier l'estime, & l'amour de son siecle, & meriter l'admiration de la posterité.

S'il y a un air de vanité à se montrer trop touché des loüanges , du moins il y a de l'ingenuité , à se laisser voir tel qu'on est , & c'est une espece de fausseté de s'y montrer insensible, dans le temps qu'on en est le plus flaté. Le juste milieu est bien difficile à tenir dans cette matiere. Ce qu'il semble qu'on en puisse dire de plus raisonnable , c'est que tout y est plein d'ecueils. Tel a plus d'attention à mendier des loüanges , qu'à en mériter , c'est orgueil ; tel entend avidement celles qui luy sont deues , c'est foiblesse ; tel les rejette durement & sechement , quoique méritées & placées , c'est rusticité ; tel les combat foiblement , c'est habile vanité ; tel se les donne à tout propos , c'est sottise ; tel qui n'en reçoit point , n'en donne à personne , c'est envie , & misantropie ; tel les reçoit doucement , & les supporte avec embarras , c'est modestie & verité.

En un mot la gloire n'a pas de plus redoutable ennemi que l'envie, & rien n'étouffe si seurement l'envie que la modestie. Je sçay bien qu'autant il est aisé d'estre modeste, quand tout le monde vous ignore, ou vous neglige, & qu'une épaisse obscurité vous couvre : autant il est difficile de ne pas penser de soy, comme on entend tout le monde en parler ; & de se rapprocher sans cesse des autres, quand les autres à l'envi s'efforcent sans cesse de vous élever au dessus d'eux. Mais enfin si vous ne franchissez ces obstacles, rarement vous parviendrez à la gloire.

C'est encore un autre moyen bien seur pour acquérir de la gloire, que de n'estre point avare d'eloges, à ceux qui en meritent. L'air froid avec lequel on peut entendre ses propres loüanges, n'autorise jamais à en montrer sur celles d'autruy. C'est ne donner une bonne idée ni de son cœur,

ni de son goust, que de ne pas s'empresser de rendre aux vertus, & aux talents extraordinaires le juste honneur qui leur est deu. Si c'est le caractere d'un sot, ou d'un adulateur d'admirer tout; c'est le caractere d'un presomptueux de ne louer rien. Vous croyez peut-estre vous ériger en connoisseur, en Philosophe, & en homme delicat par ce front sourcilleux, & par ce dedaigneux silence, avec lesquels vous entendez vanter les actions, ou les écrits des autres, & vous ne vous érigez qu'en malin, en envieux, & le mieux qui vous puisse arriver, c'est de ne passer que pour envieux.

Ne vous y trompez pas; la mesme mesure que vous ferez aux autres, ils vous la feront. Si vous n'ouvrez les yeux que sur leurs vices, & sur leurs défauts, ils les fermeront sur vos vertus, & sur vos talents. Celuy qui ne louë personne, interesse tout

le monde à le mépriser. C'est repousser la censure, que de décrier le censeur; & c'est estendre & accrediter l'eloge, que de vanter le panegyriste. Ne loüez jamais que ce qui est loüable. Mais loüez-le sans affectation, & aussi sans peine. Que si vous avez tant de disposition au silence, épuisez-la sur ce qu'il y a de mauvais; ou si vous ne pouvez vous empêcher de blasmer, ne blasmez que ce qui est blasmable, qu'il paroisse que c'est à regret, & toujours avec retenüe. Un homme indulgent est regardé comme sociable, un homme sociable est aimé, & un homme aimé est aisément estimé.

On conçoit par tout ce que je viens de dire, que la naissance, les biens, les places ne font point la gloire. Tous ces avantages sont étrangers à la personne. La fortune dans ses jeux les distribue, comme il luy plaist. La gloire ne tient qu'à la seule

personne, & n'est donnée que par la vertu. Les Grands, il est vray, semblent y pouvoir aller par plus de routes que les autres, parce qu'ils ont beaucoup plus de moyens de faire du bien. Leurs moindres actions sont célébrées, ils peuvent avec des vertus communes acquérir une gloire infinie; les plus belles actions des petits sont ignorées, & à peine avec des vertus extraordinaires peuvent-ils obtenir une grande gloire. Qui sçait les prodiges de valeur d'un soldat ? perdus pour luy, ils tournent tous au profit, & à l'honneur de son General.

Cependant nous avons montré, que la richesse, & la puissance donnoient aux grands encore plus de moyens de satisfaire leurs passions, que de multiplier leurs vertus; que l'attrait de pouvoir ce qu'on veut, permettoit rarement de ne vouloir que ce qu'on doit; & que les places ne mettoient pas moins en veüe les deffauts que le merite.



De tout cela il est aisé de conclure, que la gloire si difficile à acquérir pour tous les hommes de toutes conditions, l'est encore plus pour les grands que pour les petits. La raison en est bien sensible; c'est qu'il est plus aisé aux vertus, & au mérite extraordinaire, de percer par leur éclat l'obscurité dont les petits sont environnez, qu'il n'est facile aux grands d'aller à la vertu, à travers la foule de passions qui leur ferment le passage, & qui ne cessent de les en éloigner.

Aussi voit-on, que la fortune sans le mérite n'a jamais mené personne à la gloire: mais le mérite sans la fortune, & souvent malgré elle, y a conduit plus d'une fois de grands personnages. Demosthenes fils d'un Armurier, acquit plus de gloire & d'autorité dans Athenes, qu'Alcibiade & les plus nobles n'y en eurent jamais. Ciceron estoit un homme

nouveau, comme on avoit coustume de le luy reprocher à Rome, & sa gloire y effaça celle de tous les Patriciens de son temps. On surprend les respects extérieurs du peuple par un sang illustre, par une haute place, par un pouvoir estendu, par du faste, par des richesses : on n'acquiert son estime, & son amour, ou si vous voulez son culte intérieur, que par un mérite extraordinaire, & par de grandes vertus.

Mais ce culte intérieur le seul qui forme la gloire, & qui la rende durable, n'est pas moins facile à perdre que difficile à obtenir. Veritablement comme il ne doit sa naissance, ni à la fortune, ni au temps, il est aussi à l'épreuve des disgraces, & des revolutions. A l'aspect de l'adversité tous les respects extérieurs disparoissent : les adorateurs de la fortune s'enfuyent, dez qu'elle se retire. Au contraire le respect intérieur redou-

ble dans le malheur , & dans la pauvreté. Phocion , & Epaminondas seroient moins illustres , si dans le sein de la gloire , ils n'eussent pas esté pauvres. Porus eust esté moins grand , s'il n'eust pas esté deffait & captif. Regulus doit à son esclavage , & à la cruauté des Carthaginois , cette gloire qui brille encore si vive , & si pure après tant de siècles. L'exil d'Eschines luy acquit à Rhodes , lieu de sa retraite , & dans toute l'Asie , une reputation qu'il ne se seroit jamais faite , s'il fut toujours demeuré citoyen d'Athenes. S. Louis Roy de France , grand dans toutes les actions de sa vie , ne l'a jamais paru davantage , que lorsque dans les fers des Sarrasins , il les força par l'admiration de son courage , & de ses vertus , de luy offrir leur couronne.

Il faut donc l'avoüer , les malheurs ne sont pas les plus dangereux ennemis de la gloire , ils ne servent qu'à

esprouver la vraye, c'en est le creuzet, ils la purifient & l'exaltent. Il s'en faut bien qu'elle soit aussi aisée à conserver dans la prospérité. Un homme magnanime forcé de lutter à tout moment contre les disgraces, rassemble continuellement ses forces, & redouble ses efforts, & son attention. Il n'y a point d'affauts qu'il ne soutienne, parce qu'il n'y en a point qu'il n'ait prévûs. Enfin il se tient si fort sur ses gardes, & prend des mesures si justes, pour obtenir la victoire, qu'il ne semble pas qu'elle luy puisse eschapper.

De là ce mot si celebre d'un ancien... *Que le spectacle le plus agreable pour Jupiter, & le plus digne de luy, c'estoit un sage aux prises avec la mauvaise fortune...* Mais quelque applaudi que ce mot ait esté, je ne sçai s'il n'eust point encore esté, & plus beau, & plus vrai, si ce Philosophe eust dit, de voir un sage aux pri-

ses avec la prosperité. La gloire n'a point de plus redoutable, & de plus dangereuse ennemie. C'est peu qu'elle exhale sans cesse une douce vapeur, dont la teste la plus saine a bien de la peine à se deffendre : c'est peu qu'elle defaccoutume de la contradiction, & de la resistance, qui seules soustiennent l'attention, & exercent le courage : ce qu'elle a de plus pernicieux, c'est qu'en bannissant la des fiance, elle éloigne la précaution.

Qu'arrive-t-il de là ? que le sage heureux, ou se laisse enyvrer par son bonheur, & s'endort, ou s'en laisse étourdir, & se negligé. Il ne se souvient plus, que la prosperité fortifie ses passions, & affoiblit sa raison. Comme il compte plus sur le succez, que sur sa vigilance, il n'est gueres attaqué, qu'il ne soit surpris, & il n'est gueres surpris, qu'il ne soit vaincu.

Cependant la gloire ne peut se

Conserver que par les mesmes moyens qui l'ont acquise. Ce n'est pas assez pour la rendre constante, & durable, de ne rien faire qui puisse y donner atteinte; il ne faut rien obmettre de ce qui peut l'augmenter. Dans la carrière de la gloire, c'est reculer que de ne pas avancer. Plus la splendeur dont elle couvre est brillante, plus elle exige de vertu. On attend d'un homme celebre, bien plus qu'il ne promettoit avant qu'il le fust devenu. Dans le temps qu'on a commencé à l'estimer, & à le vanter, on en esperoit beaucoup, on en demande davantage. Sa gloire en multipliant les suffrages qui la forment, a multiplié les regards de ceux qui l'observent. La favorable indulgence qui soustenoit ses premiers pas disparoist, & le laisse trebucher, s'il donne prise sur luy à la malignité.

Que fera-ce donc s'il s'oublie, jus-

qu'au point de croire, qu'il puisse cacher de grands vices, sous de grandes vertus? Qu'il ne s'en flate point. Il verra sa gloire le trahir, dez qu'il la trahira, & cet ouvrage de tant d'actions, & de tant d'années s'évanouïr comme un songe. La gloire qui n'est que l'éclat de la vertu, abandonne necessairement celui dont la vertu se retire.

En vain un grand nombre d'actions vertueuses semblent vous avoir assuré une gloire immortelle, des actions vicieuses vous la raviront, & en effaceront jusqu'au souvenir. Neron peut en fournir un memorable exemple. Sa gloire n'eust esté ni surpassée, ni mesme égalée par celle de Titus; il eust esté comme luy les delices du genre humain, si, comme luy, il n'eust regné que trois ans. Ces trois premieres années de son regne, l'éleverent au dessus de l'homme. On eust dit qu'il n'estoit né que pour  
l'honneur

l'honneur , & pour la felicité du genre humain ; les autres années l'abbaisserent au deffous de la beste la plus feroce ; il sembla ne vivre que pour estre l'opprobre , & le fleau de l'Univers.

Tous les soins qu'on peut prendre de l'éducation d'un Prince , on les avoit pris de la sienne. Senecque le plus grand Philosophe de son temps avoit esté son précepteur. Burrhus le Caton de son siecle , son gouverneur. Toutes les semences de vertu avoient esté jettées à pleines mains dans son ame. Elles paroissoient y avoir heureusement germé. L'enyvrement de la grandeur les étouffa & le souffle empesté de la flaterie acheva de les destruire. Ni les impressions vertueuses qui luy avoient esté données , ni la force d'une longue habitude à la vertu , ni les attraitz de la gloire qu'il avoit goustez pendant trois ans , ne purent le retenir , n'y l'empescher de deve-



nir l'horreur de tous hommes, & le surnom des Princes furieux, & qui sont en execration.

Senecque luy - mesme ne sçut pas mieux soustenir sa gloire. Cet homme en qui, avant que son disciple fut élevé à l'Empire, on avoit cru voir revivre Zénon, se laissa corrompre par les delices, & par les richesses. Il seroit difficile de dire s'il les decria avec plus d'éloquence, ou s'il les amassa avec plus d'avidité. Tacite dans ses annales s'efforce en vain de l'en justifier. Le tableau qu'il fait d'un combat entre Neron qui accable Senecque de biens, & Senecque qui les refuse, & qui s'en trouve surchargé, est un des plus beaux morceaux de son histoire. Mais il n'a persuadé personne. On n'acquiert, & on n'accumule point des richesses immenses malgré soy; & quand un tel prodige arrive, elles eschappent par mille endroits honnestes, à un

homme qui n'est point avare. Les retenir & les garder, est une mauvaise preuve de les haïr, & de les mépriser.

Mais quand son avarice seroit équivoque, pourroit-on excuser sa lâche complaisance, d'avoir composé pour Neron, la harangue qu'il prononça dans le Senat, pour s'y justifier du meurtre d'Agripine sa mere? La plus servile adulation peut-elle jamais se prostituer à rien de plus honteux, & de plus indigne? Il y alloit pour luy de la vie à le refuser. Il valloit mieux s'exposer à la perdre avec honneur, que de la conserver par une infamie. Papinien, malgré un si dangereux exemple, ne hesita pas longtemps après dans une pareille conjoncture, de refuser sa plume à un aussi odieux ministere. L'Empereur Caracalla tout fumant encore du sang de son frere Geta, qu'il venoit de tuer de sa main, entre les bras de

leur mere, le pressa de luy dresser une apologie : mais il le luy refusa avec une fermeté, qui marquoit assez l'horreur qu'il avoit d'une telle action... *Sçachez, luy dit-il, Seigneur, qu'il est bien plus aisé de commettre un parricide, que de le justifier.*

Son courage luy cousta la vie : mais il le combla d'une gloire immortelle. La lâcheté de Senecque luy conserva la vie : mais ce ne fut que pour la perdre d'une maniere honteuse peu de temps après, par les ordres mesmes de ce monstre, qu'il avoit enhardi au crime, en luy prestant des excuses. Ce Philosophe qui nous a laissé de si belles leçons de courage, aux approches d'une mort inevitable eust besoin des exhortations, & des exemples de sa femme pour s'y refoudre. C'est ainsi que n'ayant pû conserver à la Cour, & dans l'opulence ces mesmes vertus qu'il avoit fait briller dans la vie privée, & dans une for-

une mediocre, il ne remporta de toute son ancienne gloire, que celle d'avoir laissé aux hommes d'utiles leçons, que ses mauvais exemples memes n'ont pû gaster, & ne détruiront jamais.

Concluons de là que si de vertueuses actions donnent de la gloire, la perseverance dans la vertu qui la fit naistre, peut seule l'affurer. D'ailleurs s'il y a des situations où il soit plus difficile d'estre vertueux, il n'y en a point où il soit impossible. La souveraine puissance qui a esté un écueil pour Neron, & qui l'a plongé dans un abisme d'infamie, a esté une source de gloire immortelle pour Titus. Tant qu'il vécut Sujet, il laissa à l'Empereur Vespasien son pere le soin des affaires. Persuadé que rien ne rouloit sur luy pendant qu'il n'estoit que l'exécuteur des ordres d'autrui, il se contenta de s'en acquitter comme de choses qui ne l'interessoient point,

& sans porter ses veues plus loin, il parut n'estre occupé que de ses plaisirs. Dez qu'il fut parvenu à l'Empire, avec ses veües, ses mœurs semblerent tout à coup changées. Il n'avoit vécu jusques là que pour luy, il ne songea plus de ce jour à vivre que pour les autres. Les Romains le virent avec autant de joye que d'admiration renvoyer la Reine Berenice, qu'il aimoit éperduement, & qu'ils avoient craint d'avoir pour Imperatrice. Avec elle furent congediez le luxe & la volupté, & à leur place on vit succeder l'amour de la justice, de la verité, du bien public, les soins du salut & de la majesté de l'Empire. Sa vie fut courte, mais les regrets de tout l'Univers, & le furnom de delices du genre humain qui luy est demeuré propre, l'immortaliserent.

Ce n'est que sur de telles vertus qui se soustiennent jusqu'à la mort, qu'on fonde une solide gloire, &

C'est ce que la plupart des Empereurs qui l'avoient précédé, & qui l'ont suivi, semblent avoir parfaitement ignoré. Ils depouilloient les uns, pour donner aux autres, & comptoient sur des suffrages achetez par d'indignes largesses. Malheureux qui ne sçavoient pas, que l'injustice blesse infiniment plus de gens, que le bienfait n'en oblige; que la haine qu'on s'attire de tout un peuple, est bien plus funeste, que l'attachement de quelques particuliers corrompus n'est utile; & que si une telle conduite excite un vain applaudissement dans le temps, elle assure pour l'éternité une horrible execration.

Quelle illusion de s'imaginer, que les statuës, les titres, les honneurs éternisent la gloire. Ces monuments communs à la gloire, & à la vanité sont perissables. Les titres & les inscriptions s'effacent, les statuës tombent, les arcs de triomphe, & e ls

Temples mesmes sont renversez. Si le temps les épargne, la posterité pour qui seule ils semblent faits les negligé, ou s'en mocque. Codrus n'eust point de statues; Demetrius - Phalereus en eut trois cent. Codrus n'y a rien perdu. Brutus & Camillus en eurent à peine une ou deux de bronze; Domitien en eut sans nombre d'or & d'argent, & placées jusques dans les Temples des Dieux. Mais trois cents ans après la mort de Brutus personne n'approchoit de ses statues, qu'avec une religieuse veneration, & Domitien n'eut pas esté plustost tué, que les Romains, comme s'ils l'eussent déchiré luy-mesme, les mirent en pieces, avec autant de plaisir qu'ils avoient eu de douleur de les voir élever.

La raison d'une telle difference s'offre d'elle mesme. C'est que les monuments de la fausse gloire, ne durent pas plus que l'adulation, ou  
la

la crainte qui les ont fait ériger, & que ceux de la vraye gloire qui ont leur fondement dans les cœurs, y dureront autant que l'admiration, & l'amour des vertus y subsisteront.

Tous les autres biens, les autres honneurs nous quitteront au tombeau, la seule gloire nous reste, & nous en tire en quelque sorte, pour nous faire vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cependant quelque juste que soit cette gloire, on ne doit point s'attendre, qu'elle soit à l'épreuve de temps, si la durée n'en est confiée qu'au marbre, & au bronze. De là vient, que quoyque tous ceux qui sont parvenus à la vraye gloire l'ayent meritée, il est certain cependant, qu'une infinité de grands hommes qui l'ont meritée, n'y sont point parvenus.

On ne peut trop deplorer ce malheur : car comme les hommes sont faits de façon, que les exemples les



persuadent plus que les raisonnemens & les preceptes ; autant d'actions dignes de memoire qui ont esté ensevelies dans l'oubli, sont autant de secours, & d'aydes à la vertu perdus pour le genre humain. Mais soit que cela vienne d'une fatalité qu'on ne peut dire, ou que cela soit une suite necessaire des vicissitudes que les familles, & mesme les Nations entieres éprouvent pendant l'espace de plusieurs siecles : il est certain que les Lettres seules peuvent y remedier.

Sans les Lettres nulle gloire ne fera jamais durable. Ce qu'elles ont conservé subsiste ; ce qu'elles ont negligé a péri. Les Grands se flateront envain de perpetuer le souvenir de leurs actions par leur grandeur, & par leur puissance, qui disparoissent, & qui s'ensevelissent avec eux. S'ils manquent à honorer les Lettres pendant leur vie, ils doivent craindre que leur memoire ne soit negligée,

peut-estre entierement esteinte, ou ce qui est encore pis, universellement méprisée après leur mort. Les Lettres rendent infiniment plus aux grands qui les protegent, qu'elles n'en reçoivent.

C'est ce qu'Alexandre, le plus grand amateur de la gloire qu'il y ait jamais eu, & qui a fait d'aussi grandes choses dans la veüe de la posseder, avoit si bien compris, qu'il ne pouvoit au milieu de toute sa puissance, s'empescher d'envier Homere à Achille. Il s'imaginoit que tous ses exploits seroient oubliez, faute d'un Homere qui le celebrast. Cette idée l'occupoit si fort dans le cours de ses plus importantes expeditions, qu'un jour un courier qui luy apportoit une très-avantageuse nouvelle, l'ayant du plus loin qu'il l'apperçut salué avec des demonstrations d'une joye toute extraordinaire, *Qu'y a-t'il ( luy dit Alexandre ) me venez-vous ap-*

*noncer qu'Homere est ressuscité.* Tant il estoit persuadé, qu'il ne faisoit rien pour sa gloire, si les Lettres ne prenoient soin de le placer entre les Heros.

Les noms d'Alexandre, & d'Homere me rappellent en cet endroit un moyen, qui est bien naturel, & bien seur pour acquerir de la gloire, & qui m'avoit eschappé. C'est une noble confiance en des forces, que soustiennent un grand courage. Une deffiance outrée de foy tient plus du vice que de la vertu. Elle jette l'ame dans une sorte de léthargie, qui ne luy permet pas de prendre l'essor, n'y de s'élever à rien de digne d'admiration. Les grands exemples sont inutiles aux gens de ce caractere. Ils les estonnent plus qu'ils ne les instruisent, & les desesperent plus qu'ils ne les animent.

• Tout semble impossible à celuy qui se deffie trop de luy; mais aussi

rien ne le paroist à celuy qui en presume trop. Ni l'un ni l'autre n'executeront jamais rien de grand ; l'un faute de vouloir éprouver ses forces, l'autre faute de sçavoir les mesurer. L'un est un timide, & un lâche ; l'autre est un temeraire, & un presomptueux. Celuy-là seul est vertueux, & digne de la gloire, qui mesle à propos une desffiance sage avec une courageuse esperance.

La modestie qui ne se contient pas dans ces bornes, n'est que pusillanimité. Si jamais il y eut un vray modeste ( il faut l'advoüer ) ce fut Virgile. Il rougissoit comme un enfant, à la moindre loüange qu'on luy donnoit, & couroit se cacher, si dans les ruës il estoit reconnu par quelqu'un qui le monstroit aux autres. Il presuma si peu de son Enéide, à laquelle il n'avoit pu mettre la dernière main, qu'en mourant il la condamna au feu par son testament. Il osa cepen-

dant esperer, de pouvoir imiter le divin Homere, & cette esperance a valu aux Romains l'honneur d'egaler les Grecs par la grandeur du Poëme Epique, & à Virgile une gloire, dont il a jouti pendant sa vie, & qui ne finira jamais.

Tel est le caractere du vray modeste. Il entreprend avec courage, & fait tous les efforts d'un homme qui espere de reüssir. Il execute avec inquietude, & prend toutes les precautions d'un homme qui se deffie du succez; & quand la chose est faite, il est toujours le dernier à croire qu'il ait réüssi, & qu'il soit digne de loüange, & d'approbation.

D'ailleurs je suis bien éloigné de l'opinion de ceux, qui pensent que la modestie n'est qu'une vertu du vulgaire, & qu'elle n'est point à l'usage des Grands, ni des hommes extraordinaires. Ils veulent ( disent - ils ) qu'un Grand ait une noble hauteur,

qui luy donne de la dignité ; & qu'un homme extraordinaire ait une masse confiance, qui luy imprime de l'autorité.

Je conviens avec eux, que les Grands doivent mettre de la dignité dans tout ce qu'ils disent, & dans tout ce qu'ils font. Ils s'avillissent par des plaisanteries comiques, ou par des familiaritez déplacées. Mais la dignité qui consiste toute dans les bien-seances, dans un serieux qui ne soit point glacé, & dans une gayeté qui ne soit point bouffonne, ne ressemble point à la hauteur. elle souffriroit plustost une douce familiarité, qui charme, & qui previent, qu'un orgueil qui ne manque jamais d'offenser, dans le temps mesme qu'on veut, & qu'on croit obliger.

Il en est de mesme de l'autorité. Elle convient à un homme extraordinaire; qui le peut nier? Mais ce n'est pas de l'opinion qu'il paroist avoir

de foy, que cette autorité naift ; c'est de l'opinion que les autres en ont conceüe. Et l'air de confiance qui n'impose qu'aux fots, & qui revolte les autres, est bien plus propre à de ruire cette opinion qu'à la donner.

Rassemblons tout ce que nous avons dit. Dans quelque condition que la fortune vous ayt placé, ne comptez point d'arriver à la gloire, qu'à travers des périls, & avec des travaux infinis ; ne comptez point de la posséder fans merite, & fans vertu. La probité en forme le fond, & la modestie luy donne le lustre, & en rehausse l'éclat. Sans probité nulle gloire à esperer ; sans modestie nulle gloire ne peut briller longtemps, ni se soustenir. Mais la seule probité, ou pour m'expliquer encore plus nettement, la seule innocence des mœurs avec la modestie peuvent suffire, sans le secours des vertus brillantes, & des talents mer-

veilleux, pour acquerir une grande gloire.

En est-il une plus grande & plus touchante, que celle qu'acquirent Aristide dans Athenes, & P. Scipion Nafica dans Rome. Le premier voulant faire devant le peuple assemblé un serment ordonné par les loix, en fut empesché par cette acclamation unanime. . . *Que les parolles d'Aristide valoient mieux que les serments des autres. . .* Le second fut choisi par le vœu commun du Sénat Romain, pour estre le depositaire de la statue de Cybele mere des Dieux apportée à Rome, & où il falloit la garder chez le plus homme de bien la Republique, jusqu'à ce qu'on luy eut basti un temple. Estre reconnu par tous ses compatriotes publiquement pour le plus homme de bien de son pays, n'est-ce point un honneur plus delicat, & plus sensible à qui a une juste idée de la vraye gloire, que d'avoir sub



jugué par la terreur des armes, & enchainé l'Univers.

Que si ces vertus ont le pouvoir de tirer les particuliers de l'obscurité, & de les couvrir d'un si grand éclat, on peut juger de combien elles rechaussent celuy, que les autres vertus donnent aux Princes, aux Heros, & aux Grands. C'est pour eux qu'un ancien adressant la parole à un des plus dignes Empereurs a dit .... *Il ne reste en effet a celuy qui est parvenu jusqu'au comble des honneurs, qu'un seul moyen pour s'élever, c'est que seur de sa propre grandeur il en sçache descendre; de tous les perils que les Princes peuvent courir, celuy qu'ils doivent craindre le moins, c'est de s'avilir en s'humanisant.* C'est pour eux enfin que ce Philosophe Arabe recommandant a son Prince l'exacte probité, luy dit... *Prince, souviens-toy que chaque jour de ta vie est un feüillet de ton histoire. Prends garde de n'y rien écrire, dont tu*

*ne veüilles que ton siecle , & tous les  
siecles a venir soient informez. C'est  
le seul moyen de faire , que la gloire ,  
de tous les biens le plus difficile à  
acquérir , soit aussi le plus durable.*

**F I N.**



## T A B L E

D E S

## M A T I E R E S.

## A

*A Bus.* Les choses les plus utiles & les plus saintes sont celles dont l'abus est le plus dangereux. p. 145.

*Action.* Ce n'est pas au discours que l'on tient ou que l'on tiendra à régler nos actions, mais à nos actions à régler les discours que l'on doit tenir. p. 15. ce n'est point la récompense, c'est le motif seul de l'action qui la rend mercenaire. Exemples à ce sujet. p. 22. 23. les unes plus glorieuses, les autres plus grandes. 126.

*Albe.* Assujettie aux Romains par Horace. p. 117.

*Alcyonius.* Accusé par quelques sçavans d'avoir voulu s'approprier le *Traité de la Gloire de Cicéron*, dont le manuscrit luy estoit tombé entre les mains — Sa deffense contre ce soubçon — Il est pour luy l'éloge le plus flatteur. *Préf.*

*Alexandre.* Il avoit pour les Lettres, aussi-bien que son pere Philippe, une espece de culte, il repond aux soins d'Aristote, p. 129. 130. ce qu'il disoit sur les conquestes de son pere, *ibid.* Il portoit toujours Homere avec luy — Il envioit le fort d'Achilles, & pourquoy au sac de Thebes il fit conserver la maison de Pindare, p. 131. reponse que luy fit un Corsaire à qui il reprochoit ses pirateries, p. 179. 180. Il subjuga la Perse, p. 184. ses vices, & ses crimes — Sa cruauté dans la personne de Bétis Gouverneur de Gaza, p. 184. & *suiv.* il met aux fers la

Grece qu'il avoit voulu vanger, & cent autres peuples qui ne l'avoient jamais offensé, *ibid.* sa valeur contre les Perses — Sa generosité à l'égard de la famille de Darius — Sa magnanimité envers Porus — Sa fermeté dans la sedition de son armée, dignes d'admiration, p. 188. ce qu'il dit à un courier qui paroiffoit luy venir annoncer une bonne nouvelle. p. 243.

*Ambitieux.* Difference de l'ambitieux & du Heros. L'un ne court qu'après la gloire qui le fuit, l'autre ne court qu'après la vertu, & souffre que la gloire l'accompagne p. 11.

*Ambition.* Il ne faut pas prendre le change, & donner à l'amour de la gloire, ce qui n'est qu'un effet de l'ambition; ce seroit imputer à la Religion les extravagances de l'Idolatrie p. 144. 145. objet de l'ambition different de celui de la gloire p. 146.

*Antidote.* La gloire est le plus puissant  
contre le venin des passions. p. 33.

*Arabes.* Mot d'un Philosophe Arabe  
recommandant l'exacte de probité  
à son Prince. p. 250.

*Archimede.* Transporté de joye à la  
decouverte de son problefme le  
plus celebre. p. 66.

*Arria.* Donne à son mary l'exemple  
de mourir—Comparaison de cette  
action avec celle d'une femme de  
Cosme rapportée par Plin 126. 127.

*Athenes.* Les mesmes services qui dans  
Athenes avoient élevé au comble  
de la gloire Aristide, Simon, The-  
mistocle les en firent banir p. 46.  
honneurs qu'on y rendoit aux Let-  
tres p. 129. reponse de Philippe à  
un de ses Capitaines qui luy pro-  
posoit de subjuguer & de detruire  
Athenes. p. 430.

*Attila.* A inondé la terre de sang. 178.

*Auguste.* Celuy de tous les Princes qui  
a le plus fait d'honneur aux Lettres.

p. 134.

*Autorité.* Elle convient à un homme  
extraordinaire — D'où elle doit  
naître p. 247. 248.

## B

**B** *iens.* Dans la plus commune  
opinion divisez en honnestes,  
utiles, & agreables. p. 20. le plus  
estimable, de tous est celuy qui est  
tellement propre à l'homme, que  
nul des autres animaux n'y puisse  
avoir part — Ils jouissent avec plus  
d'avantage des utiles, & des agrea-  
bles — Il n'y a que les biens  
honestes qui soient particuliers  
à l'homme -- Il n'en peut jouir  
que par la raison -- Comment les  
biens agreables peuvent tenir à la  
raison p. 63. 64. differencedes biens  
honestes, & des biens purement  
delectables — Quelle sorte de gens  
ne peuvent estre touchez des biens  
honestes, & pourquoy, p. 69. les  
biens les plus estimables sont ceux  
qui ne peuvent estre acquis & con-  
servez

fervez que par le merite & par les talents, & qui ne peuvent estre communs aux bons & aux mechants  
 p. 70. Comment les biens qui ne sont qu'utiles, ou agreables peuvent s'acquérir sans talens, & par le crime -- Exemples d'un Financier, & d'une Courtisane 71. 72. 73.  
 les biens utiles & agreables peuvent compatir avec la vertu --- Elle apprend à en jouir & à s'en passer  
 p. 79.

*Brutus.* Il fait en mourant des reproches à la vertu p. 160.

C

*Calomnie.* Elle est crime & pourquoy -- Les peines que tous les Legislatteurs ont imposées aux calomniateurs marquent de quel prix est la gloire. p. 41.

*Camille.* Il chasse les Gaulois du Capitole p. 117.

*Caractere.* Si c'est le caractere d'un sot, & d'un adulateur d'admirer

Y



tout, c'est le caractère d'un presumptueux de ne louer rien. p. 223.

*Catilina.* Dans la guerre de Catilina Rome combat véritablement contre des rebelles p. 141.

*Courage* de Catilina, & des autres conjurez, lorsqu'ils furent défaits aux portes de Rome. p. 177.

*Caton* approuve dans Pompée ce qu'il condamne dans César. p. 48.

*Censure.* C'est repousser la censure que de décrier le Censeur. p. 224.

*César.* Résolu de condamner Ligarius, effet qu'a produit en luy la harangue de Cicéron p. 66. Il devient l'appuy des Lettres après avoir opprimé la République, il dispute d'éloquence avec Cicéron, ses Commentaires sont regardés comme un chef-d'œuvre p. 133 134. il aime mieux être le premier dans une Bourgade, que le second à Rome — Vers d'Euripide qu'il

avoit coutume de citer. p. 143 144.

il assujettit les Gaulois. p. 184.

comparaison de luy avec Alexan-

dre 186. Il ne se fit aucune con-

juration où il n'entrât *ibid.* ce que

Sylla disoit de luy, & ce qu'il re-

pondit à ses amis en leur accor-

dant sa vie. L'évenement le justifia,

Cesar entre dans Rome en ennemi

— Ce qu'il y fait, il ne fut le plus

brave, & le plus heureux que pour

devenir le Tiran de son pays, p.

186. 187. Il est poignarde dans

le Senat, par ceux qu'il croyoit

avoir enchainez par ses bienfaits

*ibid.* ses vertus p. 188.

*Chinois.* Ils ne donnent les emplois

& les charges, qu'au degré de sça-

voir démontré par des épreuves

tres penibles. p. 209.

*Chrétien.* Il ne doit point oublier qu'il

n'y a point de vraye gloire qui ne

vienne de Dieu. Pref.

*Ciceron.* Il avoit composé un ouvrage

- sur la gloire. Pref. il soutient dans ses offices que l'utile est inseparable de l'honneste — de quelle utilité il seroit de convaincre les hommes de cette opinion danger qu'ils ne prennent le change. p. 17. 18.
- Cicéron louë César vivant, le de- teste mort 48. Il a beaucoup parlé de luy, malgré cela sa gloire subsiste & pourquoy. Eloge de Cicéron p. 219. Tant que la Langue Latine subsistera, ses ouvrages & ses reflexions seront admirez, p. 220. Il estoit homme nouveau, sa gloire surpassa celle des Patriciens de son tems, p. 227
- Cleante* Philosophe réduit à travailler la nuit pour assister pendant le jour aux leçons de Zenon, p. 214, 215.
- Commerce.* Erreur de croire, que l'esperance du gain puisse seule y engager, l'amour de la gloire peut y entrer, p. 92. Il ne fleurit que dans

les pays où il est en estime, & en honneur; ce qui arrive dans les Etats où il est méprisé, p. 92, 93. Il importe que le commerce fleurisse chez les peuples qui veulent devenir puissans. Comment on peut le faire fleurir, p. 94. Il est un des plus importans avantages que nous ayons reçus de la Nature, quels ils sont p. 96 97. il met chacun des peuples en possession de tout l'Univers. -- D'où vient l'erreur de ceux qui attachent du mépris au commerce, p. 97, 98. il n'y a point de travail manuel dans le commerce. -- Ses risques, ses fatigues. -- Quand ces risques ne regarderoient que les biens, il faudroit toujours du courage pour les affronter. -- Si l'esperance soutient dans le commerce, elle soutient également dans les professions les plus nobles, p. 99 & suiv. Talens nécessaires pour le commerce, p. 102 & suiv. La

bonne foy l'ame du commerce.

-- On peut estre excellent ouvrier & avoir de mauvaises mœurs.-- On ne peut être bon commerçant & malhonneste homme, p. 103. La bonne opinion que les commerçants donnent aux étrangers retombe sur toute leur Nation, ce qui en arrive, p. 104

*Condition.* La gloire est proportionnée aux conditions des hommes pour son éclat & pour sa durée, p. 172. la gloire immortelle n'est pas faite pour des hommes nez dans des conditions communes.-- Si elle dure moins elle coûte aussi moins à acquérir, celle des Heros & des Sçavans, s'étend plus loin & dure plus, mais elle coûte bien davantage, p. 173, 174.

*Confiance.* Autant une confiance éclairée est salutaire, autant une confiance aveugle est dangereuse, p.

*Conscience.* Le témoignage secret de la conscience, est la première & la plus flatteuse récompense de la vertu, p. 24

*Crime.* Il est l'objet de la rigueur des loix, p. 41

*Cromwell* fait mourir son Roy, se fait Protecteur d'Angleterre, & y meurt tranquille, p. 74, 75

## D

**D***effiance.* Comment se deffier de soy-même, quand on peut tout, comment se deffier des autres quand on les voit sans cesse empressez à vous servir, p. 201. Une deffiance outrée de soi-même tient plus du vice que de la vertu, mauvais effet qu'elle produit, presumption aussi dangereuse, p. 244, 245

*Demosthenes*, idée qu'en avoit Philippe, p. 130. il étoit fils d'un Armurier, quelle fut son autorité dans Athenes, p. 227

*Dignité.* Les grands doivent en met-

tre dans tout ce qu'ils disent, & dans tout ce qu'ils font, en quoy elle consiste. p. 247

*Dion* perit en Sicile après en avoir tué le Tiran. p. 46.

*Disputes*. Elles naissent ordinairement parmy les hommes faute de s'entendre. p. 1 & 2.

## E .

**E** *Glise*. Elle permet que les Princes & les Heros reçoivent dans la chaire de la verité des temoignages publics de l'estime que l'on fait d'eux, & pourquoy. Préf.

*Emulation*. Le genre humain luy est redevable des actions vertueuses -- Elle multiplie les grands hommes, & rend en quelque sorte la vertu feconde. -- Exemples à ce sujet de Heros qui se sont formez les uns sur les autres, aussi-bien que d'illustres Ecrivains, p. 160 & suiv. L'émulation est le seul contrepois à opposer au penchant de la

la paresse & de la volupté p. 155.

156. -- Ce que c'est, ce qui l'a fait naître-- C'est le premier sentiment que la nature fait éclore lorsqu'elle delie la langue de l'homme *ibid.*

la vertu disparoist bientôt d'où l'emulation est bannie p. 159. les maux auxquels l'envie expose ne sont point comparables aux biens que l'emulation apporte p. 168.

*Ennemis*; différence entre ceux que vous fait la bonne réputation, & ceux que vous fait la mauvaise, lesquels il faut choisir p. 167. 168.

la gloire n'a point de plus dangereuse, & de plus redoutable ennemie que la prospérité p. 230.

*Envie*, l'une des plus dangereuses ennemies de la gloire -- Rien n'étouffe si sûrement l'envie que la modestie. p. 222.

*Envieux*. Il s'en glisse parmi les admirateurs que la gloire attire -- C'est un genre d'ennemis implacables, & qui ne s'étudient qu'à en



susciter d'autres p. 164. il est rare de trouver autant de vivacité pour vous servir dans vos admirateurs, que d'ardeur à vous nuire dans vos envieux. *ibid.*

*Epicéte* admiré dans tous les siècles par la beauté de son ouvrage & par l'excellence de ses vertus p. 84 85. il estoit esclave & pouvoit à peine acheter une lampe de terre p. 215.

*Eschine*. Sa reputation à Rhodes lieu de son exil, p. 218.

*Estats*. Les sciences & les arts les font fleurir. p. 30. difference de ceux où les loix n'attacheroient ni honneurs aux bonnes actions, ni infamie aux mauvaises, de celuy où les loix honorent la vertu & diffament le vice p. 158. 159.

*Euriale*. Sa reponse à Nisus extraite de Virgile, p. 110.

*Exemples*. Ceux de Cezar & d'Alexandre contagieux pour de jeunes guerriers p. 190.

*Exil.* La gloire d'Aristide, de Themistocles &c. n'a point esté ternie par leur exil, celui de Ciceron ne fut honteux que pour ceux qui en furent les Auteurs, p. 51. 52.

## F

**F** *Abius* merita le nom de tres-grand, pour avoir esté le libera-  
teur de sa patrie, & comment p.  
12. il immola sans hesiter sa gloire  
à son devoir. p. 89

*Fabrice* renvoye à Pirrhus les lettres  
de son Medecin. p 117.

*Faliques* leur maitre d'ecole remis  
entre leurs mains *ibid.*

*Flaterie* elle fait des amis, la verité  
des ennemis, on ne conclura pas  
de là qu'il faille embrasser la flat-  
terie & fuir la verité. p. 167.

*Fortune.* Elle n'a jamais mené per-  
sonne à la gloire sans le merite,  
le merite y a quelquefois conduit  
de grands personnages malgré la  
fortune. p. 226.

## G

**G** *Gloire.* Ceux qui la confondent avec l'orgueil &c. ne la connoissent pas -- Elle est proposée dans les livres saints comme un objet très estimable & fort digne de nos vœux -- Dieu engage souvent les hommes à l'observation de ses loix par l'esperance de la gloire Pref. la gloire que nous nous donnons à nous mesme, vicieuse, celle que les autres donnent à une bonne action, legitime & dans l'ordre de Dieu *ibid.* la gloire est la recompense, & en mesme temps l'attrait de la vertu, elle n'est pas moins dans l'ordre de Dieu & selon ses veuës que la vertu mesme -- Rendre ce tribut à la vertu, c'est glorifier Dieu qui en est l'auteur. *ibid.* Rien de plus utile aux hommes que la Gloire bien entendüe. *ibid.* Fausse idée de la gloire aussi éloignée de la veritable, que l'erreur l'est de

la verité -- Ce que l'on entend par la gloire. p. 2. 3. Il n'y a point de Nation policée qui n'en ait esté touchée, leurs histoires & leurs fables le prouvent. p. 5. 6. elle ne scauroit naistre de l'opinion publique que l'on a d'actions vicieuses, mais de l'estime publique de vertus ou de talens extraordinaires p. 6. 7. erreur de la faire naistre de l'orgueil, preuve de la fausseté de cette idée -- Elle naist du concours de tous les témoignages particuliers, que chacun rend en secret aux vertus distinguées. p. 9. douter de l'excellence de la gloire, c'est douter de l'excellence de la vertu mesme, qui en est l'origine -- La gloire est à la vertu ce qu'est l'eclat au diamant, p. 10. 11. ce que c'est que decrier la gloire *ibid.* Le grand homme l'acquiert sans la rechercher, & la possède sans la mepriser

*ibid.* Elle est la recompense la plus honneste de la vertu, mais elle n'en doit pas estre le motif. p. 15. on peut estimer la gloire sans faire tort à la vertu p. 20. la gloire n'est pas la fin que se propose l'homme de bien, elle est le moyen dont la vertu se sert pour luy plaire p. 27. 28. bannir la gloire d'entre les hommes, ce seroit bannir l'admiration qu'on a pour les talens -- Ce qui s'en suivroit p. 28. la gloire est le plus precieux & le plus estimable de tous les biens parce qu'elle perfectionne, multiplie, & assure tous les autres p. 30. le desir de la gloire ne peut s'eteindre dans le cœur mesme des plus vicieux, ils ne peuvent se résoudre à la perdre lors mesme qu'ils renoncent à la meriter. p. 35. 36. si la gloire n'est pas un bien, l'infamie n'est pas un mal, consequence de ce principe. p. 39. s'il y a de

la honte à estre touché de la gloire ,  
 il y a du crime à la proposer pour  
 recompense , & pourquoy. p. 43.  
 si les declamations que l'on a cou-  
 tume de faire contre la gloire ,  
 peuvent eblouir un esprit peu at-  
 tentif, elles ne peuvent convaincre  
 un homme raisonnable. p. 49. la  
 gloire ne consiste point dans une  
 acclamation momentanée p. 50.  
 la nature de la gloire est si pure ,  
 qu'elle ne peut subsister avec la  
 moindre teinture du vice ou du  
 crime. Elle quitte celuy qui la  
 possède dès qu'il abandonne la  
 vertu. p. 77. 78. elle est l'appa-  
 nage propre du vertueux seulement  
 p. 79. elle differe de l'immortalité,  
 les exemples d'Erostrate, de Pha-  
 laris, d'Attila, & de Tamerlan  
 le prouvent. p. 80. la gloire ne  
 consiste pas à éterniser son nom  
 mais ses vertus p. 85. nos actions  
 ne doivent pas courir après la

gloire mais la gloire doit les suivre -- Comparaison d'un homme qui court après la gloire, à celuy qui tourne le dos au soleil & qui court après son ombre. p. 87. La gloire n'est digne que de mépris lorsqu'elle entre en concurrence avec la vertu. p. 88. Un honneste homme sacrifie sa gloire à son devoir non à ses interests. *ibid.* La gloire seule peut rendre les peuples puissans, craints & respectez au dehors, sages, laborieux & tranquilles au dedans, & comment p. 91. La gloire, monnoye qui couste peu à la société, & qui luy rend beaucoup. p. 109. Elle est le seul contrepoids assez fort pour élever les hommes jusqu'au mépris de la mort -- Ce qui arriveroit si on la banissoit d'entr'eux *ibid.* L'amour de la gloire, source de toute les vertus Grecques & Romaines. p. 119. Il conduit à esti-

mer ce qui est estimable, & à mépriser ce qui est digne de mépris, il fait naistre l'emulation ce qui en arrive, p. 121. 122. Il ne faut pas croire, que la gloire soit quelque chose de trop grand, pour pouvoir s'abaisser jusqu'au commerce, & aux arts -- Chacun dans sa profession peut acquerir de la gloire, elle a ses degrez. p. 124. Oster la gloire à la vertu, c'est luy ravir son éclat, & sa beauté. p. 159. L'amour de la gloire étouffe dans tous les cœurs jusqu'aux moindres mouvements de la vanité, ce qui en arrive. p. 136. Il engage à bien vivre avec foy, & avec les autres, mene à ne se rien pardonner, de là à n'avoir rien à se reprocher. p. 148. Celuy qui aspire à la gloire, plus attentif à meriter l'estime publique qu'à l'obtenir. p. 149. 150. Celuy qui aime la gloire ne peut estre satisfait de



suffrage unanime de tous les hommes lorsque le sien luy manque. *ibid.* Difference de l'homme amoureux de la gloire, & du politique, & de l'adulateur. p. 154. Rien à craindre de bas de l'homme qui aspire à la gloire -- Il fera tout ensemble votre rival & votre amy. p. 155. La gloire que nous avons acquise nous porte encore bien plus fortement à la vertu, que l'emulation que nous donne la gloire des autres -- Pour ne pas demeurer en deçà de l'attente que nous avons donnée de nous, il arrive que nous la passons de beaucoup. p. 161. 162. Malheurs que la gloire attire aux hommes -- Deux plus communs & plus inevitables qui renferment en quelque sorte tous les autres *ibid.* Elle augmente à vos yeux ce que vous pouvez avoir de bon, & grossit ce qui paroist mauvais dans les autres, ce qui en arrive. p. 163.

164. Les ennemis que la gloire nous attire n'en doivent point degouster. p. 167. Routes qui conduisent à la gloire aussi différentes que les conditions des hommes. p. 171. On ne doit se flater d'y arriver qu'en prenant la vérité pour guide *ibid.* Mot d'un Philosophe de l'antiquité : Que le seul moyen d'acquérir de la gloire c'estoit d'estre ce que l'on vouloit paroistre. *ibid.* Deux moyens aux grands hommes pour acquérir de la gloire, ou de faire des choses dignes d'estre écrites, ou d'en écrire de dignes d'estre luës. p. 174. Route de la gloire moins périlleuse pour ceux qui sont destinez à commander aux autres, mais très difficiles à tenir p. 191. La gloire ne se montre à personne si belle qu'aux gens de Lettres, ils sont les distributeurs de ses graces, p. 207. Ce qu'elle leur couste p.



211. L'homme de Lettres ne peut arriver à la gloire, si les malheurs de la pauvreté l'épouvantent, ou si les suites de la vérité l'éfrayent. p. 213. Le plus sur moyen pour arriver à la gloire, est de ne rien faire pour s'en attirer, & de ne rien obmettre pour s'en rendre digne p. 216. Allusion de la gloire à la lumière. p. 217 Celuy qui laisse voir trop à decouvert son amour pour la gloire, ne blesse que l'amour propre des autres, & ne fait tort qu'à luy -- Comment il peut malgré cela se concilier l'estime de son siecle, & meriter l'admiration de la posterité. p. 220. La gloire ne tient qu'à la seule personne, & n'est donnée que par la vertu, les Grands ont plus de routes pour y aller, ils peuvent l'acquérir avec des vertus communes, les petits à peine peuvent-ils l'obtenir avec des vertus extraordinaires -- Elle est cependant plus difficile à

acquerir pour les Grands que pour les petits -- Par quelle raison. p. 225. Dans la gloire, c'est reculer que de ne pas avancer. p. 231. La gloire n'estant que l'éclat de la vertu, elle disparoist dès que la vertu se retire. p. 232. Tous ceux qui sont parvenus à la vraye gloire l'ont meritée, une infinité de grands hommes l'ont meritée qui n'y sont point parvenus, malheur deplorable. 241. Les Lettres seules peuvent y remedier. p. 242. Point de gloire sans merite & sans vertu. La probité en forme le fonds, la modestie luy donne le lustre, la seule innocence des mœurs avec la modestie peuvent suffire, pour acquerir une grande gloire. Exemples d'Aristide & de P. Scipion Nasica. p. 248. 249.

*Grands.* Dans les rangs qui les élevent au dessus des autres, rien de ce qu'ils disent, ou de ce qu'ils font n'est perdu. p. 204.

Plus de malins & d'envieux parmi ceux dont ils attirent les regards, que d'admirateurs, & d'indifferens p. 205. Rien d'equivoque n'est expliqué à leur avantage -- On les louë presque toujours pour les surprendre, on ne les blasme presque jamais pour les servir *ibid.* portrait des Grands tels qu'ils doivent estre. p. 205. 206. La gloire n'est faite que pour ceux qui rassemblent toutes les vertus. p. 207. Seul moyen qu'un Grand élevé au comble des honneurs, ait pour s'élever davantage, c'est que seur de sa propre grandeur il en sçache descendre. p. 250. *Grecs.* En veneration dans tous les endroits du monde, & pourquoy p. 116. 117.

## H

**H** *Annibal* fut le seul qui fit justice à Fabius plaisanté également par les Romains & par les Cartaginois. p. 13. Champ où il estoit campé

vendu aux encheres publiques  
par les Romains. p. 118.

*Hercule*. Fuit la volupté pour suivre  
la vertu. p. 33.

*Hermocrate* banni après avoir deffait  
les Atheniens qui avoient assiegé  
Syracuse sa patrie. p. 46.

*Heros*. A qui la Fable & l'Histoire  
ont donné ce nom. p. 179. Por-  
trait du veritable Heros -- Leur  
gloire est difficile à acquerir. p.  
180. La Fable a moins songé, à  
ne leur point attribuer de vices,  
qu'à cacher ceux qu'ils avoient  
sous de grandes vertus. Exemples  
dans *Hercule*, *Thesée* &c. p. 182.  
Les Heros dont l'Histoire con-  
sacre la memoire ne sont point  
illustres par des prodiges, mais ils  
ne sont souillez d'aucunes taches  
honteuses -- Le nombre en est petit,  
les noms de quelques uns. p. 183.  
Il ne suffit pas pour faire un Heros  
d'estre vaillant, quelles qualitez il  
y doit joindre. p. 191. & suiv.

*Homere.* Sa pauvreté. p. 214.

*Homme.* Difference de l'homme vertueux & du superbe. Pref. Ce n'est point connoître l'homme que d'en faire un que l'on conduise sans aucun raport à son interest. p. 26. trois sortes d'hommes dans le monde, les uns livrez au vice; les autres devoïez à la vertu, les derniers qui l'aiment, mais qui n'auroient pas assez de force pour la suivre, si elle ne leur montrait des recompenses -- Les premiers perdus pour l'Etat, les seconds en font la portion la plus precieuse, les troisièmes la plus considerable -- Il est de l'interest public de s'affectionner les derniers, quels moyens il y faut employer. p. 113. & suiv. les hommes pardonnent moins les vertus que les mauvaises qualitez. p. 164.

*Honneste.* Rien de plus honneste que de faire des progrès dans les sciences

ces utiles à la société. p. 66. 67.

*Honneurs.* Tous ceux qui ont esté decernez par autorité publique prouvent le cas que l'on a toujours fait de la gloire. Enumeration de ces honneurs. p. 42. 43.

## I

**I** *Nfemie* ; Elle est une des plus redoutables peines dont les Loix menacent les criminels -- Il s'en suit que la gloire est un grand bien p. 41. 42.

*Injustice.* Elle blesse bien plus de gens, que le bienfait n'en oblige. p. 239.

*Intrepidité.* Personne ne l'a peutestre portée plus loin que l'ont portée Alexandre, & Cezar. p. 184.

## L

**L** *Acedemone.* Ce qu'elle a esté tant que les Loix de Licurgue y ont conservé leur autorité. p. 137. Dans quels cas les femmes y pleuroient leurs enfans morts. 138.



On n'y souffroit pas qu'un homme decrié par ses vices y fit l'ouverture d'un avis utile, on le faisoit proposer par un homme de bien, & pourquoy. p. 189.

*Lecteur.* Il n'y en a point d'assez bon pour croire sur sa parole, un auteur qui se loüe. *Pref.*

*Leonidas.* Brave la mort avec ses 300. Lacedemoniens au detroit des Thermopiles, ce qu'il pense dans cette situation. p. 34.

*Lettres.* Belles Lettres florissantes à Athenes -- Rome a montré que les Grecs pouvoient estre egalez & mesme surpasser. p. 128. 129. C'est aux honneurs dont elle combloit les Lettres, qu'elle doit cet avantage, après Auguste elles commencent à tomber. p. 134. Elles sont un peu soutenues par Trajan, Adrien, &c. sans pouvoir reprendre leur premier éclat. p. 135. Un Estat ne les peut faire fleurir

qu'autant qu'il sçait les honorer.

p. 135. Veneration de tous les peuples dans tous les temps pour les gens de Lettres. p. 208. Se

voïer aux Lettres c'est se voïer à la pauvreté, ou renoncer à la fortune. p. 215. L'homme de Lettres ne doit jamais s'écarter de la vérité, ce qui arrive lorsqu'il s'en écarte. Ce qui arrive lorsqu'il ne s'en écarte pas *ibid.* sans les Lettres nulle gloire ne sera jamais durable.

p. 242. Elles rendent infiniment plus aux Grands qui la protegent qu'elles n'en reçoivent. p. 243.

*Loüanges.* S'il y a un air de vanité à se montrer trop touché des loüanges, du moins il y a de l'ingenuité à se laisser voir tel qu'on est -- Un juste milieu à observer sur cette matiere. 221. n'estre point avare de loüanges à ceux qui en meritent est un moyen bien seur d'acquies de la gloire -- Le froid qu'on garde

- sur le recit de ses propres loüanges, n'autorise jamais à en avoir sur celles d'autrui. p. 222. Celuy qui ne loüe personne interesse tout le monde à le mepriser. p. 223. 224.
- Loüer.* Il est dangereux de loüer dans les mechants mesme ce qu'ils ont de bon. p. 189.
- Loüis.* XI. Son portrait, fautes qu'il fit pour avoir trop compté sur son habileté. p. 202.
- S. Louis.* Ne parut jamais plus grand que dans les fers des Sarasins 228.
- Lucrece* admiré par sa poësie, en execration par les principes qu'il a voulu établir. p. 83.
- Lucrece.* Dame Romaine immola son devoir à sa gloire, s'en repentit & s'en punit. p. 89.
- Lyfandre.* Essaye de renverser les Loix de Sparte, après y avoir acquis le premier rang. p. 165.

## M

**M** *Alheurs.* Ils sont les creusets de la gloire. p. 229.

*Martial.* Jugement qu'il porte de son propre ouvrage en l'envoyant à son amy. Préf.

*Mecenas.* Son goust pour les Lettres, son nom devenu celuy des Grands qui cherissent les gens de Lettres.

p. 134.

*Mensonge.* Il est odieux de sa nature -- Il est vice quand il tombe sur des choses indifferentes -- Quand il tombe sur des choses importantes & qu'il nuit il est crime. p. 40.

*Merite.* Le merite ignoré ne peut produire de gloire -- Il peut y avoir un merite sans gloire, il ne peut point y avoir de gloire sans merite.

p. 61. 62.

*Michel-Ange* illustre par ses chef-d'œuvres de Sçulpture & de Peinture, odieux par son crime p.

83. 84.

*Modestie.* Ce n'est point une vertu qui ne convienne qu'au vulgaire.

p. 246

*Monument.* Ceux qui sont communs à la gloire & à la vanité sont perissables. p. 239.

*Mot.* Gens aussi charmés d'un bon mot qu'ennuiez d'un bon raisonnement. p. 69

*Moyse.* Il se sert du motif de la gloire, pour engager le peuple Hebreu à suivre la loy de Dieu. Pref.

## N

*Nations.* Il n'est presque rien sur quoy différentes Nations n'ayent differemment pensé. Toutes sont convenues d'honorer ce qu'on appelle vertueux dans leur pays, & de mepriser ce que l'on nomme vicieux. p. 31.

*Neron.* Sa gloire eût sur passé, du moins eust égalé celle de Titus, si comme luy il n'eust regné que trois ans p. 232. Seneque avoit été son précepteur, Burrus son gouverneur. p. 233.

## O.

**O**pinions. Ce qui n'existe que dans l'opinion du vulgaire ne peut estre un bien réel & estimable p. 45. Le nombre des opinions est la regle nécessaire des jugement humains. p. 55. La depravation qui regne dans les mœurs n'infecte point les opinions. p. 56. L'opinion momentanée du peuple n'est point celle qui forme la reputation. p. 58.

**Orateurs.** Ils gouvernent Athenes, p. 129. Ils ont un semblable succès à Rome. p. 136.

**Orgueil,** autant d'orgueil à paroître avide d'applaudissemens, que d'honneur à les mériter. p. 86.

**Orgueilleux.** Il se détruit par les moyens mêmes qu'il employe pour s'élever. p. 153.

**Origine.** La plupart des peuples jaloux de rapporter leur origine aux Heros, & aux hommes célèbres

-- Leur ridicule d'adopter la Fable  
mesme pour s'associer à la gloire  
de ceux qui y sont celebres. p. 32.

*Ostracisme* odieux reproché aux A-  
theniens. p. 28.

*Oforius*. Il a fait un Traité de la Gloi-  
re. Idée generale de cet ouvrage,  
Pref.

## P

**P** *Apinien*. Sa reponse à Caracalla  
qui le pressoit de faire une appo-  
logie, pour le justifier d'un meurtre de  
son frere -- Son refus luy cousta  
la vie. p. 236.

*Parler*. On aime à parler de vous,  
tant que vous vous ignorez.  
On prend plaisir à vous ignorer,  
dés que vous en parlez -- Exem-  
ples en Grece, à Rome, en France  
de gens dont tout le monde par-  
loit, qui ne parloient jamais d'eux --  
Si quelques hommes celebres en  
ont usé autrement, leur gloire  
en a souffert. p. 217. 218.

*S. Paul*

**S.** *Paul* dit aux Romains que leur gloire se repand par tout l'Univers, aux Philippiens que leur éclat comme celuy des astres se repand de jà de toutes parts, aux Corinthiens, en parlant de luy mesme qu'il souffriroit plustost la mort que la moindre diminution de sa gloire.  
 Pref.

**Pausanias.** Conspire contre sa patrie après la bataille de Platée.

**Pauvre.** Phocion & Epaminondas seroient moins illustres s'ils n'a-voient esté pauvres dans le sein de la gloire. p. 228.

**Peuple.** Les sentimens qu'il montre dans des occurrences subites ne forment point le caractere de ses jugement definitifs, p. 49. 50. Revenu à luy, il comble d'eloges la vertu malheureuse, & charge d'imprecations le vice heureux, p. 51. Ce n'est point au peuple qu'il faut imputer le banissement



- ou la mort indigne des grands hommes -- Marques de respect qu'il donne à un homme vertueux, même au milieu d'une sedition, p. 51, 52. Dieu s'explique quelquefois par sa voix. -- Si d'abord il ne suit pas toujours les sages, les sages le ramènent presque toujours à eux, p. 59, 60. Tranquillité du Peuple un des effets de l'amour de la gloire, p. 135. Le peuple donne ses respects extérieurs à la place ou au rang, mais il ne donne son estime qu'au mérite, p. 227
- Phenomene.* Phenomene extraordinaire de voir les richesses se reconcilier avec les Lettres en faveur de quelques hommes celebres, p. 214
- Philippe*, ce qu'il écrivit à la naissance d'Alexandre son fils, p. 130
- Philosophes* austeres qui preschent l'insensibilité pour la gloire, refutez par leurs propres écrits, p.

36. Ils cherchent moins à détromper les hommes de la gloire, qu'à surprendre leur admiration, *ibid.*

Plus ils declament contre la gloire, plus ils paroissent l'estimer -- Ils ne la décrivent que pour l'acheter moins, p. 37, 38

*Platon.* Faste de Platon foulé aux pieds par quelques Philosophes. Sa réponse. -- Son faste n'estoit que dans ses meubles, celui des autres estoit dans leur esprit & dans leur cœur, p. 38. En quoi il faisoit consister la bonne maniere d'élever des enfans, p. 157. Il nomme la crainte de l'infamie la gardienne de toutes les vertus, p. 158

*Rompée,* il luy en cousta cher pour avoir esté attentif aux plaisanteries que l'on faisoit de sa moderation, p. 14. il perd un en jour sa patrie & sa gloire, qu'il vouloit conserver au peril de sa patrie, p.

- Porus*, il eust esté moins grand, s'il n'eût esté deffait & captif, p. 228
- Préface*, la meilleure ennuye le lecteur impatient d'entrer en matiere. *Préf.* Quand la plus nécessaire peut estre utile, *ibid.*
- Profession*, certaines professions peu honorées, & pourquoy, p. 98
- Prosperité*. En banissant la deffiance, elle éloigne la precaution, ce qui en arrive, p. 230
- Proverbes*, leur origine, p. 60

Q

**Q**uintilien, sentimens qu'il souhaitoit dans un enfant pour ne point craindre qu'il se livrât à la paresse. Il preferoit l'instruction des écoles à l'éducation domestique, p. 156, 157

R

**R**ecompense, elle a deux objets, payer le service rendu, & exciter à en rendre de semblables, p. 108

*Regulus* retourne chez les Carthagi-  
nois, p. 117, à quoi il doit sa gloi-  
re, p. 228

*Reputation*, quoi que l'on n'ait pas  
toujours celle qu'on merite, on  
n'a presque jamais celle qu'on ne  
merite pas, p. 55. Mot memorable  
d'un ancien, une grande reputa-  
tion n'est gueres moins dangereuse  
qu'une mauvaise, p. 164

*Respect*, les respects exterieurs dis-  
paroissent à l'aspect de l'adversité,  
le respect interieur redouble, p.  
227

*Rois*, ils ont tant de moyens d'ob-  
tenir l'estime, & l'amour de ceux  
qui les environnent, qu'on a peine  
à comprendre, comment elle leur  
eschape si souvent, p. 191. il sem-  
ble que superieurs à tous les in-  
terests qui excitent les passions des  
particuliers, ils devroient en estre  
exempts, & comment, *ibid.* Ils y  
sont plus en prise que les autres

hommes. -- Nombre très-petit de Rois que l'Histoire a proposé aux autres comme modeles, exemples, p. 192, 193, ils ne peuvent parvenir à la gloire qu'autant que la verité les éclaire, & que la vertu les guide. -- Il est difficile qu'ils soient accessibles à la verité, & dociles à la vertu, & pourquoi, p. 194. & *suiv.* Si la France a vû plus d'une fois un tel Roy, c'est dans l'espace de treize siecles, p. 196. Ceux qui ont eu l'avantage d'obeir avant que de commander, changent de point de vûë en changeant de condition, p. 197. Mal éclairés par la verité il n'est pas possible, que la vertu la plus attentive les puisse bien guider, p. 198. Supérieurs à leurs propres passions ils sont esclaves de celles d'autrui -- Ils aiment leurs peuples, & les oppriment; la gloire qu'ils obtiennent est plus brillante, & plus du-

table, mais le chemin qui y conduit est bordé de precipices, p. 199 & suiv. Ils ne doivent pas croire, que ceux qu'ils élevent aux emplois soient revêtus de l'infaillibilité. -- Croire tout ce qu'on dit d'eux, c'est en faire le jouet de l'envie. -- Ne croire rien, c'est en faire des tyrans absolus, p. 203, 204

*Rome.* Camille, Coriolan, en sont chassés, p. 46. Les Dames Romaines portent leur bijoux au trésor public, p. 118.

*Citoyens Romains.* Titre d'honneur ambitionné des Roys mesmes, p. 118. On respectoit encore les vertus des Romains dans le temps que l'on ne voyoit plus que leurs vices -- Il falut plusieurs siècles aux Nations assujetties, pour les desaccoutumer de les regarder comme les maistres nés de l'Univers, p. 118. 119. Quelle estoit la Re-

Bbiv

publique Romaine , dans le temps que le Dictateur retournoit à la charrüe après avoir quitté le commandement , p. 138. Le peuple Romain en estendant sa domination estendit ses desirs, & corrompit ses mœurs, p. 139. Le luxe qu'il emprunta des Nations vaincuës triompha des vainqueurs du monde & vangea l'Univers, p. 140. Les vertus passerent pour vices , ce qui en arriva, p. 140. 141. Guerres civiles mille fois plus cruelles, que celles que la Republique avoit soustenües contre les Barbares *ibid.* les Romains dans les guerres civiles ne parurent combattre, que pour le choix des tirans, exemples de Sylla, de Pompée, &c. qui le prouvent -- Efforts de Cicéron, de Caton, & de Brutus inutiles, p. 141. & *suiv.*

## S

**S** *Ages*. Les plus éclairés ne voyent qu'à travers le nuage de leur humeur, de leurs interests, & de leurs preventions, p. 46. Enumeration de leurs diverses manieres de penser.

P. 47.

**Salomon** dans le mepris qu'il fait des choses de la terre en excepte la gloire. Pref. il dit que l'honneur est le prix des travaux des justes *ibid.*

**Samuel** exhorte les hommes à adorer Dieu par l'esperance de la gloire. Pref.

**Sçavans**. Ils ne doivent les honneurs qu'on leur rend qu'à leur propre merite. p. 209. Objection à ce sujet -- Reponse à l'objection. p. 200. Aussi rare de voir des Sçavans devenus riches, que commun de les voir indigents. p. 214.

**Scevola** éloigne Porcenna des murs de Rome. p. 117.

**Scipion**. Jaloux de sa gloire se preserve



à 26. ans de l'amour d'une jeune captive. p. 33. Il est accusé devant les Romains assemblez, & les invite d'aller rendre grace aux Dieux d'une victoire qu'ils avoient remportee à pareil jour sur les Carthaginois. p. 52.

*Scelerats* dont les forfaits éternisent la feleratesse. Neron & Domitien éternellement detestez. p. 82.

*Senecque* ne scût pas mieux soutenir sa gloire que son disciple. p. 224. Son avarice *ibid.* Tacite s'efforce de le justifier, il n'a persuadé personne, & pourquoy-- La harangue qu'il fit pour Neron au sujet du meurtre d'Agrippine ne peut s'excuser-- Il ne conserva sa vie par cette lâcheté, que pour la perdre d'une maniere honteuse-- Il eut besoin des exhortations, & des exemples de sa femme pour s'y refoudre. p. 236. Il n'a laissé de toute sa gloire que d'utiles leçons

que les mauvais exemples n'ont  
pû gaster. p. 237.

*Sylla*, après avoir usurpé à Rome la  
suprême puissance, la quitte. p. 73.

*Socrate*, condamné -- Sa fermeté --  
La justice qu'on lui a rendue après  
sa mort. p. 84. Il n'eut pû avoir de  
manteau l'hiver sans le secours de  
ses amis. p. 214. Souveraine puis-  
sance, écueil pour Neron, source  
de gloire pour Titus. p. 237.

*Spartacus* à la tête d'une armée de  
Gladiateurs fait trembler Rome --  
Sa valeur & celle des siens, p. 176.

*Spectacle*, le plus agreable pour Jupi-  
ter, & le plus digne de luy, c'est  
de voir un sage aux prises avec la  
mauvaise fortune, mot de Seneque.  
-- Il eut esté plus vrai, & plus beau,  
s'il eut dit aux prises avec la prof-  
perité, p. 229

*Statuës*, Codrus n'en eut point, De-  
metrius Phalereus en eut trois  
cens. Brutus & Camille en eurent

à peine une ou deux de bronze.  
 Domitien en eut sans nombre,  
 d'or & d'argent, celles de Brutus  
 en veneration 300 ans après, cel-  
 les de Domitien mises en piéces  
 après sa mort. -- La raison de cette  
 difference, p. 240

## T

**T** *Amerlan.* Personne n'a jamais  
 fait de plus vastes & de plus in-  
 croyables conquestes que luy, p.  
 178

*Testaments,* dans l'ancien Testament  
 les peines & les recompenses dont  
 il y est parlé sont temporelles &  
 presentes. Préf. Le nouveau n'y a  
 rien changé. La vraye gloire, loin  
 d'y estre attaquée, nous y est pro-  
 posée comme la recompense de  
 l'humilité, *ibid.*

*Themistocles* conspire contre sa patrie  
 après la bataille de Salamine, p.  
 165.

*Theodose* le Grand, trop de confian-

ce dans ses favoris, p. 200

*Tite-Live*, on venoit à Rome des colonnes d'Hercule pour le voir, p.

132

*Titus*, difference de sa conduite avant la mort de son pere & après.

-- Sa vie fut courte, le surnom de delices du genre humain luy est resté, p. 237, 238

*Tombeau*. Tous les autres biens nous quittent au tombeau, la seule gloire nous reste, p. 241

*Tromper*. Tout le monde ne conspire point pour tromper personne, & personne ne réussit à tromper tout le monde, p. 55

V

*Valeur*, Cezar & Alexandre admirez par leur valeur, ne peuvent estre respectez ni aimez de la posterité, p. 82. La valeur est nécessaire pour faire craindre un Estat. -- C'est à la valeur seule que l'on doit la paix, p. 106. Elle ne brille

- que dans les pays où la gloire est le plus aimée, elle est de toutes les vertus celle qui a esté comblée de plus d'honneur, exemples à ce sujet, p. 106, 107. Rien de plus propre à inspirer & à nourrir la valeur que la gloire, p. 108. La valeur est la vertu la plus importante à la société lorsqu'elle luy est utile, elle devient crime lorsqu'elle luy est nuisible, p. 147. La valeur est la première qualité du Heros, mais elle ne suffit pas pour le parer d'un si grand titre, p. 175
- Vanité.* Celui qui veut fixer l'attention sur sa personne, l'attire sur sa vanité, p. 152
- Verité,* elle seule a droit de fixer les suffrages du peuple, p. 62
- Vertu,* ses motifs doivent estre indépendans du bien ou du mal qui reviendra de la pratiquer. -- Ce qui nous doit attacher à elle, c'est que rien n'est plus aimable, p.

Ce qui s'ensuivroit si nous ne la suivions qu'autant qu'il nous seroit utile de ne nous en pas écarter, p. On doit craindre qu'à force de l'épurer on ne la fasse évaporer, p. 21. Celui qui va droit à la vertu & qui rencontre sur sa route où l'utilité n'en est pas moins vertueux, p. 22. Comparaison de la vertu & de ses recompenses, avec une femme dont on ne connoistroit que la beauté, & qui par la suite se trouveroit une grande Princesse, p. 24. 25. Il est à craindre qu'en voulant degouster les hommes des recompenses de la vertu, on ne les degouste de la vertu mesme, p. 26. vouloir qu'ils n'y soient point sensibles c'est vouloir qu'ils ne le soient pas à la vertu. *ibid.* Exemples de Titus & de Trajan dont les vertus ont consacré leurs noms à la posterité, p. 82. Aucune des vertus morales de

l'homme n'est purement gratuite  
 p. 108. Il est des Heros qui n'ont  
 besoin pour suivre la vertu, que  
 de la voir depouillée mesme de  
 tous ses charmes --- Elle en a besoin  
 pour animer les hommes ordinai-  
 res -- Quand la gloire ne seroit  
 propre qu'à cela, la société en re-  
 tireroit toujours un grand fruit.  
 p. 111. 112. Exemples de plu-  
 sieurs Heros qui sont demeurez  
 fideles à la vertu dans le sein de  
 la gloire, p. 165. La vertu sans  
 gloire excite quelquefois des va-  
 peurs d'orgueil, p. 166. Ecüeils  
 qui en sont inseparables *ibid.* Ils  
 doivent reveiller l'attétion de ceux  
 qui la possèdent, & ce ne sont pas  
 des raisons de la negliger, p. 167.  
 La vertu digne de loüange par  
 tout où elle se trouve, p. 188. Si  
 de vertueuses actions donnent de  
 la gloire, la perseverance dans la  
 vertu peut seule l'assurer, p.

Le public ne refuse ses applaudis-  
sement à la vertu que lorsque  
l'obscurité la luy derobe , p.

*Vice.* Il est l'objet du mepris des  
hommes p. 40. Il est forcé de ren-  
dre hommage à la vertu , p. 82.

*Vicieux.* Les soins qu'ils prennent pour  
deguiser leurs vices, repondent de  
leurs éloges pour la vertu , p. 58.  
Ceux qui se parent de leurs vices  
sont en petit nombre *ibid.* Les  
vicieux sont souvent mieux par-  
tagez des biens utiles, & agreables  
que les plus vertueux , p.

*Virgile.* Honneurs qu'il recevoit à  
Rome , p. 133. Sa modestie -- Il  
condamna son Eneïde au feu avant  
de mourir , p. 245.

*Vivre.* Secret le plus seur de bien  
vivre avec les autres, est de se  
montrer sans cesse occupé d'eux,  
& de ne le paroistre jamais de  
soy; se montrer occupé de soy,  
c'est orgueil, le paroistre des



## X

**X** *Erxés*, mot de Xerxés rapporté par Xenophon. Cyrus luy demanda comment on pouvoit acquerir le nom de sage ; il luy respondit, que le seul moyen c'estoit de l'estre.



*CATALOGUE DES LIVRES  
nouveaux, qui se vendent à Paris,  
chez PIERRE HUET, au Palais,  
sur le second Perron de la sainte  
Chapelle, au Solcil Levant.*

**H**istoire des Dauphins François,  
& des Princesses qui ont porté  
en France la qualité de Dauphi-  
nes; précédée d'une dissertation  
historique sur le Dauphiné: rem-  
plie d'un très-grand nombre de  
remarques sur l'Histoire; avec un  
extrait de la donation que le der-  
nier Dauphin de la Tour du Pin fit  
du Dauphiné & des pays en dépen-  
dans au Prince Charles petit-fils  
du Roy Philippe de Valois, & l'E-  
dit de majorité des Rois. vol. in 12.

Histoire des Campagnes de Son Al-  
tesse Serenissime Monseigneur le  
Duc de Vendôme. vol. in 12.

C 6 ij

Relation d'un voyage d'Espagne à Bender, fait en 1712. par le Chevalier de Bellerive, & de son séjour au camp du Roy de Suède; avec des remarques sur la religion, les mœurs, les coûtes & les richesses des Turcs: dediée à S.A.R. Madame. vol. in 12.

La Campagne de M. de Villars en 1712. avec l'histoire des combats d'Almenar & de Pennalva, des batailles de Sarragoffe & de Villaviciosa, & du siege de Gironne. vol. in 12. 1713.

Les Aventures galantes de M. D\*\*\* ou les effets surprenans de la sympathie. 5 vol. in douze.

La Voiture embourbée. vol. in douze.

Le Supplément de Tasse rousi friou titave, aux femmes, ou aux maris pour donner à leurs femmes. Ce livre est très-utile & très-nécessaire aux deux sexes pour rendre la société de l'hymen agreable

& tranquille. vol. in douze. 1713.  
**R**eflexions morales sur les ouvrages  
 de Dieu dans l'ordre de la nature  
 & de la grace, & sur les plus im-  
 portantes veritez de la Religion;  
 où les personnes qui font des re-  
 traites trouveront des moyens très-  
 efficaces pour les porter à un par-  
 fait changement de vie, & à la re-  
 formation de leurs mœurs; aug-  
 mentées de l'Ordinaire de la Mes-  
 se. 2 vol. in douze.

**L**es regles de la Predication Evange-  
 lique: ouvrage utile à tous ceux  
 qui veulent annoncer la parole de  
 Dieu, & l'écouter avec fruit. vol.  
 in douze.

**M**aximes & reflexions sur l'éduca-  
 tion de la jeunesse, où sont ren-  
 fermez les devoirs des parens &  
 des precepteurs envers les enfans:  
 avec des maximes & des reflexions  
 particulieres sur l'éducation des  
 Princes. vol. in douze.

Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions & de ses egaremens. vol. in douze.

Dissertation pour maintenir l'unité de Marie-Madeleine, Marie sœur de Marthe, ou la Femme pecheresse, par l'Ecriture, la Tradition, & l'Usage de l'Eglise. vol. in 4<sup>o</sup>.

Traité des Heures Canoniales, & des devoirs d'un Chanoine, par un Chanoine de l'Eglise Royale de S. Quentin. vol. in douze.

Les Regles de la Prononciation pour la Langue Françoisse. vol. in douze.

Imitations de toutes les grandeurs.

Les Epîtres & Evangiles pour tous les jours de l'année. vol. in douze.

*Belles Lettres, Histoires & Romans.*

Recueil des Opera. 9 vol. in douze.

Les œuvres de M. Corneille. 10 vol. in douze.

— De M. Moliere, 8 vol. in douze.

— De M. Racine. 2 vol. in douze.

— De M. Scaron. 10 vol. in douze.

- De M. Montfleury. 2 vol. in 12.
- De M. Boileau. 2 vol. in douze.
- De M. S. Evremont. 7 vol. in 12.
- De Madame la Suze. 4 vol. in 12.
- Histoire de Dom Guichotte. in douze  
6 vol.
- La même, d'Avellaneda. 2 vol.
- Les Fables en vers, par M. la Fontaine. 5 vol. in douze.
- Les Georgiques de Virgile, de M. Segrais. vol. in 8.
- Histoire de France, par Mezeray, 8  
vol. in douze.
- La même, in 4. 3 vol.
- Zayde, Histoire Espagnole, avec un  
Traité de l'origine des Romains. in  
douze 2 vol.
- Les Mille & un Jour, Contes Per-  
sans, traduits en François par M.  
Petit de la Croix. 5. vol. in douze.
- Les Mille & une Nuit, Contes Ara-  
bes, traduits par M. Galland, 10  
vol. in douze
- Les Mille & un Quart-d'heure, Con-

tes Tartares. 2 vol. in douze.

Abregé Cronologique de l'Histoire  
universelle sacrée & profane. Tra-  
duction nouv. suiv. la dern. Edit.

Lat. du P. Petau. 5 vol. in douze.

Les Lettres de Pline le jeune, tradui-  
tes par M. de Sacy Avocat au Con-  
seil. 3. édit. en 3. vol. in douze.

Traité de l'Amitié, par le même.  
Seconde édit. in douze.

Panegyrique de Trajan, par le même.  
in douze.

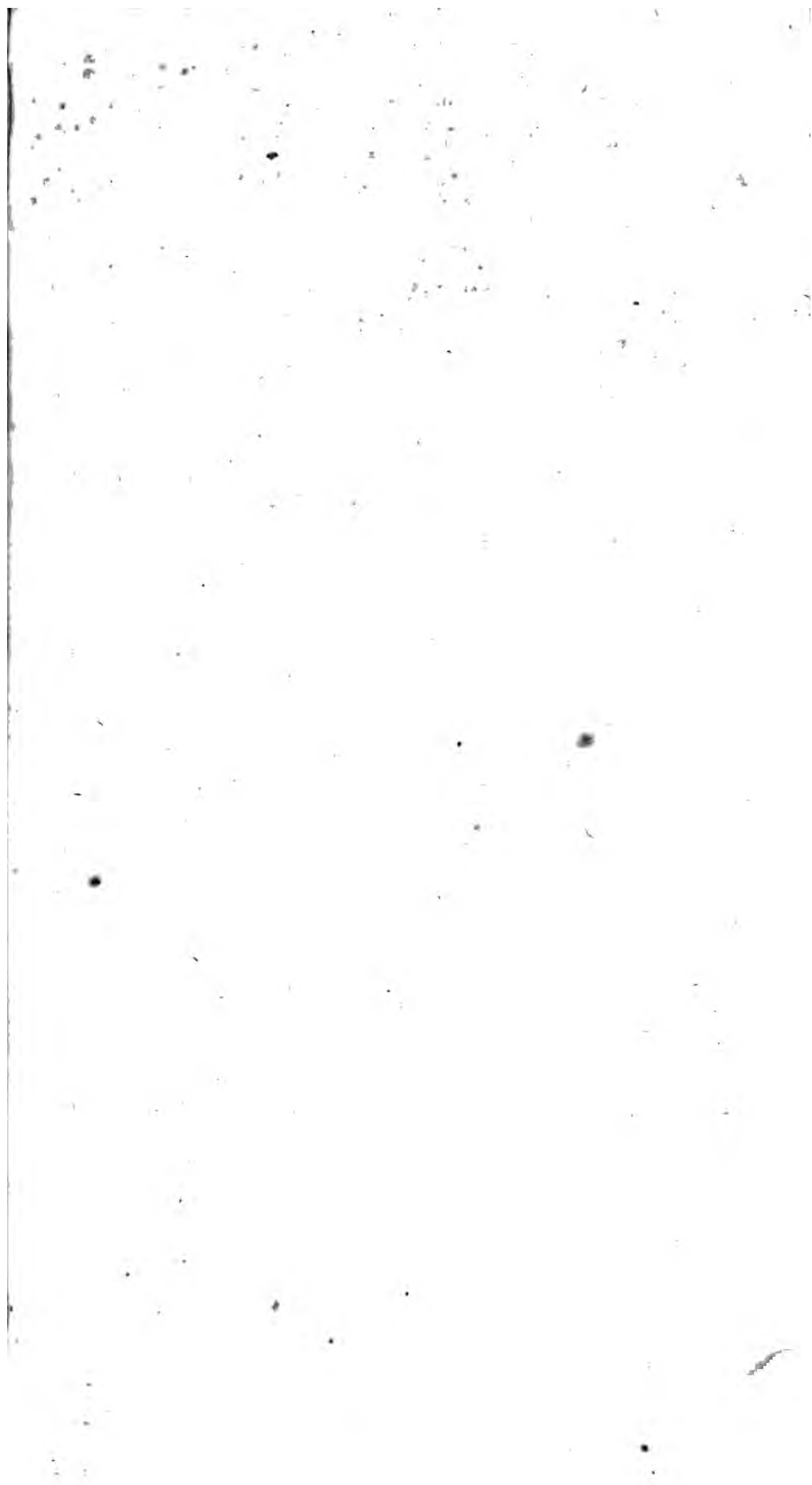
Traité de la Gloire, par le même. in 12.

Les Oeuvres de Madame de Ville-  
dieu, en 10 vol. in douze.

— Les mêmes Oeuvres en six vo-  
lumes, imprimées à Toulouse.

Contes des Fées, par Madame d'Aul-  
noy. 4. vol. in douze.

*On trouvera dans la même Boutique  
toutes sortes de Livres, tant vieux que  
nouveaux; on achete Bibliothèques &  
Cabinets de Livres, & on entreprend  
toutes sortes d'impressions.*







4456 B.



